



La pastorale des temps forts

N° 10 ■ Mai 2010

Trimestriel



Église et Vocations

N° 10 ■ Mai 2010

Directeur de la publication : **Père Eric Poinsot**

Rédactrice en chef : **Paule Zellitch**

Secrétaire de rédaction : **Laurence Vitoux**

Impression : **Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue**

Conception graphique : **Isabelle Vaudescal**

Comité de rédaction : **Père Éric Poinsot,**

Paule Zellitch, Sœur Anne-Marie David

Abonnements 2010 :

France : **37 €** (le numéro : **12 €**)

Europe : **39 €** (le numéro : **14 €**)

Autres pays : **45 €**

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0410 G 82818

© UADF, Service National des Vocations, 2010

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



La pastorale des temps forts

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Temps forts : une palette de significations 9
Jean-Yves Baziou

Temps forts et hauts lieux : une réflexion sur le pèlerinage 15
Anne Righini-Tapie

Temps forts, temps faibles 21
Arnaud Favart

Des temps forts au quotidien : pour une pastorale des passages 29
Jean-Sébastien Strumia

La pédagogie du pèlerinage "Aux sources – Terre sainte 2009" 35
Raphaël Clément

Itinérance et premières communautés 45
Roselyne Dupont-Roc

Le pèlerinage dans la Bible 55
Dominique de la Maisonneuve

PARTAGE DE PRATIQUES

Rien de plus urgent que la bienveillance 63
Frère Maxime

La JOC et ses temps forts Bernard Robert – Stéphane Haar	69
La place des temps forts dans la pédagogie du MEJ Silvère Jauny	77
JPentecôte Clémence Thiollier	89
Ta vie est une Terre sainte Philippe Marsset	95
De CGE au séminaire Matthieu Bernard	101
Chartres, la "route Abraham" Pierre-Denis Autric	105
JMJ : un appel pour un envoi Sébastien Leclerc	109
Marcher au désert au pas des goums François Anteblian – Aurélie Cadot	111

CONTRIBUTIONS

Former aujourd'hui les prêtres de demain Marguerite Léna	117
Le Foyer Jean-Paul II à Sainte-Anne d'Auray Christophe Guégan	131

Prochains numéros d'Église et vocations :

- La vocation baptismale
- "Proposer les vocations dans l'Église locale"
(thème de la JMV 2011)
- La vie consacrée

Éléments de bibliographie

- CHELINI Jean, BRANTHOMME Henry, *Les chemins de Dieu, histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 1982.
- PERRIER Jacques, *Lourdes, pourquoi je l'aime*, NDL Éditions / Bayard, 2007.
- STAVROU Michel, Valmigère Jean-Marie, *Le pèlerinage comme démarche ecclésiale*, Paris, Thélès, 2004.
- Revue *Communio*, « Le pèlerinage », XXII, 4 – n° 132, 1997.
- *Concilium, spiritualité*, V. ELIZONDO et C. DUQUOC, dir., n° 266, 1996.

Comme vous le savez, à la tête du Service national des vocations et du Service pour l'évangélisation des jeunes, il y a désormais un seul et même directeur. Cela inaugure ou renforce des collaborations, des réflexions et des mises en œuvre. Le thème de ce numéro d'*Église et vocations*, élaboré par le Service national des Vocations, s'inscrit résolument dans cette nouvelle dynamique.

« La pastorale des temps forts » est transversale ; elle concerne la pastorale des jeunes et la pastorale des adultes. Elle est souvent perçue comme une pastorale du plus grand nombre (grands rassemblements, pèlerinages, etc.) mais le temps fort est-il, au plan émotionnel, tout à fait absent d'autres expériences vécues de manière plus personnelle (pèlerinages « en solitaire », retraites, etc.) ?

Parler de « temps forts » sous-entend qu'il est d'autres temps qui eux sont « faibles ». D'un côté des moments « forts », vécus dans et avec une foule et de l'autre des temps « faibles », qui renverraient à l'idée de solitude. Or l'expérience montre que force et faiblesse sont au cœur de tout événement vécu en vérité.

La multiplicité des propositions – dans notre Église comme dans nos Églises-sœurs, pourrait laisser affleurer le soupçon d'actions compulsives, voire mimétiques. D'ailleurs certains s'en font l'écho. Quinze ans après les JMJ de Paris, le temps est peut-être venu d'évaluer l'ensemble des pratiques avec la distance qu'il faut ; ce numéro est un premier jalon ; il s'attache à aborder un ensemble de questions, entre articles de fond et pratiques. Le sujet est loin d'être épuisé ! Des théologiens, des chercheurs relèveront-ils le défi de poursuivre ces premières élaborations ?

Bien que les grands rassemblements aient le vent en poupe, ils ne devraient pas échapper à l'impérieuse nécessité d'un travail d'analyse car nous savons qu'en cette matière la naïveté est à proscrire. L'histoire du XX^e siècle est saturée de manifestations de masse dont nous savons ce qu'elles ont produit. Le nombre ne fait ni vérité, ni liberté. En Église, nous déclarons volontiers : « *Nous sommes du Christ, nos rassemblements sont d'un autre ordre.* » Certes nous avons raison de dire et de proclamer la différence, mais jusqu'où la manifestons-nous ? Je suis souvent saisie dans les discours et les pratiques, par ce mélange – parfois inconscient, entre identité, volonté de maîtrise et nombre. Mais qu'en est-il de cet autre critère, proprement évangélique qui manque cruellement dans nos sociétés du spectacle et de la performance : celui de la relation à hauteur d'homme, de personne à personne.

Le Christ ne fait pas nombre ; il s'adresse à chaque être, à son désir particulier et profond. Le Christ est celui qui aide chaque individu à

renouer avec son élan vital originel. Les foules qu'il réunit, sont des foules constituées de personnes *a minima* au bord de leur désir propre. La Parole du Christ ne s'adresse pas à des « sépulcres blanchis » ; c'est une parole qui opère de vivant à vivant aussi blessé soit-il.

La *sequela Christi* s'inscrit dans le baptême ; elle est relation dans et par l'incarnation. Jésus le Christ est avec les hommes ; il est pour eux ; ce pour est « le » marqueur de tous ceux qui proclament appartenir au Fils, Celui qui n'est jamais séparé ; le seul Grand Prêtre est présent à chacun.

Le Christ ne s'intéresse pas à l'identité comme marqueur social et culturel. Il ne se soucie pas davantage de maîtrise. Il est dans la transmission au sens radical du terme : celle qui conduit à sa/la démaîtrise, celle qui se retire pour faire place à la créativité et à l'intelligence des disciples, frères et sœurs. L'ensemble des hommes et des femmes qu'il a reçu du Père est pour lui objet d'une préoccupation constante, d'une responsabilité inextinguible. Elle est si grande que seule la Croix peut dire aux générations qui se succèdent, dans la faiblesse de leur entendement, quelque chose du don ultime de soi. Lorsque, dans les évangiles, le Christ réinterprète la figure du berger, c'est pour subvertir totalement cette allégorie. Il n'est pas celui qui pense à la place de la brebis, qui la mène au bâton ou sous la morsure des chiens ; le bon berger est celui qui la conduit « en de verts pâturages¹ » (Ps 22).

Les temps forts s'inscrivent dans la mission reçue du Christ ; en conséquence, ils ne peuvent être un en soi, voire un entre soi, mais un envoi perpétuel. Certes, il faut des fêtes mais des fêtes ordonnées au Salut selon le Père : un fruit de relation ; le Père s'est remis, par son Fils, entre nos mains. Il nous attend, renonçant « à faire » malgré nous. Il nous faut donc veiller à ce que ces rassemblements ne soient pas extérieurs aux foules, miroir que les organisateurs se tendent à eux-mêmes ou aux masses qu'ils « animent ». Pour que la voix de la foule soit entendue, il ne suffit pas que des laïcs soient impliqués dans l'organisation des manifestations. Il faut que la parole du peuple de Dieu, peuple de médiateurs, soit portée en tous lieux et dans les différentes propositions qui se succèdent. Si nous acceptons l'invitation du Christ, l'idée d'une foule de « déliés » (Cf. Jn 11, 43-44 ; Jn 20, 3-8) en constante constitution, ne nous fait pas peur. Déliée selon le Fils, elle est missionnaire, capable d'une parole de vie car chacun de ses membres est uniifié au désir du Père. Le Bon pasteur est venu pour rendre ses brebis à la liberté des enfants de Dieu. Savons-nous résister à la tentation de les parquer dans un enclos réduit à nos maigres proportions ? ■

RÉFLEXIONS

Temps forts : une palette de significations

Jean-Yves Baziou
professeur,
doyen de la faculté de théologie de Lille

En histoire, on parle de temps forts pour désigner des périodes de mutations, de changements : la Renaissance, les grands voyages qui mènent à la découverte du Nouveau Monde (1492), les révolutions, les Lumières, etc.

Dans le récit d'une vie, un temps fort désigne souvent un passage, éventuellement marqué par un acte rituel (sacral ou social) : adolescence, mariage, conversion, mutation professionnelle, naissance, perte de l'être aimé, etc. Il peut indiquer une transition autant qu'une rupture (il y a un « avant » et un « après »). Il peut être vécu plutôt comme positif (cause d'un progrès) ou plutôt comme négatif (régression). Un temps fort n'est pas mécaniquement synonyme de bonheur.

Un temps fort peut être opposé au temps routinier : moment exceptionnel, qui sort de l'ordinaire, comme une fête, une célébration... Ouverture d'une altérité dans le temps. Ouverture sur une altérité : l'Autre, l'imaginé, le rêvé, l'utopie. Ouverture sur les autres : relations différentes pour un moment avec les autres. Surgissement même de l'Autre au cœur de l'habitude. Le temps fort peut donner un avant-goût dans le présent de ce qui est espéré pour l'avenir (quelque chose de l'eschatologie s'est approché).

Le temps fort est « dynamogénique » (cf. Durkheim) : il redonne énergie, courage, il console, réconcilie... Il permet de repartir dans l'ordinaire avec une force retrouvée ou renouvelée. Tel est l'intérêt par exemple de temps d'interruption, de retraite, de désert.

Une année est rythmée par des temps forts, comme l'est une nation ou telle ou telle communauté spécifique (religieuse, familiale, villageoise, associative...) : anniversaires à des dates régulières, commémorations, vacances, jours fériés. Le temps fort peut être dans ce cas « répétitif » ou au moins « réitératif » : on sait à l'avance que tel jour sera un temps fort... comme d'habitude ! Mais pour qu'il soit fort il suppose travail, énergie, préparation, organisation : c'est donc un temps structuré.

Un temps fort a un lieu et est un lien. Dessine-t-il ou suppose-t-il un espace « sacré » (à part) ? Des temps sont vécus comme forts dans un espace fort, par exemple un pèlerinage (cf. les études d'A. Dupront). Est-il structurant de lien social et de quel type de lien ?

Par temps fort on peut comprendre une intensité vécue : intériorisation, proximité avec les autres, avec un(e) autre, émotion, plaisir, passion... On dit bien : « c'était fort » ! L'intérêt va au ressenti, à l'éprouvé. Quelles traces un tel moment est-il susceptible de laisser en profondeur ?

Mais un temps fort peut durer longtemps aussi : c'est le cas d'une randonnée, d'un chemin de pèlerinage. C'est son caractère « extensif », persévérant, qui marque. C'est une durée, une marche, plus qu'une instantanéité.

Un moment peut n'apparaître fort qu'après coup : c'est un retour, ou une relecture qui en fait émerger le sens. Il y a comme un retard du comprendre sur ce qui est vécu. Ainsi un moment apparemment banal peut-il, à travers un acte herméneutique, être transfiguré en un temps fort. De ce fait des événements peuvent changer de sens au fur et à mesure de leur relecture. Ainsi peut-on discerner du « fort » dans l'ordinaire et aussi du futile ou du faible dans ce que l'on avait cru fort...

Il y a des temps forts que l'on choisit et d'autres qui nous obligent. Le temps fort peut être libre et/ou contraint.

Un temps fort peut transformer quelqu'un : il peut être occasion d'une mutation intérieure (conversion), d'une transformation physique ou psychique (guérison), d'un changement de comportement (ravissement, joie, chagrin)

Un même temps peut être vécu comme fort par certains et pas du tout par d'autres. Il y a une subjectivité de la perception de ce qui est fort. ■

L'a force des moments éphémères

Le langage des « temps forts » est de plus en plus employé en diverses occasions et institutions pour désigner un moment ponctuel de rassemblement en vue ou autour d'une activité commune. Les formes en sont multiples, les significations données aussi. Je m'arrête ici sur quelques modalités de temps forts vécus dans l'Église catholique pour en dégager des incidences existentielles, pastorales, spirituelles.

L'expérience de la foule

Une des expériences faites dans les temps forts est celle de la foule. Gens anonymes, passagers transitant dans des sites religieux, des sanctuaires, des festivités publiques, des assemblées ecclésiales, de quoi sont-ils en recherche ? C'est si divers : est-ce un havre de paix, un moment de bonheur, une consolation, un courage, un guide ? Parmi tant d'autres expériences, je remarque qu'un temps fort ensemble est souvent vécu sur le mode d'une expérience émotionnelle ou affective : il s'agit d'un bonheur éprouvé avec d'autres. Des accents sont mis sur la convivialité, la fête, le ludique ou le récréatif, l'expression spirituelle. On cherche à y vivre une proximité, sur le mode d'un être « avec » ou « parmi » les autres. La foi chrétienne est vécue comme un ressenti, un sentiment ou une sensation.

Le temps fort peut aussi articuler le temps particulier de l'Église avec le temps social global, par exemple lorsque l'Église participe en tant que telle à une fête locale. Il peut encore permettre à des individus de s'inscrire, par la médiation de notre religion, dans le temps d'une tradition, dans des profondeurs historiques qui les transcient. Dans un monde où la vie se fragmente en une poussière de moments,

il est précieux d'avoir un espace d'expérience où les personnes peuvent lier harmonieusement présent, passé et avenir. Le temps de la liturgie chrétienne ou de la fête semble fournir un « horizon de temps » qui permet cette intégration personnelle ou collective des traditions, souvent inconscientes et impensées, mais qui continuent à structurer aujourd'hui les sujets humains. Nous sommes tous pris dans une mémoire qui nous lie en une communion avec les lignées qui nous précèdent. Peut-être un temps fort rend-t-il capable d'exhumer aussi les espérances passées qui attendent encore leur accomplissement dans ce présent qui est leur avenir. Il permet alors de tisser, avec un art de la couture des temps, une trame entre passé, présent et futur.

Les traces de l'instant fugitif

Les temps forts révèlent combien la foule est mobile dans ses rapports avec l'Église. Des mots comme « accueil » ou « proximité » y sont facilement employés pour dire la disponibilité aux passagers. Car on assiste à une mobilisation ponctuelle, occasionnelle, à des rapports de plus ou moins grande intensité avec les pratiques religieuses, ce qui témoigne d'une fréquentation de l'Église qui est partielle, limitée, fluide aussi. Le contraste est patent avec un passé récent. L'inscription du temps chrétien dans une culture agraire, rurale, avait conduit à valoriser la dimension de la durée. Or dans un monde qui évolue vite, demeurer durablement dans un engagement, participer régulièrement à une assemblée religieuse, sont des réalités devenues difficiles à beaucoup. On privilégie le présent, l'intensité de l'instant et la mobilité des choix. Le temps chrétien apparaît ainsi comme une succession discontinue de rassemblements exceptionnels, de rencontres, de célébrations, d'activités vécues sans engagement définitif. Des moments importants de la vie individuelle sont aussi l'occasion de faire appel à la liturgie chrétienne : baptême, mariage, funérailles. Il en va de même pour certaines fêtes comme Noël, le 15 août ou la Toussaint, ou pour certains lieux de pèlerinages, qui sont devenus un patrimoine commun. Ces moments sont d'autant plus significants qu'ils sont sources d'émotion ou de sensation intenses et qu'ils font événement en marquant la conscience, le cœur, le groupe. Il convient ici de savoir établir un pont

entre le ponctuel et la durée : il y a du ponctuel qui laisse des traces durables. Être alors particulièrement attentif à la dimension qualitative des rendez-vous des gens avec la Parole de Jésus, avec l'Église. Ainsi une parole qui touche au cœur lors d'une assemblée ou d'une rencontre peut bousculer et modifier une vie, ce qui suppose une proposition de moments de qualité. Reconnaître également une place dans l'Église à ceux ou celles qui ne la fréquentent que pour un moment. Être en conséquence sensible à une Église qui se définit de façon dynamique, comme un peuple en marche dans l'histoire, de façon à permettre à quiconque de faire quelques pas avec cette Église.

L'esthétique

Bien des récits de temps forts mettent en scène des activités, des manifestations, des réalisations qui renvoient à la dimension esthétique. L'accent est mis sur le qualitatif, la valeur du beau, la créativité. Il est aussi mis sur l'introduction dans le temps d'intervalles qui opèrent une rupture avec le nécessaire et l'utilitaire. Un temps fort s'incruste souvent comme une pause dans un temps surchargé par les activités, comme un moment de rupture qui insère de la gratuité dans le temps compté : fêtes, jours importants d'une vie, pèlerinage, halte spirituelle, exposition ouvrent des brèches dans nos occupations. L'expérience du beau peut encore être une liturgie de qualité dans un lieu de belle facture, ou une découverte et une mise en valeur du patrimoine religieux. L'art demeure sans doute un chemin de dialogue entre les hommes de différentes croyances. L'esthétique, c'est aussi le temps pris pour la contemplation des choses, de la nature ou des êtres dans le silence et la paix lors de moments de recueillement. En inscrivant de tels intervalles rompant avec les activités utilitaires, n'est-ce pas à un art de vivre le temps qu'initient les chrétiens ? Le temps chrétien est l'éloge du temps perdu : savoir s'asseoir et perdre son temps pour écouter l'autre gratuitement, sans assurance de résultat. Savoir sortir de soi pour s'aventurer au mystère de l'Autre. Savoir perdre ses certitudes dans la rencontre avec l'étranger. Incrire des temps de réflexion, de méditation, de silence est une manière de creuser un vide qui ouvre l'être à la disponibilité et au désintéressement.

| itinérance

En matière de suite de Jésus, la décision est peut-être devenue aujourd’hui difficile. La multitude actuelle des possibilités religieuses ne facilite pas ce type de choix : elle peut laisser perplexe, engendrer le relativisme et conduire à l’hésitation. Beaucoup préfèrent attendre et différer la décision, en laissant ouvert le maximum de possibilités. Chacun prend son temps, s’insérant dans le christianisme comme dans un cheminement patient. Le temps de la foi va au rythme de sa propre vie. Être chrétien est le devenir. La démarche de foi en son ensemble apparaît donc « catéchuménale » et évolutive. Trois sortes de moments privilégiés permettent cependant d’avancer vers une décision plus affirmée ou de mûrir le chemin déjà parcouru : les moments de plus grande disponibilité comme les temps libérés des obligations professionnelles et familiales, les moments de crises comme des événements difficiles et imprévus (décès, séparation, chômage) qui conduisent à s’interroger sur son devenir, et enfin les moments où l’on éprouve un besoin de synthèse, de reprise de son parcours passé avant d’affronter une autre tranche de vie.

Ainsi vont souvent nos vies : elles sont faites de pulsations, de moments éphémères qui sont un peu comme des cristaux, ou des scintillements qui se remarquent au milieu du temps contraint ou routinier. Et à bien y regarder, ces moments si vite passés comptent parmi ceux qui exigent une grande mobilisation, une vivacité créatrice, et beaucoup de dépense de soi. Qu’ils nous emplissent de joie ou embuent nos yeux de larmes d’émotion, ils s’installent parfois pour longtemps dans nos mémoires. Il arrive que l’on se retrouve avec d’autres pour les raconter et c’est en ces récits de souvenirs partagés que nous découvrons qu’un même temps fort aura été investi de façon extrêmement diverse par les participants. Ainsi son sens se démultiplie-t-il à l’horizon de chacun. Il redit peut-être que toute foule demeure une foule d’individus uniques et... tellement éphémères, eux aussi. ■

Temps forts et hauts lieux : une réflexion sur le pèlerinage

Anne Righini-Tapie
doctorante à l’Institut catholique de Paris

Festival de Pâques à Chartres, « Frat » à Lourdes, marche des jeunes vers le Mont Saint-Michel ou les Saintes-Maries de la Mer, la pastorale des « temps forts » investit sans hésiter les « hauts lieux » de la tradition chrétienne, jadis et de nouveau lieux de pèlerinages.

Le pèlerinage, quoique attesté très tôt dans l’histoire du christianisme, ne fait pas partie des obligations de celui-ci. Malgré l’importance de sa pratique, ce phénomène a parfois été considéré comme marginal, voire hétérodoxe, au moins depuis l’époque tridentine. Le pèlerinage, particulièrement le pèlerinage chrétien dans le monde occidental, apparaissait dans le monde des années 1970 comme une forme de piété liée aux sociétés archaïques et en voie de disparition. Pour certains, cette pratique traditionnelle, un peu folklorique, n’était que le vestige d’une religiosité que la sécularisation allait définitivement éliminer. Pour nombre de responsables de pastorale, les pratiques dévotionnelles liées au pèlerinage étaient ambiguës, restes de superstitions païennes, entachées de pratiques magiques. Cependant, depuis une trentaine d’années, on assiste à un renouveau des pratiques pèlerines – l’affluence sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle en est peut-être l’expression la plus voyante – et la pastorale s’appuie de plus en plus sur les hauts lieux de la tradition chrétienne. Réfléchir sur le sens anthropologique et théologique du pèlerinage peut nous aider à comprendre quelque chose du sens des temps forts.

Le pèlerinage vu par les sciences humaines

Le pèlerinage est un fait planétaire, présent dans toutes les cultures. Il peut être défini comme le déplacement, la marche, vers un lieu sacré, un ailleurs. Ce lieu sacré donne tout son sens à la démarche, il constitue une portion d'espace et de temps, domaine propre de Dieu, qui y attend les pèlerins. Il existe des multitudes de lieux sacrés dans le monde mais, par-delà les différentes formes, il existe quelques grandes constantes : lieux naturels marquants, grottes, sources, fleuves ; lieux où ont vécu et sont inhumés des personnages exceptionnels ; lieux de manifestation particulière du surnaturel.

L'histoire montre que l'édification d'un lieu comme sanctuaire de pèlerinage est une alchimie complexe, fruit d'une appropriation collective des croyants. Il s'ensuit que, dans le cas du pèlerinage chrétien, la relation à l'institution ecclésiale est complexe, les Églises entretenant une certaine suspicion vis-à-vis du pèlerinage. La présence mêlée, dans et aux abords des sanctuaires, de la dévotion, du marché et de la fête entretient l'idée d'une impureté du fait pèlerin. Du fait de leur caractère populaire, de l'égalité foncière de tous les pèlerins, du rapport intime que tous peuvent avoir avec le surnaturel, des pratiques dévotionnelles en perpétuel renouvellement, les pèlerinages échappent au contrôle ecclésial. Cependant, la hiérarchie catholique est loin d'interdire les pèlerinages, et consciente de l'importance de l'expérience mystique qu'ils permettent, en exploite les potentialités pastorales tout en tentant de les structurer par le rite et les sacrements.

Chaque pèlerinage est marqué par un rituel propre, en évolution permanente. Le mystère de la rencontre avec le divin est média-tisé par les mouvements et les gestes effectués par la foule des pèlerins en procession. Le pèlerinage est un acte collectif, par lequel le pèlerin solitaire participe d'un groupe poussé par une pulsion commune, qui constitue une société extraordinaire autant qu'éphémère. Dans cette masse pèlerine, pas de distinction entre le profane et le sacré, le pèlerinage, la foire et la fête sont intimement liés.

La société pèlerine est différente de la société dont les pèlerins sont issus, les groupes sont conjoncturels et ne constituent pas une sociabilité structurée. Entre les pèlerins, dans l'humilité de la vie provi-

soire et hors des enjeux habituels, une qualité de relation immédiate apparaît spontanément, qui libère le sens de la camaraderie, de la communion, du sacré. Ce type de société provisoire peut devenir une instance critique des structures sociales en générant des sentiments de plénitude et de puissance, mais elle peut également devenir normative, tentant de capturer et préserver la spontanéité qui semble être l'essence même de la communauté dans un système de règles éthiques et légales.

Dans les faits, il existe une multitude de types de pèlerinages. Il est impossible de proposer une interprétation univoque car le pèlerinage et son sanctuaire constituent le lieu de la rencontre entre les discours religieux et séculiers, du conflit entre les orthodoxies. C'est un lieu où s'élaborent à la fois des consensus et des contre-mouvements de division. En effet, le pèlerinage constituant un vide pour le religieux institué, il peut devenir une arène pour les interprétations en concurrence.

Dans cette présentation anthropologique du pèlerinage, des questions fondamentales pour la théologie sont posées. Qu'est-ce qu'un lieu sacré ? Cette notion est-elle chrétienne ? Le pèlerinage est-il ecclésial ? L'expérience d'unité et de toute-puissance du pèlerinage peut-elle rencontrer le projet chrétien ?

Réflexion théologique sur le pèlerinage

Pour comprendre la richesse de l'expérience du pèlerinage, commençons pas considérer le terme employé pour désigner l'objet « pèlerinage » par les grandes langues de la tradition chrétienne. Le *Hag* des langues sémitiques renvoie à l'idée de fête (terme par lequel on explique la présence de Jésus à Jérusalem dans l'Évangile de Jean). Le grec utilise *proskunèma* qui signifie : adoration, vénération. Quant au latin, il emploie le terme *peregrinatio* qui porte les idées du déplacement, de l'errance, de la rupture. Ainsi, le pèlerinage contient les notions complémentaires de déplacement, de fête et d'adoration. Dans la tradition chrétienne en effet, un pèlerinage comprend à la fois la rupture avec le quotidien, le voyage particulier à destination d'un lieu saint et, à l'arrivée au sanctuaire, la vénération accordée au « centre » spirituel du lieu.

Pour le pèlerin, l'événement décisif est la rupture, qui permet l'appréhension d'un « ailleurs », physique et métaphysique. Il s'agit de quitter sa vie habituelle, de se faire étranger à cause de Dieu, de suivre le Christ le plus concrètement possible. Le monachisme est dans le christianisme la forme la plus absolue de la rupture pour le Christ. L'histoire de l'Église est en particulier marquée par la figure des moines errant, « en exil sur la terre ». A la suite des martyrs et des moines, le pèlerin chrétien s'efforce lui aussi d'incarner la liberté des « enfants de Dieu » (Rm 8, 16). Ainsi, la rupture avec la vie quotidienne manifeste le détachement chrétien, le témoignage de l'aspiration à une patrie céleste.

Les routes vers Saint-Jacques de Compostelle témoignent de la marche comme composante essentielle du pèlerinage. La marche est une épreuve pour le pèlerin, mais également une forme de victoire, une confirmation de la rupture avec la vie ordinaire, une anticipation prophétique du Royaume. La route renvoie au Christ, qui est l'alpha et l'oméga, mais également le chemin. La route, parcourue depuis des siècles par des millions de pèlerins, permet également d'appréhender la dimension ecclésiale du pèlerinage : le groupe des pèlerins est à l'image de l'Église « *au long de son chemin sur la terre* » (prière eucharistique n° 3).

Le but de la route est le sanctuaire, le lieu saint qui constitue toutefois un paradoxe pour le christianisme : après la Résurrection et l'Ascension, Dieu n'a plus de résidence sur la terre, il est présent dans son Corps, qui est l'Église, ou dans son Corps eucharistique. Dans ces conditions, pourquoi aller en pèlerinage vers un lieu saint, un sanctuaire ? En quoi la présence de Dieu y est-elle différente de celle que nous pouvons trouver dans l'Église paroissiale et l'assemblée dominicale ? C'est qu'à l'inverse d'une église, construite par des hommes pour permettre le commerce avec le Divin, dans un sanctuaire de pèlerinage, le chrétien perçoit que c'est Dieu qui a pris l'initiative de mettre à part ce lieu pour en faire le lieu de la rencontre. Un lieu devient saint par l'expérience qu'on y a faite de la présence du sacré à un degré extraordinaire. Ainsi, ceux qui ont soif de voir la face de Dieu prendront-ils toujours le chemin de ces lieux : à l'image de Jérusalem d'où le Christ a disparu, le lieu saint chrétien est chargé de mystère et d'attente : en célébrant l'eucharistie dans ces lieux historiques et eschatologiques, l'Église exprime son appartenance à la vie

nouvelle et son désir de la plénitude du Royaume. C'est cette conscience qui permet de faire la différence entre le lieu saint chrétien et le sacré païen.

Revenons sur la métaphore de l'Église pérégrinante et de la condition pèlerine du chrétien sur la terre, largement utilisée dans la liturgie et la théologie spirituelle de l'Église. La rupture avec le quotidien permet au pèlerin de prendre conscience de sa condition : dans le monde, mais non pas du monde. La marche qui ignore la destination constitue un accent mis sur la nature historique de l'Église, ignorant ses fins dernières. Le sanctuaire, but du voyage, lieu du rassemblement des pèlerins, nous parle du Royaume, qui grandit mystérieusement aujourd'hui et se trouve au terme de notre route. Approfondir la notion de pèlerinage dans tous ses aspects permet donc d'approfondir le sens de l'Église.

Le pèlerinage contemporain et ses implications pastorales

Comment comprendre le réinvestissement contemporain du pèlerinage, forme de dévotion médiévale idéalisée par nos contemporains ? On pourrait penser au premier abord que la démarche est essentiellement individuelle. Ressourcement de la foi, démarche pénitentielle, affirmation identitaire, approfondissement culturel, ces différentes facettes du pèlerinage peuvent contribuer à la découverte et la reconstruction de soi, participer à l'élaboration de réponses aux formes contemporaines de la question du sens. Par les médiations du temps, de l'espace, de la rupture, du chemin, du haut lieu, c'est autour du « soi » que se construit le pèlerinage de l'homme d'aujourd'hui. Les rites chrétiens sont en effet actuellement dans une situation paradoxale : alors que la pratique sacramentelle normée semble en voie de raréfaction, on assiste à une sorte de relocalisation des rites. Ceux qui ont perdu leurs racines et se sentent étrangers dans les bâtiments églises se tournent vers de nouveaux rituels. Le pèlerinage et les temps forts en font partie : la tradition revisitée permet un contraste avec l'expérience quotidienne et devient le lieu pour la recherche de l'identité et la qualité de vie. En ce sens, le pèlerinage

fonctionne comme un « rituel réceptacle », permettant des expériences porteuses de sens. Aujourd’hui comme autrefois, le pèlerin rompt avec ses habitudes parce qu’il cherche un avenir. Celui qui part en pèlerinage, aujourd’hui comme hier, entre dans un autre temps, celui de la conversion. Mais il n’est jamais seul dans sa démarche. Sur les routes ou au sanctuaire, il rejoint des milliers d’autres pèlerins qui partagent sa recherche, peuple de Dieu en marche vers son Seigneur.

L’Église dans le monde actuel doit trouver la façon d'aider le pèlerin à déchiffrer ce qui le travaille. C'est pourquoi la pastorale n'hésite pas à réinvestir les lieux que la foi a perçus comme saints : un parmi tant d'autres, le pèlerin y fait l'expérience que ce n'est plus lui qui agit, mais Dieu qui agit en lui : l'Esprit infuse ses dons au sanctuaire. Lorsque longtemps après, au retour, le miracle ignoré produit ses effets, l’Église peut proposer de participer à sa mission. Le pèlerinage est à la fois accomplissement et envoi. Dans la mission, le chrétien est appelé vers l’extérieur par Dieu. En vivant la mission comme un pèlerinage, le chrétien a en vue le Royaume et non l’agrandissement de l’Église. Dans le cadre du pèlerinage comme dans celui de la mission, comme il a appelé ses disciples en Galilée, le Christ nous fait signe et nous précède sur les chemins, nous indiquant l’étape suivante où il nous a devancés. Pèlerinage et mission sont les deux modalités de la rencontre avec Dieu, inspiration et expiration de la respiration dans l’Esprit. Mission et pèlerinage sont liés dans la passion pour l’Église : le pèlerin ne peut opérer qu’aux marges de la culture pour la déstabiliser et la projeter vers un avenir, qu'il entrevoit et ne connaît pas. Pour les individus comme pour l’Église, profonde spiritualité et désir de changer le monde sont indissociablement liés dans la vie dans et vers le Christ. ■

Temps forts, temps faibles

Arnaud Favart

prêtre de la Mission de France,
ancien délégué général des Scouts et Guides de France

« *Il est heureux que nous soyons ici. Dressons trois tentes.* » A la manière de Pierre, Jacques et Jean sur la montagne de la Transfiguration, scouts et guides pourraient raconter le bonheur des sommets, les délices de la rencontre avec de nouveaux visages, et le rêve improbable de prolonger la douceur de l'instant présent. Il est bon de vivre ces temps forts qui délivrent une bouffée d'oxygène dans un quotidien morose. Il est bon d'ouvrir une fenêtre sur des horizons plus fraternels. Il est bon d'offrir le détour du buisson ardent, et de vibrer aux paroles enflammées d'un Dieu amoureux de l'humanité. Il est bon aussi d'apprendre à redescendre sur terre, même si ce n'est jamais facile pour soi-même, ni pour l'entourage qui n'a pas vécu ces moments de grâce.

Que reste-t-il de tout ce que le christianisme a investi dans le rythme des saisons et la célébration des grandes étapes de l'existence ? Nous commençons tout juste à assimiler ce que la modernité a profondément modifié dans une phénoménale accélération du temps :

- l'éclatement d'un rythme traditionnel ancré dans le cycle d'un monde rural ;
- l'éclatement des rythmes de la semaine et du travail ;
- le rapport à l'immédiateté (téléphone, internet, produits en toute saison venus de tous pays...) ;
- la performance des transports qui favorisent les déplacements et raccourcissent les trajets.

Les rythmes sont désormais au tempo des périodes scolaires, des congés, des temps forts de la consommation ou des loisirs. Des

circonstances viennent parfois ouvrir une brèche dans la clôture religieuse privée. Faute d'un accompagnement progressif, nous avons reporté nos espoirs sur une pastorale des temps forts. Malgré ses réussites et ses atouts, se greffe sur elle un incontournable soupçon. Est-elle capable d'irriguer la foi au quotidien, et d'écrire une histoire « sainte » durable ? Les temps forts peuvent-ils tenir la promesse d'une foi qui chante des lendemains crédibles, à plus ou moins long terme ?

Une dizaine d'année au service de l'aumônerie nationale des Scouts de France, puis presque autant en monde rural creusois, m'ont permis de moissonner les fruits de quelques initiatives.

Le temps d'un glaçon

Lors des Journées mondiales de la jeunesse de l'an 2000, les scouts et guides venus du monde entier étaient conviés à se retrouver un après-midi dans un stade de Rome. Diversité des langues, des origines et des couleurs de chemises, mais grande fraternité scoute. Après quelques discours convenus et quelques chants traditionnels, les organisateurs ont proposé un défi particulièrement original. Sortis de centaines de glacières, des petits glaçons ont été distribués dans les mains. Ceux-ci fondaient naturellement assez vite dans la torpeur estivale romaine. Que faire, qu'improviser pendant ce court laps de temps ? Malgré les barrières de la langue, nous avons alors assisté à des milliers de gestes de fraternité, de sourires, et d'échanges improvisés. Les mains ont lâché ce glaçon promis à la mort, elles se sont ouvertes pour offrir, dans le défi pressant de l'instant, des gestes furtifs de joies partagées avec des voisins le plus souvent inconnus.

Que faire le temps d'un glaçon ? Nous nous sommes retrouvés dans le temps de l'urgence si caractéristique de nos sociétés. La valeur de l'instant présent nous commandait d'agir vite, sans retenue et sans prise apparente sur l'événement.

En abordant une réflexion sur la pastorale des temps forts, c'est l'Esprit à l'œuvre dans cette expérience inédite que je commence par livrer à notre méditation. Un mouvement éducatif peut-il se contenter de ces temps forts si prisés, si enthousiasmants, sans s'inscrire dans la durée ? Pourtant n'y a-t-il pas une belle leçon à recevoir dans le temps

compté et provisoire d'un glaçon ? Retenir l'eau entre nos mains était notre vouloir, mais pas en notre pouvoir. Voilà ce que réalise l'œuvre de l'Esprit : il nous libère d'une mainmise, il nous délivre notre propension à nous accaparer de biens, pour préférer des gestes libérateurs de vie et de paix. Je n'ai pas connu de meilleure illustration de la parole du Christ dans l'Évangile : « *Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause moi la trouvera* » (Mc 8, 35).

Comment trouver sa vie, quand nous ne cessons de la voir se dérober à notre emprise ? Comment penser une pastorale de la vie, un projet éducatif salutaire, en prenant en compte le rapport nouveau de nos contemporains au temps ? On sait le contexte qui nous affecte : l'inquiétude de l'avenir, l'effacement des institutions traditionnelles, et le manque de confiance quand l'individu est sommé de compter sur lui-même avant tout. Bref, tout ce qui a affaibli une culture de la promesse et de l'engagement. Plus on s'affranchit de l'héritage du passé et plus on peine à se projeter dans un avenir. Malgré d'incontestables réussites, une pastorale des temps forts ne peut perdre de vue l'enjeu de résister la foi, la personne et la vie d'une communauté, dans une histoire sainte ou à sanctifier, alors que la culture exalte la primauté de l'immédiateté, la performance et la consommation.

Faisons un détour par l'Évangile : Jésus proclamait l'Évangile en disant : « *Les temps sont accomplis* » (Mc 1, 15). En période de mutation ou d'épreuve, quand les temps prennent-ils la tournure d'un accomplissement ? Dans le grand chamboulement des références, la multiplicité des rapports au temps génère des attentes à géométrie variable. Nous sommes très loin des périodes normatives, autour de la semaine et du dimanche, comme des cycles agricoles de la maturité.

« *Vous ne savez ni le jour, ni l'heure* » remarque Jésus. L'expérience pastorale montre que ce n'est plus l'Église qui fixe l'heure, le moment de célébrer le temps accompli. Ce sont des personnes qui, à un moment donné de leur histoire, décident de frapper à la porte. L'exemple des mariages est typique et pour les baptêmes, cela commence à être extrêmement variable dans le temps. Songeons également aux parcours des « recommençants ». Le discernement demande doigté, écoute, et regard bienveillant sur ce qui vient alors à maturité. Comment articuler les demandes sacramentelles et spirituelles dans une histoire qui s'accomplit, et qui fait sens dans un parcours plus individuel que collectif, plus tourmenté que linéaire ?

L e temps d'un match

Allons un peu plus loin dans la durée que le temps d'un glaçon. Ici, c'est l'éducateur sportif qui parle après vingt-cinq ans de pratique du football amateur et douze ans d'animation dans une école de football. On a longtemps analysé les ressorts d'un match à l'aune de la performance réalisée. Si l'on ne reste pas obnubilé par le seul résultat, le déroulement d'une compétition passe par l'alternance de temps forts et de temps faibles. Ni le corps ni l'esprit ne peuvent être en permanence au sommet de leurs possibilités. Il est intéressant de noter aujourd'hui un changement radical dans le discours des entraîneurs. Le sportif doit apprendre à gérer les temps forts où il exprime ses charismes, son potentiel, aussi bien que les temps faibles où il subit l'effort de l'adversité. Il traverse des moments de grâce et de réussite, et des moments de faiblesse et de vulnérabilité. Les entraîneurs n'interprètent plus les temps faibles comme une défaillance, mais comme l'opportunité d'un investissement différent. Cette alternance est nécessaire, et permettra de reprendre souffle, voire dans certains cas, d'en dormir et de fatiguer l'adversaire. La grâce des temps forts permet de cultiver la confiance, l'audace et la créativité. Les temps faibles sont ces périodes où l'on subit, où la force de caractère et la solidarité sont mises à l'épreuve. C'est là que l'équipe éducative peut, par des exercices appropriés, stimuler la cohésion du groupe, la restructurer autour de certaines valeurs, et encourager la persévérance (le durable, n'est-ce pas...).

U ne pastorale de l'alternance

Nos existences connaissent bien cette alternance sous les coups de boutoir d'une maladie, d'un deuil, d'une séparation, d'un déracinement, d'une période de chômage, ou encore de l'inquiétude née des difficultés traversées par nos proches. Nous ne sommes plus dans la perspective d'une croissance linéaire, mais sur les chemins sinuieux de l'adversité, de la contrariété ou de la dépendance. Les temps accomplis sont les durées nécessaires à la guérison, au deuil surmonté, à la

patiente traversée d'une épreuve, à la sortie libératrice du désert, à l'aube guettée dans la nuit du doute. Nous quittons le temps des images liées à la croissance. Nous sommes passés aux temps de la crise, du mal-être général, sans cesse étalé dans les médias. L'effervescence des temps forts n'est pas qu'une stratégie face à la désaffection des rythmes traditionnels. Elle est à comprendre dans ce monde en crise, en attente de délivrance ou de renaissance. L'appel salutaire à la guérison, déjà entendu au temps de Jean-Baptiste et Jésus, retentit à nouveau. Un rapport nouveau au temps vient prendre place dans cette alternance existentielle où la vie semble trouver sa vérité dans les intervalles et les détours, où le salut est recherché dans la voie d'une réconciliation avec soi-même, avec les autres, avec la nature, avec la terre et son créateur.

Dans le fil de la croissance, les sacrements étaient rattachés aux grandes étapes de l'existence. Désormais ils retrouvent pertinence dans le dénouement d'une crise, dans la réconciliation d'une histoire au corps blessé, de l'âme en souffrance, ou de liens de famille brisés. L'Esprit est à l'œuvre dans l'alternance des creux et des bosses, des élans et des fragilités, des solitudes et des rassemblements. L'Esprit est à l'œuvre dans la relecture d'itinéraires tourmentés où s'accomplit un travail vital de réconciliation et d'apaisement. Ne croyons pas que la crise était absente autrefois. Ce qui fait défaut aujourd'hui c'est l'en-cadrement social, religieux, voire familial, pour la porter.

Célébrer une culture de la vie

On me demande souvent de bénir. Le discernement est nécessaire. Lorsque Jésus bénit les pains au désert, il ne gère pas la pénurie, il prodigue l'abondance. Bénir, c'est reconnaître une profusion salutaire de vie, confesser une biodiversité à l'œuvre dans la création. Les deux récits qui suivent rapportent deux temps forts vécus dans un territoire rural en mal d'avenir. L'un est circonstanciel, l'autre est profondément ancré dans le rite printanier des Rameaux.

La Marche limousine, où j'habite, est ce pays « vert et bleu » accroché au versant ouest du Massif central. Loin des concentrations urbaines, on y cultive passionnément le mystère de ces paysages de

verdure et du bleu des étangs. On y observe également combien les modèles économiques en cours promettent les territoires ruraux au désert.

En ce samedi d'été, un air d'Évangile baigne l'assistance inondée par le soleil du soir. Les regards convergent vers un radeau ancré au milieu de la crique. Depuis l'hiver, les vingt-deux associations de cette communauté de communes de Creuse préparent une grande fête de la nature. Chasseurs, pêcheurs, moucheurs, apiculteurs, piégeurs, colombophiles, éleveurs, boulanger... ont installé leur stand tout au long de la berge. Chacun dans son domaine fait partager sa connaissance du milieu naturel, expose son savoir-faire et ses outils, explique ses traditions. Entre les ânes et les chevaux, les meutes de chiens et les brebis, les ruches et les fleurs de talus, les poissons et les têtards, les colombes en liberté et les pies en cage, il se dégage une impression grouillante de vie. Même la farine, dans les mots du boulanger, transpire de vie. On s'inquiète des menaces d'une agriculture productiviste, d'une écologie aux grands discours déracinés d'un savoir faire concret. On s'encourage à cultiver la biodiversité, à mieux communiquer entre producteurs et consommateurs. A ma grande surprise, les organisateurs demandent une messe dans ce cadre naturel. Les scouts de Boussac ayant choisi le radeau comme thème d'année, l'idée d'une messe de l'arche de Noé rallie les suffrages. N'est-il pas inscrit dans nos mémoires comme celui qui reçoit la mission de protéger les espèces vivantes ? Cela veut dire : prendre soin de la biodiversité, veiller aux insectes pollinisateurs, donner de l'avenir à nos villages ruraux, rapprocher laitiers, éleveurs, maraîchers et consommateurs, pour ne pas manger n'importe quoi, à n'importe quel prix. A la fin de l'eucharistie, les scouts lâchent une colombe. Tous témoignent d'une belle célébration de la vie, et d'une présence sur la rive : le « Vivant » était là, au milieu de nous !

Le retour de mission des Rameaux

Malgré l'érosion religieuse, le rendez-vous printanier des Rameaux reste encore bien ancré dans la pratique des Limousins. Le maire d'une des quarante-huit communes que je dessers me confia

ceci : « Depuis que vous avez décentralisé les Rameaux, l'église a repris sa place dans la vie de la commune. » Garder la proximité ou centraliser. La pastorale est tiraillée entre ces deux alternatives. La société civile peine aussi à assurer le maillage des territoires ruraux. Elle ne cesse de restructurer les services vers les grands pôles urbains.

Considérant que la bénédiction a toujours été un signe d'abondance, et non de pénurie, la célébration des Rameaux a été l'occasion d'innover. Voilà cinq ans que nous procédon à un large envoi en mission d'équipes capables d'animer ce temps fort de la tradition, où le peuple de Dieu aime à se rassembler. Chaque communauté qui le souhaite doit fournir une équipe composée d'une « Samaritaine » qui portera l'eau, d'un « Simon de Cyrène » qui portera la croix, et d'un « Nathanaël » qui recevra le lectionnaire de l'Évangile. Quelques jours avant, nous rassemblons les délégués de la Semaine sainte pour un temps de prière et d'envoi en mission. En signe d'unité, nous invoquons l'Esprit Saint pour tous les acteurs des célébrations ; en signe d'abondance je confie la croix et l'Évangile, puis je bénis l'eau qui sera répartie entre les « samaritaines ».

Ce qui frappe, c'est la qualité des retours de mission. Tous les délégués racontent avec étonnement la gratitude manifestée par les croyants qui les remercient de ces célébrations. Ils ne s'attendaient pas à être investis d'autant de confiance, et finalement accomplissent leur part pour le bien des communautés locales.

Conclusion

« Il guérissait les malades et chassait les démons » (Mc 1, 34). Le début du ministère de Jésus en Galilée est marqué par un engouement dans les villages. Il est remarquable de voir comment l'évangile prend en compte à la fois la fascination de tous pour ce qui est immédiat et enthousiasmant (ici, la guérison), et la lente maturation que demande tout itinéraire de vie, qui plus est toute vie spirituelle. Gageons que l'histoire sainte de ce siècle s'écrit au prix d'une alternance, parfois décousue, de temps forts, et de temps rudes et silencieux. ■

**MARC-FRANÇOIS
LACAN**

Dieu n'est pas un assureur

Preface de Jacques Sédat

ALBIN MICHEL

"Mon frère en religion": ainsi Jacques Lacan qualifiait-il son frère cadet Marc, qui était entré au monastère sous le nom de Marc-François. L'expression dit la complicité profonde qui liait le discret bénédictin et le célébrissime psychanalyste. Adolescents, ils avaient fait le vœu commun de consacrer leur vie à la recherche de la vérité. Tout au long de son parcours d'exégète, de traducteur de la Bible et de théologien, Marc-François Lacan (1908-1994) poursuivra cette vérité avec la même liberté d'esprit que son frère, la même attention à la parole comme lieu de fondation du sujet. Ce premier volume, édité et préfacé par Jacques Sédat, regroupe les écrits

de Marc-François Lacan sur l'anthropologie chrétienne et la psychanalyse. On y perçoit la visée d'une pensée aussi anticonformiste que celle de son frère, et une invitation à "demeurer en marche". ■

PRIX "SPIRITUALITÉ AUJOURD'HUI" 2010

« Parfois j'ai prié devant les morts, les catastrophes, les désastres et les injustices jusqu'à dire follement l'impossible injonction : "Mon Dieu, faites que je ne croie plus en vous – car si vous existez, vous ne pouvez pas permettre cela." »

C'est sur ce ton de vérité que Xavier Emmanuelli, cofondateur de MSF, pionnier du Samu, fondateur du Samu social, nous livre son testament spirituel. Évoquant ses nombreuses rencontres avec la mort, ennemie jurée et en même temps intime, il revoit tous ceux qu'il a tenté d'arracher à ses griffes – détenus, réfugiés, SDF, victimes anonymes des guerres et des cataclysmes. Mais au-delà de ces combats modestes ou épiques, il s'interroge aussi sur l'arrogance du sauveur, des dérives médiatiques de l'humanitaire, les dévoiements d'une médecine oubliouse du soin de l'être. Témoignant de sa soif de Dieu et de ses visions peu communes du surhumain, l'auteur de *Dernier Avis avant la fin du monde* nous fait découvrir comment un humanisme totalement engagé dans l'action peut ouvrir aussi sur une dimension sacrée. ■

XAVIER EMMANUELLI

Au seuil de l'éternité



EMMANUELLI

D es temps forts au quotidien : pour une pastorale des passages

Jean-Sébastien Strumia

prêtre du diocèse de Montpellier,
coordinateur de la pastorale de la mission étudiante

Chaque semaine ou presque, un grand rassemblement est prévu quelque part en France. Les temps forts font partie intégrante de la vie de notre Église. A travers temps de partage, louange et célébration des sacrements, ils déplient le *sensus fidei* de tous ces jeunes qui y participent avec générosité. L'Esprit Saint, qui habite la vie de l'Église, à l'évidence s'y manifeste. Mais si certains y constatent l'action de l'Esprit Saint dans le cœur des jeunes, d'autres y voient aussi des obstacles à l'édification d'une communauté ecclésiale¹. Une relecture de cette pratique pastorale s'impose donc afin d'envisager une pastorale des jeunes plus intégrale.

Il s'agit de dépasser le clivage des acteurs de la pastorale – des laïcs aux évêques – entre ceux qui sont favorables à ces grands rassemblements et leurs opposants. Aux premiers, qui défendent la vitalité de l'Église exprimée dans ces temps forts, les seconds opposent l'oubli du quotidien et l'émettement des communautés de base ; l'image du feu de paille est ici abondamment employée. Est-il judicieux d'opposer des conceptions et des pratiques pastorales qui poursuivent un même but : l'accompagnement des jeunes générations afin qu'elles découvrent et vivent la *sequela Christi* ?

Il convient plutôt d'envisager la nouvelle évangélisation en articulant la pastorale des temps forts à celle du quotidien. Une analyse des éléments qui constituent la pastorale des temps forts et leur contexte ecclésial permettra dans un premier temps de comprendre le succès de ces rendez-vous. A la suite de cela, je propose une évaluation de la

pastorale des temps forts dans un espace ecclésial bien plus large. Ce second moment ouvrira la réflexion sur ce que l'on appellera une pastorale des passages, vers une unification du chemin de foi des jeunes et leur meilleure insertion dans la communion de l'Église.

Le succès des temps forts et leur contexte ecclésial

Si l'on est bien obligé de reconnaître que nos assemblées dominicales ne sont pas toujours étoffées, il faut admettre également que les chrétiens – quel que soit leur degré d'appartenance à l'Église – souhaitent vivre des temps forts. La caractéristique de ces propositions consiste en effet à offrir une large ouverture à l'intérieur d'une relation triangulaire entre foi de l'Église, communauté ecclésiale et personne. A l'intérieur de cette relation, chaque jeune se trouve libre de se positionner comme il l'entend, tout en étant porté par une démarche collective et guidé par une vigueur ecclésiale toujours reliée à la Tradition de l'Église nourrie des Écritures. En ce sens, une pastorale des temps forts s'axe prioritairement sur une figure à la mode : le chercheur de Dieu. Cette figure à la fois humble et désireuse de rencontrer le Seigneur trouve en effet un écho favorable chez nos contemporains.

Dans une France en crise avec son christianisme, la découverte du patrimoine spirituel, mis en valeur dans les grands rassemblements, reçoit ainsi un accueil très positif. Dans une période où l'affirmation de l'identité chrétienne ne va pas de soi, où la culture chrétienne n'est plus transmise, ces rencontres permettent de recevoir l'héritage spirituel de l'Église. Bien des jeunes s'y sentent à nouveau accueillis dans une communauté². J'ai entendu, lors d'un temps fort, un jeune de 17 ans me dire : « *Aujourd'hui, je reviens à la maison.* » Ces propositions réussissent, car elles répondent à un besoin de notre temps.

Pour comprendre cette pastorale, il importe de dégager quelques aspects de son terrain missionnaire. Actuellement l'institution ecclésiale, en France, accuse une faillite générale. Les raisons qui l'expliquent ne font pas l'objet de notre étude. Contentons-nous de noter, en plus de notre insertion dans une culture postmoderne, le resserrement des contraintes budgétaires, la crise des ressources humaines, le manque de perspectives et une rupture intergénérationnelle. Tout cela

est encore amplifié par l'élan de la nouvelle évangélisation qui induit une attente de résultats. Dans ce contexte, la pastorale des temps forts apparaît facilement comme une solution rapide à la crise.

La réussite visible des grands rassemblements rassure car ils s'élaborent autour de projets fédérateurs ; ils favorisent une communication plus facile et plus attractive ; enfin, ils éclipsent nos assemblées dominicales vieillissantes. Cependant, même s'il est incontestable que la pastorale des temps forts redonne sens et efficacité à la mission, la réalité du quotidien exige de penser la pastorale selon un horizon plus large.

Vers une pastorale des passages

Avec la fin, lente mais certaine, d'un modèle pastoral périmé, le piège serait de prétendre que les grands rassemblements sont la solution unique. Cette méthode d'évangélisation et de ressourcement de la vie chrétienne constitue-t-elle le remède à la déchristianisation ? Comme souvent dans l'Église, il faut revenir au bon sens. Tout d'abord, une attitude bienveillante s'impose à l'égard de toute initiative qui fait connaître le Christ et reste fidèle à la Tradition. Ensuite, le bon sens exige d'insérer tout temps fort dans une continuité pastorale, avant et après. Enfin, méfions-nous du choix entre temps fort et quotidien, car en vérité ces deux dimensions sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie. Que l'un porte l'autre, voilà le génie pastoral que nous devons cultiver.

En fin de compte, le succès de la pastorale des temps forts nous conduit à cette interrogation cruciale : de quelle manière les jeunes peuvent-ils appréhender leur vie chrétienne au quotidien ? Que leur propose-t-on entre deux temps forts ? Il y a deux approches pour envisager la question de l'après. La première est celle de « l'amicale des anciens ». On se retrouve parce que l'on se connaît. On prie ensemble parce que l'on a vécu la même chose. On a des projets parce qu'on ne veut pas se perdre de vue. Le danger est alors de devenir un club plus qu'une cellule d'Église¹. Et puis, il y a la deuxième voie, celle de l'envoi : exhorter chaque fidèle à devenir un signe d'espérance pour ce monde. Si à la suite d'un temps fort on ne rentre pas chez soi exactement de la même manière, cela signifie que nous portons la capacité de témoigner de ce déplacement. Si le Christ grandit en moi,

c'est pour le donner au monde ! Les véritables fruits d'un grand rassemblement se mesurent à la capacité des personnes à susciter et à animer la vie ecclésiale, mais aussi à promouvoir le bien commun au service de ce monde.

Quels passages instituer entre la pastorale des temps forts et la pastorale du quotidien ? Si l'on ne veut pas opposer ces deux dynamiques, leur lien doit être structurel. Dans ce paradigme, l'enjeu est en tout premier lieu celui de l'initiative évangélique, où la relation à la Parole de Dieu et le quotidien sont structurés par des expériences singulières, proches de celles vécues lors d'un grand rassemblement. Il est pour cela indispensable de mettre en place un enseignement catéchétique favorable, d'avoir le souci de l'animation des communautés chrétiennes, en tenant compte de la pastorale des temps forts. Autrement dit, la réalité la plus essentielle et la plus fragile est bien celle de la communion ecclésiale qu'il faut enrichir des acquis des temps forts pour la maintenir dans le quotidien.

Expérimenter pendant le temps fort que le Christ et son Église font confiance est le premier seuil. Le projet « flash » qui germe au cours du temps fort et qui sera réalisé dans une continuité permettra ensuite aux jeunes d'être apôtres de Jésus Christ. Un acte d'apostolat humble est décisif pour assurer la transition. A la suite de « Aux Sources : Terre sainte 2009 », une quinzaine d'étudiants de Montpellier se lancent dans la distribution à la sortie de leurs facs de 10 000 exemplaires d'une revue qui présente les aumôneries étudiantes : un engagement de seulement deux heures pour des chrétiens sans attaches. Résultat : sortir de l'anonymat, découvrir cette fierté d'être chrétien, risquer sa parole, oser le témoignage devient autant de possibles dont la saveur fonde une vie en Église. Par une pastorale développant ce type de passages, une aumônerie qui avait 7 étudiants devient en deux ans une communauté vivante et appelante de 55 étudiants. Si l'ordinaire du quotidien dévoile l'extraordinaire de la foi vécue dans les temps forts, alors c'est gagné ! Une pastorale des passages, c'est aussi quand la préparation des JMJ de Madrid n'efface pas les actions habituelles. Au contraire, il faut chercher, dans la pastorale de base, la profondeur d'un temps aussi fort que les JMJ à venir, en offrant déjà à nos jeunes tous les éléments pour unifier leur foi. Ils pourront les retrouver, selon leur sensibilité, intensément dans quelques mois en Espagne.

En général, pour construire cette pastorale des passages entre quotidien et temps forts, quatre points d'attention sont à respecter. Le

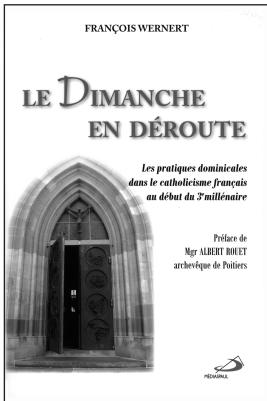
premier est de constituer de bonnes équipes de travail : les échanges, la répartition des tâches, la formation, le renouvellement des membres, la bonne ambiance sont les clefs pour donner envie de travailler ensemble dans un horizon à double détente. Le deuxième concerne l'importance du maillage entre les différents savoir-faire : il est avantageux d'apprendre à combiner nos compétences et à mutualiser nos forces dans des structures dont l'action s'étend sur le long terme. L'importance de la catéchèse constitue le troisième point. Une pastorale des passages doit prendre en compte l'enseignement de la doctrine de l'Église selon une manière adaptée. Et enfin, dernier point capital, la place centrale de la Parole de Dieu. « *C'est la parole de salut qui éveille la foi dans le cœur des non-chrétiens, et qui la nourrit dans le cœur des chrétiens ; c'est elle qui donne naissance et croissance à la communauté des chrétiens ; comme le dit l'Apôtre : "La foi vient de ce qu'on entend, ce qu'on entend vient par la parole du Christ"* (Rm 10, 17) » (Concile Vatican II, *Presbyterorum ordinis* n°4).

Des célèbres JMJ aux initiatives diocésaines les plus humbles, je ne compte plus le nombre de grands rassemblements dans lesquels j'ai vu les beautés de notre Église. Notre responsabilité exige que nous accompagnions la grande variété de démarches de nos contemporains. Face à cela, les grands rassemblements demeurent des terrains d'espérance privilégiés pour les jeunes générations. Cette proposition devient un outil au profit de la nouvelle évangélisation permettant d'orienter les sentiments et les pratiques religieuses en conformité avec la vérité de la foi. Mais cet aujourd'hui de Dieu nécessite une pastorale des passages, afin d'échapper à la dispersion et de véritablement recentrer la vie chrétienne sur la Parole de Dieu. ■

NOTES

1 - Il est assez aisé d'établir une liste des limites de la pastorale des temps forts : les situations où la dimension psychologique prend le dessus sur le spirituel ; les phénomènes de groupe affaiblissant la liberté personnelle et la pensée critique ; le renforcement de cette distinction néfaste de la sphère du privé et de la sphère du public en ce qui concerne la dimension religieuse de la vie sociale ; le risque de se fondre dans un grand tout et de « consommer du religieux ». Ces expériences survalorisent le sentimentalisme religieux et le règne de l'affection.

La limite actuelle, c'est un peu comme les trains au passage à niveau : un grand rassemblement peut en cacher un autre. Le grand nombre de temps forts risque aussi de sombrer dans une pastorale des « chapelles », et de créer la division. Il est facile de constater que chaque diocèse, mouvement, lieu de pèlerinage, communauté nouvelle ou courant de spiritualité, organise un ou plusieurs grands rassemblements annuels. C'est un peu devenu une obligation sur la carte de visite ecclésiale de tous ceux qui souhaitent être compris comme jouant un rôle dans la nouvelle évangélisation.



Cet ouvrage paraît au moment où se pose avec acuité la question du travail dominical. Interpellé par la fragilisation progressive des pratiques dominicales, François Wernert les "photographie" sous tous les angles : exégétique, liturgique, historique, sociologique. Spécialiste de théologie pratique, il s'appuie sur une riche documentation, sur l'observation des pratiques liturgiques en France depuis quinze ans.

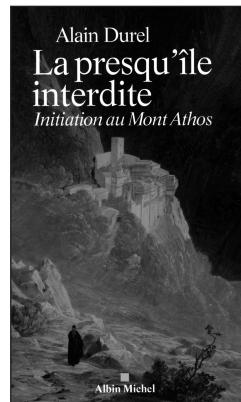
Les méthodes de théologie pratique conduisent l'auteur à s'interroger sur les choix opérés par l'Église de France et l'évolution de la société. En effet, la sécularisation n'est pas l'unique responsable de la

désaffection dominicale. Ainsi, il montre la rupture entraînée par le manque de soutien de beaucoup d'évêques, à partir des années 1990, à l'égard des assemblées dominicales en l'absence de prêtre. L'étude prend également en compte les réorganisations paroissiales dans les différents diocèses, notamment l'invitation au regroupement eucharistique en un seul lieu au détriment des anciennes paroisses rurales.

Enfin, l'auteur ne se contente pas d'une analyse fouillée des documents, des situations, de leurs interprétations diverses. Il développe des propositions théologiques et pastorales pour permettre une évaluation sans cesse adaptée des pratiques dominicales et vivifier le désir communautaire, l'être ensemble des chrétiens le dimanche. ■

Tout le monde connaît la légende du Mont Athos, cette presqu'île grecque constituée en république monastique autonome, difficile d'accès et totalement interdite aux femmes. Mais il existe très peu de témoignages sur la vie quotidienne de ces moines orthodoxes isolés du monde. Le récit que fait Alain Durel de ses trois séjours à l'Athos est donc rare, et d'autant plus précieux qu'il y est arrivé en total néophyte, homme de théâtre et de voyages plutôt attiré jusque-là par la mystique indienne.

Cette découverte d'un monde très divers, peuplé à la fois d'ermites hauts en couleur et de monastères bruisants de prières, de pères spirituels géniaux et de groupes exaltés, est également une introduction passionnante à la mystique du christianisme oriental. À travers l'histoire de ces rencontres improbables, Alain Durel nous transmet l'enseignement qu'il a reçu, issu des Pères de l'Église, et qui nous ouvre à une spiritualité universelle. ■



La pédagogie du pèlerinage “Aux sources - Terre sainte 2009”

Raphaël Clément
prêtre du diocèse de Dijon,
responsable de la Mission étudiante

« *Mieux vaut allumer une chandelle, que de maudire l'obscurité* » (proverbe chinois).

Il m'a été demandé de rassembler dans un article quelques réflexions concernant la pastorale des temps forts. Je m'exécute volontiers, alors que d'autres seraient plus à même de le faire, eu égard à leur expérience auprès des jeunes ou même à leur compétence en théologie pastorale. Chacun part d'une expérience singulière. Ici, ce sera celle d'un aumônier d'étudiants ; ma participation au pèlerinage « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », au titre de la commission pédagogie, servira de matériau à cette réflexion.

Une pastorale des « temps forts » ?

Une précision préalable : c'est l'expression « temps fort » qu'il faut d'abord interroger. Les calendriers des différents groupes de jeunes, aumôneries, mouvements... connaissent cette alternance de rencontres régulières, à fréquence variable, hebdomadaires ou mensuelles (avec la fréquentation que l'on sait, ou que l'on désire) et de rendez-vous ponctuels annuels, d'un week-end ou de plusieurs jours : les Journées mondiales de la jeunesse, un pèlerinage étudiant

ou de jeunes professionnels, un rassemblement national ou provincial d'un mouvement ou d'aumôneries. Tous semblent entrer dans la catégorie des temps forts.

Reste l'adjectif qualificatif « fort » : tient-il à l'intensité émotionnelle souhaitée ou vécue ? Tient-il à une pointe spirituelle ou ecclésiale propre ? Tient-il encore à l'ampleur numérique de ces rassemblements – pour lesquels les organisateurs ont voulu attirer un public cible plus large que celui des petits groupes habituels ? Par ailleurs, une réunion hebdomadaire n'est-elle pas déjà un temps « fort » ? Une célébration eucharistique, un témoignage, un enseignement ne sont-ils pas en eux-mêmes des temps forts ?

Toujours est-il que l'imprécision relative du terme suppose une alternative ; ce sera celle de l'événement. Le risque est grand ; c'est celui de la culture événementielle, avec son ampleur marchande connue : on crée, on produit de l'événement ; la communication autour de l'événement devient elle-même un événement.

Les enjeux d'une pastorale de l'événement

Le projet « Aux Sources – Terre Sainte 2009 » s'est voulu, dès sa conception, un événement unique dans sa réalisation. Certes, ce pèlerinage n'était pas dans l'illusion d'être le premier ni le dernier. Les évêques et l'équipe initiatrice du projet ont voulu un événement pour la pastorale étudiante en France, créateur d'une mémoire ecclésiale forte, aux sources de la foi et de la Parole de Dieu. Quatre temps signalent les enjeux pastoraux d'un tel événement.

Partir

A la différence des rencontres habituelles, marquées par une certaine sédentarité, le pèlerinage suppose de partir, de devenir nomade. L'arrachement que l'événement implique ne va pas de soi. Il suppose d'être intégré dans la préparation : quitter un univers familier et laisser derrière soi son cadre habituel ; vivre au rythme d'un groupe dont les autres membres n'ont pas été choisis ; découvrir un

autre lieu. Un pèlerinage en Terre Sainte se confronte à la réalité concrète d'une géographie, déconcertante à de nombreux points de vue, qui va servir de cadre à l'actualisation de la Parole de Dieu. J'y reviendrai.

Mais, dans la démarche de partir, il y a un enjeu, celui d'une pédagogie qui fait faire un détour, qui altère, qui rend autre. Dans le livret « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », un texte de Hans Scholl¹ explicite ce point : « *Tout ce à quoi l'on s'accroche désespérément, le pays natal (Heimat), la patrie ou la profession, tombe pour ainsi dire en lambeaux, le sol se dérobe sous les pas, on tombe et l'on tombe encore, et alors même qu'on ne sait plus où l'on est, et que tous les fidèles compagnons désertent leur maître brisé parce qu'il n'y a plus rien à espérer, voici que contre toute attente et en douceur, comme porté par des anges, vous vous retrouvez sur la terre russe, sur la plaine, qui n'appartient qu'à Dieu, ainsi qu'à ses nuages et à ses vents. Dieu est plus proche quand on s'éloigne du pays natal, d'où le désir ardent qu'a le jeune d'aller de l'avant, de tout laisser derrière lui et d'errer sans but jusqu'à ce qu'il ait coupé le dernier fil qui le retenait captif - jusqu'à ce qu'il affronte Dieu dans la vaste plaine, seul et nu. C'est alors les yeux transfigurés qu'il redécouvrira sa vieille terre².* »

Partir suppose de s'être préparé à partir. Au-delà de l'évidence, c'est un enjeu pastoral. Le choix avait été fait de proposer des fiches pédagogiques (8 fiches, mensuelles) pour les groupes diocésains qui se constituaient. Or, pour ces groupes, la priorité de leur constitution fait que la préparation à l'événement semble être un événement en soi : on fait du « buzz » pour se faire entendre dans la cacophonie des multiples propositions faites à cette population cible ; on fait du « buzz » pour provisionner un budget qui prendra en charge une partie des frais d'inscription demandés aux étudiants ; on fait du « buzz » parce qu'il est difficile de ne pas en faire pour une proposition dont on pressent l'importance pastorale. Pour le reste, on verra sur place. Du coup, l'utilité pédagogique de ces fiches reste à vérifier.

Cheminier

L'événement fait cheminer. Il nous fait passer par différentes étapes qui ont leur portée pédagogique propre. Pour le pélé « Aux

Sources – Terre Sainte 2009 », ce fut la séquence désert-Galilée-Bethléem-Jérusalem, avec un parcours propre à chacun des 36 groupes diocésains (1 800 pèlerins représentant 72 diocèses), accompagnés par leurs pasteurs (évêques, prêtres, religieux ou religieuses, animateurs ou animatrices d'aumônerie...). Une pédagogie d'ensemble prévoyait également quelques « temps forts », événements dans l'événement : colloques universitaires à Bethléem et à Jérusalem, grandes liturgies communes (eucharistiques ou non), soirée et nuit dans les familles en Galilée, soirée festive, etc.

L'importance du cheminement est de taille, parce qu'il construit un itinéraire qui met nécessairement en marche. Pour un pèlerinage, mais également pour nombre de « temps forts », la pédagogie de la marche a ici toute son importance, car elle renvoie au pèlerinage de la vie elle-même vers la patrie céleste. C'est également une pédagogie de la prédication itinérante qui est à l'œuvre : celle de Dieu avec son peuple, celle du Christ avec ses apôtres depuis la Galilée jusqu'à Emmaüs. L'introduction, au deuxième jour du pèlerinage, le disait à sa manière dans le carnet du pèlerin :

« La Bible nous donne beaucoup de figures de pèlerins. Ce sont des hommes et des femmes qui marchent vers la terre que Dieu leur donne en héritage. Abraham et Sarah, Jacob et toute sa famille, Moïse et tout le peuple, Israël dans son exil, et enfin les disciples et les foules de Galilée ou de Judée, accompagnant Jésus dans sa montée à Jérusalem. Pour tous, cette marche physique est tendue vers la possession de ce qui est promis : la terre, la Loi, le bonheur. Toutes ces marches sont l'image d'une autre, plus intérieure et plus personnelle : celle de notre vie, vers le bonheur sans fin qui nous est promis. Tantôt facile ou tantôt rude, tantôt accompagné ou tantôt seul, marcher implique de ne pas s'arrêter, parce qu'on n'est pas encore arrivé. Les étapes ne sont pas encore le but du pèlerinage. L'installation n'est pas encore au programme. Pour nous, ces jours de pèlerinage nous aident à nous désencombrer, un peu comme pendant notre marche de Carême.

Cette journée peut contribuer à ce travail, en nous rendant disponible à Celui qui marche avec nous, Dieu pèlerin dans le désert comme à Emmaüs. Accepteras-tu ce compagnon discret ?³ »

Accompagner

L'autre enjeu de ce cheminement est celui de la vie du groupe lui-même. Rien de tel que l'expérience communautaire pour permettre à chacun la nécessaire sortie de soi que la suite du Christ, mais également toute vie humaine, implique. Sortir des affinités de tribu pour rencontrer d'autres personnes ; élargir ses modes de penser, de prier ou de célébrer, pour entrer dans une expérience ecclésiale moins singulière et plus universelle. C'est dire à quel point le groupe chemine, passant par les différentes étapes dynamiques de l'apprentissage d'une vie commune en vue d'une plus grande conscience ecclésiale.

Un dernier élément est celui de la nécessaire durée qui offre à chacun la possibilité de se laisser faire, de s'abandonner avec confiance au travail spirituel qui est à l'œuvre. Il donne également la possibilité pastorale d'accompagner des jeunes sur une période plus longue (autre caractéristique du « temps fort »), élément précieux dans une pastorale des jeunes où le facteur temps se révèle décisif pour un apprivoisement réciproque, une connaissance plus délicate une présence dans les moments inéluctables de questionnement, les passages plus anguleux, dans les doutes et dans l'ouverture de soi à la grâce du moment.

La marche, mais plus largement le déroulement de l'événement, permet aux coeurs de s'alléger, aux langues de se délier, à l'âme d'être approchée par une Parole de Dieu qui prend vie parce qu'elle prend toute sa place, mais à condition que le guide ou l'aumônier ne comble pas les silences ou les temps qu'il juge vides par des commentaires archéologiques sans fin ou des visites supplémentaires superflues.

Rentrer

Tôt ou tard, il faut partir, descendre du Thabor. La pédagogie du pélé « Aux Sources – Terre Sainte 2009 » a laissé cette dimension essentielle de ce type d'événement aux groupes diocésains et, finalement à chacun, le choix des moyens concrets de ce « retour ». Tout au plus, le dernier jour était placé sous le thème spirituel du « témoignage », comme le précise l'introduction du jour dans le carnet du

pèlerin : « Tout comme l'eau qui s'écoule (cf. l'eau du côté du Temple) ou le feu qui se diffuse, la Bonne Nouvelle ne peut rester enfermée : elle veut se répandre. Les apôtres qui restent encore au Cénacle, sont remplis de l'Esprit-Saint qui les pousse à parler, eux qui étaient si timorés au moment de la Passion.

Ce qui a été reçu est donc appelé à être transmis. Il nous faut l'entendre au moment où notre pèlerinage « Aux sources » touche à son terme. Témoigner, transmettre, donner... sont au programme de l'après pèlerinage qui commence dès cet instant. Pour cela, il s'agit de vivre pleinement de cet Esprit que nous recevons et qui va nous animer. Nous ne repartons pas identiques à ce que nous étions en arrivant. La Parole de Dieu a fait son chemin en nous. La vie en groupe nous a façonnés. Les paysages et les sites visités habitent notre mémoire. Les visages rencontrés continuent à être présents en nous. Ce pèlerinage est donc devenu un chemin qui ne peut que continuer, bien au-delà de notre retour dans nos lieux familiers. L'Esprit-Saint ne nous manque pas. Ne lui faisons pas défaut.⁴ »

Pourtant, la question du retour est suffisamment importante pour s'y arrêter et représente comme un point de vérification de la pédagogie de l'événement. C'est le retour au quotidien qui va vérifier la pérennité de ce qui aura été reçu et vécu. Comment passer du caractère extra-ordinaire de l'événement à l'ordinaire de la vie, en particulier sur le plan de la foi ?

L'événement a-t-il permis de sensibiliser les jeunes aux réalités ecclésiales, mais plus largement humaines, rencontrées ? Il est difficile d'être pèlerins en Terre Sainte, en restant étanche à la situation des chrétiens arabes, au conflit israélo-palestinien, aux efforts de solidarité et de paix de différents groupes, etc.

L'événement a-t-il permis d'entrer, certes de façon particulière, dans les moyens simples et communs d'une vie de foi : initiation et goût pour la prière personnelle, introduction propédeutique à la lecture de la Parole de Dieu, célébration et participation à l'Eucharistie dominicale mais aussi fériale, proposition sans détours du sacrement de la réconciliation, etc. Cette question interroge nécessairement la pastorale des temps « ordinaires », celle du retour au quotidien dans la vie ordinaire de l'Église et de ses communautés, telles qu'elles sont.

L'événement a-t-il gardé la saveur de l'objectif visé, sans que les moyens mis en œuvre (liturgiques, logistiques, communicationnels, financiers, ou autres) soient devenus un but en eux-mêmes ? Autrement dit, ces moyens sont-ils restés au service de ce que l'événement vise ? Finalement, la question paraît anodine, alors que tout repose sur elle : quelle est l'intention pastorale de l'événement ? La reproduction de l'édition précédente (de ce point de vue, le pélé « Aux Sources – Terre Sainte 2009 » en était libéré) ? Un parcours touristique et archéologique pieux à 4 500 km de chez soi ? Un événement qui se sait la mémoire d'une nouvelle génération ? Une expérience communautaire et ecclésiale forte ? Une plongée dans la Parole de Dieu ?

L'événement

Finalement, l'enjeu d'une pastorale de l'événement renvoie à cette question initiale : quel est l'objectif visé ? Le pélé « Aux Sources – Terre Sainte 2009 » a pu recevoir différents objectifs pastoraux de la Conférence des évêques : dynamiser le réseau des pastorales universitaires, créer une mémoire ecclésiale forte pour une génération d'étudiants, donner les moyens d'entrer dans la Parole de Dieu écoulée en célébrée en Église.

L'événement par excellence : la rencontre avec Dieu

Reste à expliquer une autre visée : « l'événement ». L'ensemble de la pédagogie d'un tel événement vise à créer les conditions favorables à l'événement de la rencontre avec Dieu, dans sa Parole transmise par son Église. Le déroulement des journées, les liturgies eucharistiques, les veillées de prière, les rencontres, les colloques, les temps festifs... bref tout ce qui a pu faire le quotidien extraordinaire de ces dix jours passés en Terre sainte sont l'écrin chatoyant de la perle rare qu'est cette Rencontre décisive avec le seul Maître de nos vies.

A ce moment si particulier de la vie humaine que sont les études supérieures, la vie de foi est également marquée par ce passage d'une foi reçue à une foi vécue. Les conditions de ce passage ne sont

pas toujours identifiables, tant les vecteurs en sont divers. Pourtant, *a posteriori*, nombreux sont ceux qui « rentrèrent par un autre chemin » (Mt 2, 12). Pour chacun d'eux, la Parole s'est faite chair. Pour un tel, la méditation si originale de la Passion dans le cadre nocturne du jardin de Gethsémani aura été l'occasion inédite de la célébration du sacrement de la réconciliation. Pour un autre, le dépouillement aride du désert aura été le moment inoui d'une prise de conscience de soi, avec les décisions qui s'en suivent. Pour encore un autre, la « galerie des portraits » de Charles de Foucauld dans le petit musée des clarisses de Nazareth a permis l'interrogation profonde sur ce pas décisif à faire, entrer dans la vie monastique.

L'introduction du P. Benoist de Sinéty, coordinateur du pélé « Aux Sources – Terre Sainte 2009 » évoquait cet aspect de l'événement de la rencontre dès l'introduction au carnet du pèlerin : « *La Terre sur laquelle vous vous trouvez ne se visite pas, car le visiteur ne peut que se heurter aux apparences et par elles, se laisser enfermer ; seul celui qui accepte de se mettre en route "trouve ce chemin secret qui rend toutes les pierres vivantes". Marcher sur "ce chemin secret qui rend toutes les pierres vivantes", comme l'écrivait le Père Lustiger dans la préface d'un guide pour des pèlerins étudiants en 1973, c'est s'inscrire dans la confiance en celui qui ouvre cette route et qui la rend sûre. Vous n'êtes pas des visiteurs, des touristes, mais des marcheurs en quête de la Rencontre*⁵. »

Être des serviteurs de la rencontre

Du coup, l'événement a pu créer l'Événement, ou, pour être plus juste, le permettre. Beaucoup de bruit (au sens physique du terme) aurait pu en empêcher l'Épiphanie : les soucis et les techniques communicationnels ou logistiques qui font écran ; les paroles parasites parce que trop humaines ou trop marginales par rapport au cœur de l'Événement, les mille retards, contrariétés ou tracasseries qui encombrent et quelquefois font obstacle, les conflits de personnes ou les tensions croissantes et cela quelles qu'en soient les causes. Au total, même ces multiples bruits peuvent servir de matrice à l'événement de la rencontre avec Dieu, parce que « *l'Esprit souffle où il veut [...] et tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va* » (Jn 3, 8)

Le choix d'être au service du pèlerinage des groupes et de chacun des pèlerins s'est imposé à l'équipe centrale du pélé « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », non sans une certaine conversion des comportements, notamment au regard de l'organisation d'événements précédents (JMJ, pélé étudiants,...). Être au service des groupes diocésains supposait de mettre en œuvre le principe de subsidiarité, cher à la doctrine sociale de l'Église et qui ici trouvait un domaine d'application. L'équipe centrale mettait son savoir faire et ses compétences au service de la logistique, de la liturgie, de la pédagogie de chacun des groupes diocésains. Sur place, deux groupes de pèlerins serviteurs (pour la logistique, une trentaine de scouts des trois principaux mouvements du scoutisme catholique ; pour la liturgie, une quinzaine de musiciens, chanteurs, séminaristes...) sont entrés dans la posture de celui qui vit le pèlerinage au service des groupes et de chacun des participants. D'ailleurs, pour les soixante-dix personnes, pèlerins serviteurs et équipe centrale, l'entrée en matière s'est concrétisée avec la liturgie du lavement des pieds dans les jardins de la Maison d'Abraham au premier soir de notre arrivée en Terre sainte.

La pastorale des temps forts, ou de l'événement (chacun choisira), est une réalité qui prend de l'ampleur. Une lecture soupçonneuse de cette réalité a pu en faire l'exemple pastoral typique d'une culture du zapping des jeunes générations. Une telle lecture est injuste ; elle ne fait pas droit à la pastorale qui peut rejoindre cette culture, jusqu'à y inculturer l'annonce de l'Évangile. Ce travail reste à faire. De nombreuses semences du Verbe y sont sans doute semées pour qui saura les faire germer, à condition d'être à la fois créatif et enraciné. Un travail de responsabilisation des jeunes eux-mêmes serait en cohérence avec un tel enjeu.

La culture contemporaine de l'événement, ainsi que les moyens accrus en matière d'information et de communication sont des outils précieux que l'Église intègre dans cette pastorale des « temps forts ». Le philosophe Martin Heidegger peut nous rappeler utilement que le risque de la technique est toujours d'arraisonner l'homme⁶. Pour lui, les moyens risquent de prendre la place de la fin visée. Voici un point de discernement précieux, pour laisser à ces temps forts la place que la pastorale veut leur donner ; permettre la mise en présence de Dieu, sinon les pécheurs auront péché toute la nuit en vain.

Dans la scène évangélique des Noces de Cana, le maître du repas, ami de l'époux, intervient. Dans les usages juifs du 1^{er} siècle, il est également appelé le serviteur de la tente nuptiale. Cette posture de serviteur revêt une importance pastorale décisive, tout comme Jean-Baptiste permet la rencontre des premiers disciples avec le Maître. C'est elle qui permet que ceux qui auront fait aujourd'hui cette rencontre transformante deviennent les serviteurs et les témoins de demain.

« Il ne peut rien arriver de meilleur à quelqu'un que de rencontrer, de connaître et d'aimer Jésus-Christ. Il transforme ta vie pour qu'elle devienne un Évangile vivant. Ainsi en te regardant vivre, en t'écoulant parler, c'est en toi que les autres vont entendre la voix du Seigneur et goûter à Sa Vie. C'est l'aventure missionnaire qu'ont vécu ces grands géants de la foi : Pierre, Jean et tous les autres.

Plus ta vie est nourrie par les paroles de l'Évangile, plus elle devient Bonne Nouvelle et nourriture pour les autres.

Le monde d'aujourd'hui a besoin de paroles fortes qui fondent et construisent solidement une existence. Si le Christ est l'amour et le roc de ta vie, elle parlera à d'autres et beaucoup pourront s'appuyer sur toi. Tu deviendras leur force comme le Christ est la tienne. Peut-être découvriront-ils que cette force tu la reçois d'un Autre qui te fait toujours avancer dans le sens de Sa Vie, qui est aussi le sens du vrai bonheur.

Ton témoignage, c'est ta propre vie humaine et chrétienne pénétrée par l'amour du Christ au point qu'elle parle d'elle-même et qu'en te voyant, on ne puisse pas douter un seul instant que Dieu n'existe pas⁷. » ■

NOTES

1 - Hans et Sophie Scholl ont appartenu au réseau de résistance de la Rose Blanche, avant d'être exécutés en février 1943.

2 - Hans Scholl, journal de Russie, 30 juillet 1942 ; « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », *Carnet du pèlerin*, p. 45.

3 - « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », *Carnet du pèlerin*, p. 48.

4 - « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », *Carnet du pèlerin*, p. 183.

5 - « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », *Carnet du pèlerin*, p. 6.

6 - Martin HEIDEGGER, *La question de la technique* (1954), *Essais et conférences*, Trad. André Préau, Paris, Gallimard, 1958, p. 9-48.

7 - Mgr Norbert Turini, évêque de Cahors, catéchète de Carême 2009, in « Aux Sources – Terre Sainte 2009 », *Carnet du pèlerin*, p. 191.

Itinérance et premières communautés

Roselyne Dupont-Roc
bibliste,
Institut catholique de Paris

La lettre aux Hébreux décrit la condition chrétienne comme pérégrinante, puisqu'à la suite des grands ancêtres, les chrétiens doivent se reconnaître « *comme étrangers et voyageurs sur la terre* », en marche vers une « *autre patrie* » (He 11, 13). Ailleurs dans le Nouveau Testament, les nouveaux chrétiens sont au contraire invités à former des églises stables et durables, ils font partie de la famille de Dieu, et forment sa maison (Ep 2, 19-22 ; 1 P 2, 5).

Mais dans un cas comme dans l'autre, il est constitutif de l'*ekklèsia*, l'assemblée ou église des chrétiens, d'être missionnaire. Qu'elle soit installée ou itinérante, c'est la qualité de vie d'une communauté qui devient témoignage et dont la renommée « *catéchise* » d'autres régions (1 Th 1, 7-10). D'ailleurs ce sont des apôtres itinérants et au premier chef Paul, qui ont porté la Bonne Nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre. La mission est envoi, l'apostolat – qui en est la première expression en grec – est toujours départ de messagers en ambassade au dehors du premier lieu ou du premier cercle de la foi, qui est le groupe chrétien de Jérusalem.

Je voudrais m'appuyer ici sur la toute première mission chrétienne dont nous ayons l'écho par un témoin oculaire, et même un acteur incontournable, la mission paulinienne. Dans un premier temps, je montrerai que, pour Paul, l'annonce et la réception de l'Évangile prennent toujours la forme d'une convocation, et donc d'une mise en route. Puis je m'arrêterai sur la façon dont Paul lui-même, dans ses lettres, décrit le projet et l'itinéraire de sa mission,

pour enfin interroger dans les Actes des Apôtres la relecture plus globale de ce projet dans le récit que Luc nous offre de la course de la Parole jusqu'aux extrémités de la terre.

"Vous vous rassemblez..." (1 Co 11)

La première lettre de Paul aux Thessaloniciens (vers 49 av. J-C) est, de l'avis général, le premier écrit chrétien. Or, les destinataires de la lettre sont désignés de la façon suivante : « *A l'Église (ekklèsia) des Thessaloniciens qui est en Dieu Père et Jésus-Christ Seigneur* ». Le terme d'« église », *ekklèsia*, a une résonance forte aux oreilles des grecs auxquels la lettre est adressée. L'*ekklèsia*, dans le monde des cités grecques, c'est l'assemblée des citoyens convoqués pour discuter et voter les lois. Organe législatif de la cité, l'*ekklèsia* offre la figure d'un peuple rassemblé, un peuple constitué d'hommes libres à l'exclusion des esclaves et des commerçants de passage. Dire d'un groupe chrétien qu'il forme une *ekklèsia*, c'est dire d'abord que ceux qui y sont convoqués sont désormais des hommes libres, alors même qu'ils viennent de tous les milieux sociaux et sont certainement en partie des esclaves et des affranchis. C'est surtout les appeler à se rassembler : le terme même d'*ekklèsia* est un nom d'action, formé sur la racine du verbe « appeler », signifiant convocation et rassemblement. D'ailleurs le rassemblement chrétien caractéristique, celui qui invite au repas du Seigneur, se trouve désigné dans la première lettre aux Corinthiens par l'expression plusieurs fois reprises, presque technique : « *vous vous rassemblez ensemble* », « *vous vous rassemblez en église* » (1 Co 11, 17.18.20.33). Pour chacun il s'agit de quitter son cadre de vie, ses occupations et ses obligations, pour répondre à l'appel du Seigneur qui invite, et venir retrouver d'autres chrétiens pour partager son repas. Or, ce rassemblement garde toujours un caractère ouvert, il n'est régulé par aucune obligation sociale, religieuse ou ethnique : « *il n'y a ni juif ni grec, ni esclave homme libre, il n'y a pas l'homme et la femme* » (Ga 3, 28) ; il n'est le lieu d'aucune discrimination ni d'aucune exclusion¹.

Rassemblement, église, la nouvelle assemblée ne prend jamais le nom de « communauté» ; d'ailleurs ce mot existe-t-il dans le grec

du Nouveau Testament ? Il faut plutôt dire qu'elle est fondée sur une communion (*koinônia*) qui est participation à l'esprit même du Christ abaissé et relevé (Ph 2, 1) ; mais ses frontières sont toujours poreuses, elles ouvrent toujours plus large, toujours plus loin, au point que la lettre aux Éphésiens y verra le lieu où se constitue l'humanité nouvelle, parce que le mur de la haine y a été abattu par le Christ, parce que les frontières de la séparation religieuse, sociale et politique y sont définitivement abolies (Ep 2, 11-18).

Sans jamais être envoyés par l'apôtre sur les routes de la mission, les nouveaux groupes chrétiens n'en sont pas moins d'emblée, et constitutivement, missionnaires. Qu'il suffise à nouveau d'évoquer la première lettre aux Thessaloniciens ; l'apôtre se félicite d'une communauté qui, à son imitation, a reçu la parole de Dieu dans une grande détresse, avec la joie de l'Esprit Saint, « *en sorte que vous êtes devenu un modèle pour tous les croyants en Macédoine et en Achaïe* » (1 Th 1, 7). Le « modèle » (*tupos*) évoque en grec le moule en creux, la matrice dans laquelle on coule la cire ou le métal, pour que naisse une forme nouvelle, en plein celle-ci. « *C'est à partir de vous que la parole du Seigneur a retenti avec écho non seulement en Macédoine et en Achaïe ; mais en tout lieu votre foi en Dieu s'est répandue en sorte que nous n'avons plus besoin de rien dire* » (1 Th 1, 8). Matrice, moule en creux, ou source d'un écho qui répand au loin la Bonne Nouvelle, les images pauliniennes disent à quel point une petite église chrétienne qui se rassemble annonce de ce fait même la Parole, bien au-delà de son propre lieu !

Révélation, envoi et annonce

On le sait, Paul, l'apôtre des nations, n'a cessé de voyager, par la mer et à pied, sur les routes romaines pour annoncer l'Évangile dans l'Empire romain, traversant le Taurus pour atteindre le pays Galate, parcourant vers l'ouest l'Asie Mineure, pour passer enfin en Europe et en Macédoine jusqu'en Grèce, où il atteint Athènes et Corinthe. Paul séjourne quelques mois dans les églises chrétiennes qu'il fonde, un an et demi au maximum à Corinthe, mais à peine a-t-il rassemblé et enseigné un groupe de chrétiens qu'il repart

toujours ailleurs, pour ne repasser qu'une fois ou deux visiter telle ou telle église. On a souvent dit, et ce n'est pas totalement faux, que la passion de Paul et son caractère emporté rendaient une plus longue cohabitation difficile. Paul s'éloigne et il écrit. D'une certaine façon, l'apôtre en se retirant laisse la place pour que le groupe chrétien prenne toute sa taille et toute son autonomie ; les images de paternité et de maternité, d'enfantement et d'éducation avec lesquelles Paul décrit sa relation aux églises prennent ici toute leur force. Le fondateur diminue pour que de nouvelles générations croissent. Plus encore, l'apôtre s'efface pour que les églises grandissent, et comme il le dit dans la deuxième lettre aux Corinthiens (2 Co 4, 12), l'usure et la mort agissent en lui pour que la vie progresse chez d'autres. Paul met en œuvre ce qu'il appelle une « *imitation de Jésus-Christ* », une véritable conformation à l'abaissement et à la mort du Christ, pour que triomphe la vie du Christ dans les églises qu'il a rassemblées.

Mais l'itinérance de l'apôtre s'explique aussi par le projet même de la mission, par l'appel et l'envoi de Dieu. Lisons la présentation qu'il fait dans la lettre aux Galates de ce qui sera appelé son « chemin de Damas » : « *Lorsque Dieu qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère a jugé bon de révéler son Fils en moi pour que je l'annonce aux païens* » (Ga 1, 15-16). La phrase, d'une seule venue, montre que la révélation que Paul a reçue est entièrement focalisée sur un envoi et une annonce : annoncer le Fils aux païens. Aussitôt d'ailleurs, sans demander conseil ni authentification à quiconque, Paul part en Arabie, et pendant trois ans se livre sans doute à une première activité missionnaire intense dans le royaume du roi nabatéen de Petra. Un premier bref séjour à Jérusalem lui permet de prendre contact avec Pierre et avec Jacques, le frère du Seigneur (Ga 1, 18-19). Mais Paul attendra encore quatorze ans, pour accepter, d'après une révélation du Seigneur, de monter une seconde fois à Jérusalem. Alors a lieu entre Paul et les apôtres Jacques, Pierre et Jean, une rencontre difficile, dont Paul évoque avec émotion la tension et l'intensité (Ga 2, 1-10). Et la reconnaissance mutuelle qui enfin leur permet d'échanger « une main de communion » se traduit par un partage clair des terres de mission² : « *Voyant que l'évangélisation des incirconcis m'était confiée comme à Pierre celle des circoncis [...], Jacques, Céphas, Jean, ceux que l'on considère*

comme des colonnes, nous tendirent, à moi et à Barnabé, une main de communion, afin que nous allions, nous aux païens, eux à la circoncision » (Ga 2, 7-9). Si on considère la répartition de la diaspora juive dans l'Empire romain à l'époque, on comprend aussitôt que Céphas-Pierre, loin de rester en Palestine, se voyait attribuer les immenses territoires où s'était depuis plusieurs siècles répandue la diaspora juive vers l'est, notamment jusqu'à Babylone et au-delà. Au contraire Paul devait partir vers l'ouest, par la Turquie et la Grèce, vers la partie occidentale de l'empire romain où le judaïsme était moins bien représenté au milieu d'une immense majorité de païens.

Paul reprendra ce propos à la fin de la lettre aux Romains, lorsqu'il confiera aux chrétiens de Rome ses projets missionnaires : « *En sorte que, à partir de Jérusalem, et en traçant des cercles jusqu'à l'Illylie, j'ai accompli pleinement l'annonce de l'Évangile du Christ. Ainsi je me fais un point d'honneur d'annoncer l'Évangile là où le nom du Christ n'a pas été prononcé* » (Rm 15, 19-20). Ce n'est pas seulement dans le conflit avec d'autres missionnaires itinérants que Paul déploie ainsi le terrain mesuré de sa mission ; il a été envoyé par Dieu pour que ceux qui jamais n'ont reçu l'annonce entendent, et pour que ceux qui ne l'ont jamais entendue la saisissent et l'accueillent (Rm 15, 21). L'idée d'une mission en cercles concentriques de plus en plus larges sera reprise par Luc dans les Actes des Apôtres. Ici, Paul vise surtout à désigner le point extrême qu'il a atteint, l'Illylie, au nord-ouest de la Macédoine alors même qu'il veut aller plus loin, jusqu'à Rome. Et au-delà. Si la lettre aux Romains est le résultat de bien des préoccupations et des motivations, il est au moins un but que Paul énonce clairement : utiliser la communauté romaine comme base pour atteindre l'Espagne, l'extrême occidentale de l'Empire romain et de la terre habitée : « *J'ai un vif désir d'aller chez vous, quand j'irai en Espagne. J'espère en effet vous voir, lors de mon passage, et recevoir votre aide pour m'y rendre...* » (Rm 15, 23-24). De la communauté romaine, Paul attend un soutien logistique pour poursuivre plus loin encore sa mission.

Une mission qu'il décrit volontiers en termes cultuels : « *Je vous le rappelle par la grâce qui m'a été donnée par Dieu, pour que je sois liturge de Christ Jésus pour les nations, accomplissant l'œuvre sacrée de l'Évangile de Dieu, afin que votre offrande soit agréable à Dieu, sanctifiée par l'Esprit-Saint...* » Pour l'apôtre, il n'y a d'autre culte

chrétien que l'annonce de l'Évangile, et le signe de l'Évangile annoncé et reçu, est la constitution de petites églises, *ekklesiae*, qui se rassemblent pour vivre de l'écoute attentive de la Parole et de l'amour mutuel.

L'Esprit Saint et la croissance de l'Église

Les lettres de Paul ne nous permettent guère de reconstituer ce que furent exactement ses déplacements incessants et ses voyages. Quelques décennies plus tard, utilisant probablement des documents précédents, journal de voyage et récits de disciples, Luc reprend et systématise dans les Actes des Apôtres la geste de Paul. Mais le projet de Luc est plus vaste, il s'agit d'une présentation théologique finalisée de la croissance de l'Église, née de la Parole, conduite par la force de l'Esprit.

Au début des Actes des Apôtres, Luc met en scène Jésus ressuscité qui envoie ses disciples annoncer la Bonne Nouvelle, et il lui fait énoncer le programme de la mission, qui est aussi la ligne de force de son livre : « *Vous recevrez l'Esprit Saint qui viendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* » (Ac 1, 8). Les Actes en effet se présentent, après le récit de la Pentecôte, comme une marche de la Parole, portée par les apôtres et guidée par l'Esprit Saint depuis Jérusalem jusqu'à Rome, c'est-à-dire le centre de l'Empire romain, le centre de la terre habitée. Cette grande trajectoire qui conduit l'Évangile de Jérusalem, centre du monde juif, à Rome, centre du monde païen, s'articule en deux temps.

Le premier a pour héros le personnage de Pierre. Certes, la persécution des chrétiens de langue grecque (« les Hellénistes ») a d'abord poussé Philippe et les autres hellénistes choisis comme serviteurs, à se disperser et à porter la Bonne Nouvelle, au-delà de la Judée, jusqu'en Samarie (Ac 8, 1-25), puis sur la route du sud (route de Gaza : Ac 8, 26-40), enfin à Chypre et jusqu'à Antioche de Syrie (Ac 11, 19-27). A leur suite, Pierre et Jean viennent d'abord invoquer l'Esprit Saint sur les Samaritains. Mais l'événement majeur de cette première mission est la conversion de Pierre. Organisée par l'Esprit Saint, la rencontre entre Pierre et le centurion païen Corneille conduit

Pierre à passer le pas et à baptiser un païen sans lui imposer la circoncision ni l'observation de la Loi de Moïse : « *L'Esprit Saint est tombé sur eux comme sur nous au commencement. Si donc Dieu leur a fait le même don qu'à nous pour avoir cru au Seigneur Jésus Christ, moi, qui étais-je pour faire obstacle à Dieu ?* » (Ac 11, 7).

La geste de Pierre se termine sur cette ouverture aux païens, événement considérable et décisif qui devait transformer l'Église, d'abord groupe juif parmi d'autres, en une réalité nouvelle, un rassemblement opéré par l'Esprit jusqu'aux extrémités de la terre.

La construction du récit des Actes est d'une grande subtilité ; Luc fait en sorte que Saul, déjà renversé sur le chemin de Damas par la rencontre du Ressuscité et déjà proclamant Jésus Seigneur dans les synagogues (Ac 9, 1-13), ne prenne que très progressivement la route pour une mission auprès des païens. Ainsi, selon l'ordonnancement systématique et uniifié de la mission telle que Luc la conçoit, il faut attendre la décision et le geste de Pierre baptisant Corneille pour que Saul, devenu Paul, soit envoyé en mission avec Barnabé, à partir de l'Église d'Antioche (Ac 13, 1). Plus encore : Luc, au mépris de la chronologie la plus évidente, situe la rencontre de Jérusalem dès la fin du premier voyage missionnaire de Paul. Il faut en effet que Jacques de Jérusalem, à la suite de Pierre, donne son aval à une évangélisation des païens sans exigence de circoncision et donc sans passer par la Loi de Moïse, pour que Paul et Barnabé, qui sont venus poser la question à Jérusalem, puissent repartir avec la lettre qui décide de ne pas charger outre mesure ceux qui se convertissent au Dieu unique (Ac 15, 4-35).

Dès lors le récit des Actes des Apôtres, empruntant probablement à de plus anciens récits des voyages pauliniens, suit la route de Paul, selon deux périples successifs qui le conduisent d'abord à travers le pays galate jusqu'en Macédoine et en Grèce (Ac 16-18), puis, après un bref retour à Jérusalem (Ac 18, 22), une deuxième fois à partir de Césarée jusqu'en Galatie, à Ephèse puis en Grèce, avec un retour par les montagnes sur Ephèse, d'où Paul embarquera pour Jérusalem (20, 38 – 21, 15). Luc souligne avec force le fait que la trajectoire de Paul est sans cesse guidée par la force de l'Esprit saint. Ainsi à peine engagés dans la Phrygie et le pays galate, Paul et Silas « *furent empêchés par l'Esprit Saint d'annoncer la Parole en Asie. Et comme ils entraient en Mysie et s'efforçaient d'avancer vers la*

Bithynie, l'Esprit de Jésus le leur interdit » (Ac 16, 7-8). Et lorsque les apôtres avancent vers Troas, une vision apparaît en rêve à Paul, un Macédonien qui le supplie de descendre en Macédoine pour leur porter l'Évangile (Ac 16, 9-10).

La mission de Paul comme celle de Pierre est donc l'œuvre de Celui qui agit au milieu des hommes pour faire retentir la Parole, c'est-à-dire la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ Seigneur. C'est le don de l'Esprit qui permet à Pierre et à Jean d'ouvrir largement aux Samaritains la porte de la foi chrétienne, puis qui constraint Pierre à reconnaître en Corneille le païen un croyant semblable à lui, et d'abandonner toutes les barrières que la Loi élevait entre le peuple juif et le reste des nations. C'est la force de l'Esprit reçue par l'imposition des mains des prophètes et des docteurs d'Antioche qui lance Paul sur les routes de l'Asie mineure et de l'Europe.

Peut-être cela nous permet-il de mieux comprendre pourquoi Luc abandonne ses héros, Pierre et Paul au milieu de leur course, sans raconter ni la fin de leur périple ni leur mort. Au chapitre 12 des Actes, Pierre est arraché à sa prison par l'ange du Seigneur qui le relève et l'entraîne dehors avant de s'éloigner. Le récit est saturé de verbes indiquant l'illumination et la résurrection (« *l'ange le réveilla en lui disant : lève-toi* », v. 7), la sortie de Pierre à travers les portes de fer qui s'ouvrent d'elle-même évoque une remontée du monde des morts (v. 10), et Pierre peine à retrouver ses repères et à reprendre pied dans le monde des vivants (v. 11-12). L'hésitation de la communauté réunie chez la mère de Jean-Marc, leur difficulté à le reconnaître (« *c'est son ange !* », v. 15), tout indique que Pierre est désormais entré dans la vie éternelle. D'ailleurs après avoir procédé à une rapide passation de pouvoir (« *rapportez cela à Jacques et aux frères* »), Pierre « *s'en alla par un autre chemin* », v. 17). En langue sémitique, aujourd'hui encore, cette dernière expression désigne la mort. Luc laisse Pierre poursuivre un voyage qui le conduira certes à la mort, mais dont tous savent qu'il s'agit d'un passage vers une résurrection déjà à l'œuvre dans la vie et le parcours missionnaire de l'apôtre.

De même à la fin des Actes, Luc laisse Paul en semi-liberté à Rome, recevant chez lui des notables juifs à qui il annonce la venue du Royaume de Dieu en Jésus Christ et Seigneur (Ac 28, 17-31). En

quelques mots tirés du prophète Isaïe, Paul rappelle que l'Évangile, d'abord et toujours annoncée aux juifs, traverse les frontières religieuses pour offrir le salut à tous les païens. Luc n'ignore rien de l'échec de Paul auprès de son propre peuple, comme de la réussite de sa mission sans cesse relancée auprès des païens, mais il montre que la mission de Paul se poursuivra au-delà même de la vie de l'apôtre et que le projet de Dieu qui veut sauver son peuple pour le salut des païens sera porté toujours plus loin par les successeurs de l'apôtre, dont la vie désormais coïncide avec l'Évangile.

La trop rapide traversée que nous venons de faire permet au moins de confirmer ce que nous disions du caractère nécessairement itinérant de la vie chrétienne, qu'il s'agisse d'une mission explicitement portée par certains, ou d'un témoignage plus implicite vécu dans la vie quotidienne des communautés. Pour les uns comme pour les autres, il y a plusieurs façons d'être chrétien et de témoigner de la Bonne Nouvelle. Là où Pierre et d'autres apôtres, conformément à l'ordre de Jésus lui-même, s'installent dans des maisons chrétiennes qui pourvoient quelques jours à leurs besoins, Paul travaille de ses mains comme fabricant de tentes, pour manifester la gratuité de l'Évangile (1 Co 9, 5-18). De même si Paul invite la petite Église de Thessalonique à se garder du monde, « *en vivant de façon honorable vis-à-vis de ceux du dehors, et en n'ayant besoin de personne* » (1 Th 4, 12), il n'en affirme pas moins que les Thessaloniciens sont devenus un modèle pour les autres Églises (1 Th 1, 7), parce que leur façon de vivre annonce l'Évangile autour d'eux, et que la rumeur s'en répand. Aussi bien invitera-t-il au contraire les Corinthiens à partager librement la table des païens si cela est nécessaire à manifester la liberté de l'Évangile !

Dans tous les cas, si divers soient-ils, une constante se dessine : aucun groupe chrétien ne vit pour lui-même, aucun disciple ne peut se contenter de vivre sa foi pour lui-même et pour les siens. Tous et chacun sont appelés à prendre la route à la suite du Christ pour entrer dans sa Pâque, en une traversée de la mort jusqu'à la vie ! Tous et chacun sont appelés à porter à d'autres, sur place ou ailleurs, mais toujours à nouveau, la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu qui donne et redonne la vie. Une Bonne Nouvelle qui déplace, décentre, conduit

toujours ailleurs qu'à soi-même et à sa propre existence ; une Bonne Nouvelle qui travaille le cœur et la vie de chaque chrétien et de chaque communauté chrétienne pour les inciter à se mettre en route et, puisque déjà ils sont entrés dans la Pâque du Christ, à devenir chaque jour davantage Bonne Nouvelle pour d'autres. ■

NOTES

1 - La prière eucharistique n° 3 l'évoque dans son invocation : « *Toi qui ne cesses de rassembler ton peuple* ».

2 - Lire à ce sujet la passionnante étude de L. Legrand, *L'apôtre des nations ? Paul et la stratégie missionnaire des églises apostoliques*, Paris, Les éditions du Cerf, LD 184, 2001.

L e pèlerinage dans la Bible

Dominique de la Maisonneuve
soeur de Notre-Dame de Sion,
professeur d'hébreu à l'Institut catholique de Paris

Il est une manière de lire la Bible comme un chemin à parcourir. D'un chemin, on demande comment il est : pentu, rocailleux... Mais d'abord où il mène. La Parole de Dieu dit, à chacun de ceux qui l'abordent comme un livre de vie, que ce chemin mène à Dieu. Dieu qui attend chacun de ses enfants – tel le père de l'enfant prodigue, Dieu qui accompagne chacun de nos pas, qui « *donne mission à ses anges de te garder sur tous tes chemins* » (Ps 91, 11) et qui ne cesse de répéter : « *Je serai avec toi.* »

Comme toute rencontre se prépare, il y aura, au cours de la vie terrestre, des avant-goûts de celle qui nous est promise au bout du chemin. Le pèlerinage est une anticipation de la rencontre définitive.

O rigine du pèlerinage dans le Premier Testament

La Tora (au sens des cinq premiers livres de la Bible) ordonne au peuple d'Israël : « *Trois fois par an, tout mâle sera vu à la face du Maître Seigneur* » (Ex 23, 17). Aux trois fêtes dites « de pèlerinage » (littéralement « marches à pied ») que sont *Pesah* (la Pâque), *Chavouot* (la Pentecôte) et *Soukkot* (la fête des Tentes), le peuple (particulièrement les hommes en raison des difficultés que la marche à pied pourrait occasionner aux femmes et aux enfants) était convo-

qué par Dieu. Lors de ce rendez-vous fixé par Dieu lui-même, dans sa demeure qu'est le Temple de Jérusalem, chacun sera vu par Dieu et verra Dieu (seul l'hébreu permet cette double lecture). Dans cette rencontre, il y a donc « vision réciproque ». Mais Dieu n'ayant pas de corps, donc pas d'yeux, l'être humain ne peut le voir de ses yeux... c'est d'une autre « vision » qu'il s'agit : « comme s'il voyait l'invisible » dira la lettre aux Hébreux (11, 27).

Où était fixé ce rendez-vous avec Dieu ? « Au lieu qu'il a choisi... » (Dt 16, 16), c'est-à-dire au Temple de Jérusalem. Dieu a choisi d'y demeurer, d'y faire habiter sa Présence, très précisément dans le « Saint des saints » où était déposée l'arche d'Alliance avec les Tables de la Loi et où le Grand Prêtre pénétrait une fois l'an, le jour de *Kippour*, le Grand Pardon.

Ainsi, chaque année, trois fois l'an, le peuple « s'avancait... vers la maison de Dieu, parmi les cris de joie, l'action de grâces, la rumeur de la fête » (Ps 42, 5).

L'appellation « Psaumes des montées » (Ps 120-134) vient sans doute, entre autres sens, de ce que ces psaumes étaient chantés lors des « montées » du peuple à Jérusalem pour ces fêtes de pèlerinage. (Jérusalem est entourée de collines, ce qui justifie le terme montée.) « Quelle joie quand on m'a dit : Allons à la maison du Seigneur ! Enfin nos pieds s'arrêtent dans tes portes, Jérusalem ! » (Ps 122, 1-2).

Le fait que la montée à Jérusalem ait lieu trois fois par an et qui plus est tous les ans manifeste bien que cet événement n'est pas d'un moment, risquant ainsi de s'effacer avec le temps, mais comme un besoin de la vie avec Dieu : on ne se suffit pas d'une seule rencontre avec celui qu'on aime...

Le Premier Testament nous apprend deux choses essentielles sur le pèlerinage. Tout d'abord il est pour Dieu : « Trois fêtes de pèlerinage tu célébreras pour moi dans l'année » (Ex 23, 14). La démarche est pour le Seigneur. Par ailleurs, le précepte s'adresse soit à l'individu : « Tu célébreras... » soit au peuple – dans les textes parallèles – « ...les solennités auxquelles vous les convoquerez... » (Lv 23). Ce changement de personne veut peut-être nous enseigner que si la démarche de pèlerinage se fait en communauté, chacun, à

titre personnel, doit s'y engager. L'individu ne peut se satisfaire de ce que le groupe assume : il doit y prendre sa part, y engager sa liberté.

Dans le Nouveau Testament

Les trois fêtes de pèlerinage sont observées par Jésus comme par ses disciples.

« Ses parents se rendaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque » (Lc 2, 41). Ils venaient alors de Nazareth où ils habitaient. C'est durant un de ces pèlerinages que « Jésus, âgé de douze ans » – l'âge légal dans le judaïsme pour l'observance des préceptes – les accompagna : « A l'insu de ses parents, il resta à Jérusalem... et il advint, au bout de trois jours, qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant... » (Lc 2, 46).

L'évangéliste Jean mentionne lui aussi l'observance du pèlerinage par Jésus et ses disciples. « Il y eut la fête des juifs [et "la fête" désigne Soukkot, la fête des Tentes] et Jésus monta à Jérusalem » (5, 1).

« Jésus parcourait la Galilée [...] Or la fête juive des Tentes était proche [...] Jésus dit [à ses disciples] : Vous, montez à la fête ; moi, je ne monte pas à cette fête parce que mon temps n'est pas encore accompli [...] Mais quand ses frères furent montés à la fête, alors il y monta lui aussi [...] en secret [...] On était déjà au milieu de la fête [celle-ci dure huit jours] lorsque Jésus monta au Temple et se mit à enseigner » (Jn 7, 1...14).

« Le jour de la Pentecôte étant arrivé [il s'agit bien sûr de Chavouot, la Pentecôte juive] ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu [...] et tous furent remplis de l'Esprit Saint » (Ac 2, 1-5).

Nous avons donc le témoignage que chacune des trois fêtes de pèlerinage était observée par Jésus, ses parents et ses disciples. Leur démarche était bien communautaire : « Le croyant dans la caravane [...] ils se mirent à le rechercher parmi leurs parents et connaissances... » (Lc 2, 44) et elles étaient dirigées vers Dieu : « Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ? » (Lc 2, 49).

Aujourd’hui, qu’en est-il, pour le peuple juif, de ces « montées » à Jérusalem ?

En effet il n’y a plus de Temple : le second Temple a été détruit par les Romains en l’an 70. Pour les juifs, la Présence de Dieu s’est alors « retirée » et cette absence est célébrée dans le deuil, le 9 *av* qui, selon le calendrier juif, tombe généralement au mois d’août. Pas seulement dans le deuil, mais aussi dans la prière d’espérance que Dieu reviendra demeurer au milieu de son peuple.

Du Temple, « *il ne reste pas pierre sur pierre* » (Mt 24, 2) ; ce qu’il en reste jusqu’à aujourd’hui, c’est un mur de soutènement : le mur occidental – parce que tourné vers l’occident – appelé plus communément et improprement mur des Lamentations. C’est le lieu saint du peuple juif, le seul lieu saint, vers lequel affluent les communautés comme les individus, le *shabbat* et les jours de fête. Il soutient l’esplanade du Temple sur laquelle, indépendamment de toute raison politique, les juifs religieux ne peuvent marcher de peur de fouler le sol de ce qui fut le Saint des saints où seul pénétrait le Grand Prêtre, une fois l’an. C’est pour cela que le lieu de pèlerinage se limite au terrain attenant au mur de soutènement.

On y vient du pays certes, mais aussi de tous les coins de la diaspora pour célébrer *bar-mitswa* (l’accès à la majorité religieuse à l’âge de 13 ans pour les garçons, 12 pour les filles. Aussi à l’occasion de mariages, sans parler des *shabbat* de l’année, qui sont autant d’occasions d’anticiper la rencontre définitive avec Dieu.

Car le Mur symbolise vraiment pour les croyants la présence de Dieu à travers son absence. Dans les fissures de ses pierres ils glissent des petits papiers sur lesquels sont notées leurs intentions de prière. C'est ainsi que lors de son dernier voyage en Terre sainte, le dimanche 26 mars 2000, le pape Jean-Paul II a introduit entre les pierres du mur une feuille sur laquelle il avait formulé une demande de repentance de l’Église en ces termes : « *Dieu de nos Pères, tu as choisi Abraham et sa descendance pour que ton Nom soit apporté aux nations. Nous sommes profondément attristés par le comportement de ceux qui, au cours de l’histoire, les ont fait souffrir, eux qui sont tes fils et, en demandant pardon, nous voulons nous engager à vivre une authentique fraternité avec le Peuple de l’Alliance. Par Jésus, le Christ... »*

Le mur occidental demeure à travers les âges le haut-lieu où le juif rencontre Dieu (il voit Dieu selon les termes bibliques) car c'est là que Dieu, pour la première fois, a manifesté sa Présence ; c'est là encore qu'il rassemblera l'humanité à la fin des temps, dans la Cité sainte, Jérusalem (cf. Ap 21-22)

Pèlerinage chrétien en Terre sainte

Grandement facilités par les moyens de communication moderne, les voyages sont aujourd'hui le fait de nombreux habitants de la planète. La Terre sainte est une destination très fréquente pour les chrétiens qui affluent à Jérusalem d'Europe, des Amériques et d'Australie. Depuis quelques années les visiteurs arrivent même d'Asie, le plus souvent avec un intérêt purement culturel puisque les chrétiens sont très minoritaires en Orient.

Les pèlerins européens, toutes générations confondues, sont habituellement attirés par le « pays de Jésus », soucieux qu'ils sont de mettre leurs pas dans les siens. Et le pèlerinage type va de Bethléem à Nazareth pour revenir à Jérusalem en ayant fait, bien sûr, le « détour » par la Galilée. Il arrive pourtant que la première étape soit celle du désert du Néguev, dans les meilleurs cas en venant du mont Sinaï.

En effet l'histoire du salut, accomplie (mais non achevée) en Jésus de Nazareth commence avec l'élection du peuple juif et l'Alliance scellée avec Abraham. La liturgie de la nuit pascale propose comme première lecture la sortie d'Égypte, la libération de l'esclavage, sans laquelle le service de Dieu, signifié par les Dix Paroles du Sinaï, resterait lettre morte. Jésus n'est pas né en « génération spontanée », mais au sein d'un peuple, le peuple juif et ce peuple a une histoire, une histoire avec Dieu... Si un pèlerinage est une rencontre avec Dieu, elle ne peut faire l'économie de l'histoire de ce peuple sans laquelle la vie de Jésus est coupée à la racine !

Et puisque notre foi chrétienne nous fait professer que Dieu s'est incarné, comment ne pas s'intéresser au peuple de Jésus vivant sur cette terre ? Depuis soixante-deux ans, deux peuples-frères s'affrontent en Israël.

N'y habitant pas et ne pouvant comprendre le lien viscéral qui unit tout juif à la Terre de ses ancêtres, nous devons nous garder de juger les événements dramatiques qui s'y déroulent, désinformés que nous sommes souvent par des medias en quête de sensationnel. Quoi qu'il en soit, nous sommes marqués par la situation politique telle que nous la connaissons. Pourtant, dès que nous sommes là-bas, force nous est de reconnaître que cette situation n'est pas celle que nous envisagions de loin. On peut rencontrer des Palestiniens, on peut rencontrer des Israéliens, bien sûr à condition de l'avoir prévu : comme ailleurs, les uns et les autres ont leurs occupations : ils n'attendent pas le pèlerin !

Rencontrer les habitants est important à plusieurs titres. Toute rencontre fait avancer dans la connaissance. On peut par exemple assister à un office dans une synagogue : Jésus s'y rendait le shabbat (Mt 13, 53). La rencontre permet souvent de voir chanceler les préjugés... les uns et les autres sont des êtres humains avec leurs soucis, leurs craintes, leurs amours, leurs défauts et leur grandeur, leur instinct de violence et leur aspiration à la paix. Puisque nous professons l'incarnation de notre Dieu, il nous faut aller à la rencontre de l'humanité qui, aujourd'hui, vit sur cette terre de souffrance : les Israéliens comme les Palestiniens nous montreront un visage à la fois moins repoussant et moins pur que nous ne le pensions de loin.

Depuis Jésus, la rencontre de Dieu, pour les chrétiens, passe par des hommes. Le pèlerinage en Terre sainte se doit d'être une rencontre avec les hommes, tous les hommes qui y habitent, et pas seulement une visite de lieux dont on sait que, pour la plupart, ils ne peuvent être authentiques. Il est vrai que, malgré cette incertitude historique, le message délivré « sur les lieux » frappe davantage les esprits et, par là, pénètre plus profondément dans les cœurs.

Si la rencontre avec Dieu est la finalité de la vie de tout homme, le pèlerinage est un temps fort qui redonne souffle, élan et joie à celui qui est fatigué... Le pèlerinage est aussi lumière sur la route.

Pour la majorité des chrétiens, cette rencontre de Dieu se prépare dans la rencontre avec les hommes. ■

PARTAGE DE PRATIQUES

Rien de plus urgent que la bienveillance

Frère Maxime
frère de Taizé

A Taizé, Dieu nous a donné cet immense cadeau de recevoir la confiance des jeunes. Nous, les frères, passons beaucoup de temps dans notre église après la prière du soir à écouter ceux qui viennent se confier à nous.

Alors que toute l'Église d'Europe occidentale semble traverser une « crise des vocations », nous sommes, quant à nous, étonnés semaine après semaine d'entendre autant parler de vocation dans les entretiens que nous avons avec les jeunes.

Est-il possible que tant de questionnements radicaux dans leur générosité n'aboutissent pas à des engagements effectifs ? Il y a une grande joie à accueillir ces confidences, mais aussi une forme de tristesse à pressentir que certains, tel le jeune homme riche de l'Évangile, ne sauront pas faire le pas de la disponibilité vis-à-vis de l'appel de Dieu.

Pour autant, que ce mélange de joie et de tristesse ne nous déconcerte pas. L'Église vit de la croix et de la résurrection de son Seigneur. Là où il y a appel, il y a aussi crainte, paresse et paralysie. Nous laisserons-nous impressionner par les obstacles qui se dressent sur le chemin de vie de tant de jeunes ? Osons plutôt leur faire confiance jusqu'au bout. Osons leur redire qu'ils ont, dans l'Église, un potentiel inexploité. Osons les confronter à des appels concrets. Osons leur demander de l'aide. Osons les solliciter dans des gestes très matériels ; c'est aussi par cela que Dieu bâtit son Église. Comme le dit souvent ma mère : l'amour, c'est aussi de la logistique.

A Taizé, Dieu nous a donc donné un double cadeau : la présence de jeunes, avec des questionnements forts, à nos côtés et l'audace de leur lancer des défis. Dans ce cadeau, il y a une grande part d'exigence pour eux comme pour nous. Pour eux tout d'abord : eux qui sont très travaillés par la question du sens de la vie, sont confrontés à une communauté concrète de personnes qui ont fait confiance à ce paradoxe évangélique : « *Qui voudra sauver sa vie la perdra, qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera.* »

L'identité sociale est en grande partie donnée par le métier exercé, l'accès à l'argent et à la propriété, l'affectivité. A Taizé, comme dans toutes les autres communautés d'origine monastique, on se trouve nez à nez avec des gens qui, par leurs voeux, ont refusé une réponse directe à ces trois grandes composantes de l'identité sociale. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils nous aiment ou non, qu'ils soient évangélisés ou non, ce triple refus fascine les jeunes. Ce pied de nez fait aux « cases » de la société les laisse perplexes. D'autant plus perplexes qu'ils font parfois la découverte de notre bonheur. Non seulement Dieu nous a un peu « décalés » des cases, mais en plus, nous en sommes heureux !

Cette fascination est dure à digérer pour les nombreux jeunes qui la ressentent. Peu oseront en effet se dire questionnés, encore moins fascinés. Ce paradoxe évangélique du « sauver pour perdre » et du « perdre pour sauver » les travaille plus, bien plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Il est vrai qu'être confronté à ce travail de l'Esprit n'est pas chose aisée : laisser son identité être élargie, au point de ne plus tenir dans ce qui semble être le tissu de la société... il y a de quoi avoir peur.

Dans ce cadeau de la présence des jeunes à nos côtés se trouve aussi une immense exigence pour nous, celle de ne pas les accaparer ni les retenir. Ne pas les accaparer implique de leur préparer un chemin, de l'aplanir et de niveler, sans savoir où il les mènera.

C'est un travail passionnant qui nous prend, à nous les frères, beaucoup de temps et d'énergie. Pour tenir dans la paix, une seule chose aide : se dire que c'est l'Église tout entière qui transmet l'appel et qui accompagne les lentes germinations. Dans ce travail nous avons la chance d'être soutenus par plusieurs autres « cadeaux » : la Parole de Dieu, la simplicité, la bienveillance, la patience, la visibilité des vocations, l'Esprit Saint. Quelques mots suivent sur chacun de ces dons.

Soutenus par la Parole de Dieu

Pour désensabler les sources, pour creuser les désirs, pour étancher la soif et donner plus soif encore, il n'y a rien d'autre que la Parole de Dieu. A Taizé, comme dans toute l'Église, nous faisons l'effort quotidien de nous y confronter : trois fois par jour à la prière commune, mais aussi plus lentement, plus profondément dans le silence personnel. Un certain nombre de jeunes font le choix de passer toute une semaine en silence à nos côtés. Beaucoup découvrent alors le pouvoir de questionnement de la Parole. La lecture de la Bible, la méditation lente d'un texte biblique, des psaumes en particulier, est souvent l'occasion de recevoir un mot, un verset qui reste au cœur et qui affine la pointe du discernement.

Soutenus par la simplicité

La simplicité matérielle est une aide étonnante à l'approfondissement des désirs. Et la simplicité de la liturgie, en particulier grâce au chant répétitif, offre une caisse de résonance aux désirs et à l'appel. Elle donne aussi l'espace pour rétablir l'ordre des priorités par ces simples questions de bon sens qui après quelques jours de retraite viennent frapper à la porte de notre jugement : est-ce si important que cela ? Est-ce si grave que cela ? Et si finalement j'avais le courage de...

Soutenus par la bienveillance

L'être humain est faillible, empêtré dans ses contradictions et ses doutes, et somme toute profondément décousu. Qui ne le sait pas ? Est-ce encore urgent de le lui répéter ? A l'heure de la morosité comme mode de pensée quasi unique, faut-il réinsister auprès des jeunes pour faire étalage de tout leur chaos ? L'Église est-elle si sûre d'elle pour oser pointer du doigt la salissure des gens ? Gare aux poutres qui traînent dans les yeux de certains... Après les maîtres du soupçon qui, parfois à juste titre, ont balayé la foi d'un revers de main, après Nietzsche, Freud et Marx, le travail d'humilité est déjà fait. Maintenant, c'est l'enthousiasme qui manque. Il faut du goût, il faut de l'humour, il faut de

la joie, il faut de la légèreté. Et surtout, surtout, il ne faut rien d'autre que le regard de profonde bienveillance qu'a Jésus quand il ose dire à la foule des pauvres étendus sur la berge : « *Heureux êtes-vous !* »

Soutenus par la patience

Comme on dit en arabe, la patience est la clef de la délivrance. Dans l'accompagnement, nous sommes parfois tout étonnés de voir qu'au fil des entretiens le chaos intérieur de certains jeunes se met doucement en place. A Taizé, comme dans tous les lieux d'Église ou même de la société dans lesquels les oreilles sont tendues pour écouter, nous recevons notre lot de souffrances à entendre. Pour autant la jeunesse qui se présente à nous, de beaucoup de pays d'Europe, ne va pas trop mal. Osons le dire ! Le danger ne vient pas toujours de ce dont les jeunes sont victimes. En réalité, le danger est parfois plutôt de les cajoler, de prendre leurs problèmes un tout petit peu trop au sérieux et finalement de les transformer en poules mouillées. Dire cela n'est pas très politiquement correct, en particulier dans des sociétés où le droit des victimes est fortement mis en avant. Pourtant, l'accompagnement des adolescents ou des jeunes adultes nécessite aussi un grand nettoyage des « tempêtes de verre d'eau ». Sans bien sûr endurcir les jeunes à l'extrême, ne faut-il pas oser leur souligner de temps en temps que tout ce qui ne tue pas rend plus fort ? A trop pleurer sur leur sort, on les enferme dans un statut de victimes qui parfois, bien que justifié, peut sonner comme une double peine.

Rien de plus dur que de balayer les tempêtes dans des verres d'eau sans humilier son interlocuteur. Rien de plus dur que de taquiner sans blesser et de gratter un peu là où une certaine immaturité s'est cristallisée. Une seule option pour cela : la patience, et même plus, la patience bienveillante.

Soutenus par la visibilité et la diversité des vocations

A Taizé, nous avons la chance d'accueillir une grande diversité de personnes engagées à la suite du Christ : dans les grandes semaines, les prêtres sont très nombreux à rester dans l'église le soir pour

le sacrement de réconciliation ; très souvent, les jeunes de certains pays sont accompagnés de religieuses en habit ; beaucoup d'adolescents viennent à Taizé à l'invitation d'adultes accompagnateurs en aumônerie : passer une semaine en dehors de chez soi, sous le regard bienveillant d'adultes qui ne sont pas de leur famille, est pour certains une immense bouffée d'air qui peut leur redonner goût à la paternité, à la maternité et les aider à se projeter dans l'avenir dans cette période si importante de leur construction personnelle ; beaucoup de jeunes des pays de l'Europe du Nord viennent à Taizé dans le cadre de leurs études de théologie à l'université : faire la connaissance de jeunes qui ont choisi de consacrer leur énergie et leur parcours professionnel à l'intelligence de la foi étonne et donne à penser...

D'une manière générale, Taizé, comme d'autres lieux d'Église, a la chance de donner une visibilité aux vocations. Cette visibilité est devenue très importante : trop de jeunes pensent être seuls dans leur questionnement.

Soutenus par l'Esprit Saint

Celui qui accompagne avec douceur et vigueur, celui qui souffle sur ce qui est fragile en nous, celui qui redonne vie à nos sécheresses, c'est l'Esprit Saint. C'est aussi lui qui nous rattache au grand et vigoureux fleuve de la Tradition. Voir l'Esprit Saint à l'œuvre à Taizé, c'est être émerveillé par le nombre de personnes qui sont venues à nous pour réfléchir à une vocation et qui, comme les trois mages, sont reparties « *par un autre chemin* ». L'un est devenu jésuite, l'autre est devenu prêtre diocésain. L'une a découvert les Xavières, l'autre, souvent venue accompagnée par une fille de la Charité, a finalement rejoint sa communauté. Une troisième a rencontré les sœurs de Saint-André qui nous aident à l'accueil des jeunes depuis plus de quarante ans. De jeunes catholiques ont découvert avec étonnement de jolies jeunes femmes blondes se préparant ardemment à devenir pasteures de l'Église de Suède. D'autres ont découvert des laïcs profondément engagés dans leur vie professionnelle, dans le monde associatif...

Dans certains cas, ce n'est pas seulement l'appel qui est visible, mais la capacité de transfiguration qu'a l'Esprit Saint. A Taizé, nous

aimons profondément les icônes orientales. Représenter l'humanité transfigurée en Dieu, représenter les visages « pneumatophores », porteurs de l'Esprit, représenter la plus pure vocation de l'être humain appelé à devenir à l'image et à la ressemblance de son créateur, autrement dit aussi créateur que lui : il n'y a rien de plus urgent face au désenchantement généralisé.

Que nous disent les icônes ? Que Dieu s'est fait porteur de la chair pour que nous puissions devenir porteurs de l'Esprit. Que Dieu s'est fait ce que nous sommes pour que nous puissions devenir ce qu'il est. Qu'il s'est fait mortel pour que nous puissions devenir Vivants. Qu'il est descendu avec nous pour que nous puissions remonter avec lui.

Quelles conséquences peut bien avoir cet « *admirable échange* », tel qu'on le nomme dans la liturgie de Pâques ? N'est-il pas le signe que nous sommes bénis dans notre fragilité ? Que notre vulnérabilité ne peut plus être un obstacle à l'ambition dans le don de soi mais, bien au contraire, le lieu même de ce don ? Puisque, selon saint Paul, plus rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu révélé dans le Christ (même pas nous-mêmes), nous reste-t-il de bons prétextes pour ne pas aimer jusqu'au bout ? Si Dieu n'a pas peur de moi, comment pourrais-je encore avoir peur de moi-même ?

C'est un fait : les choix sont ardu. Lâcher, se fermer des portes, couper des sarments, laisser Dieu les couper... tout cela, c'est certain, est devenu plus dur à l'heure de l'hypercommunication d'Internet et des portables, à l'heure de la prétention (illusoire ?) de rester en contact avec tout le monde et d'avoir accès à tout.

Plutôt que de se lamenter sur la vie comme elle va, une redécouverte des immenses capacités de recréation et de transfiguration de l'Esprit Saint pourrait, plus qu'on ne le pense, soutenir des vocations audacieuses. Certes le souffle manque, mais la générosité est là. Plutôt que de parler de crises des vocations, regardons déjà ce qui nous est donné : une jeunesse pleine de générosité et de doutes. Acceptons les deux bagages. Apprenons doucement à les aider à faire le tri. Dieu a déjà commencé à les alléger. ■

La JOC et ses temps forts

Bernard Robert, aumônier général de la JOC
Stéphane Haar, président national de la JOC

La Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) est un mouvement qui existe en France depuis 1927, un mouvement de jeunes de milieux populaires conduit par les jeunes eux-mêmes. Ainsi, si j'ose écrire ces lignes, c'est à partir de ce que vois et vis comme accompagnateur national. Ces lignes ont par conséquent, l'accord des responsables du mouvement.

J'y étais !

Ce qui caractérise souvent un temps fort, c'est qu'il est médiatisé et qu'il rentre dans la mémoire du mouvement, si bien qu'on peut se redire des mois ou des années plus tard : « *Oui, j'y étais ! Je m'en souviens bien !* » Mais est-ce que ce souvenir suffit à faire de chacun-chacune, un sujet croyant ? La Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) pose des conditions pour que les temps forts soient constitutifs de la foi chrétienne. Disons d'abord que les temps forts (fêtes départementales tous les ans, régionales ou nationales tous les cinq ou six ans), week-ends récollection ou retraites fédérales s'inscrivent dans une pratique régulière.

Une pratique régulière

La vie d'équipe

La base de la vie en JOC, c'est la vie d'équipe : une bande de quatre ou cinq copains qui se retrouvent de manière naturelle ou une équipe constituée à partir de relations diverses. L'essentiel est de se retrouver régulièrement (deux fois par mois ou une fois tous les deux mois) et de partager ce qui fait l'essentiel de la vie, de grandir les uns avec les autres dans la confiance, de devenir solidaires comme des enfants d'une même famille. Certains jeunes l'avouent : « *A la JOC, je peux tout dire et me confier. On me respecte. C'est ma deuxième famille !* » En équipe, les jeunes construisent des projets pour eux-mêmes, des projets qu'ils réalisent eux-mêmes. Pour cela il faut de l'organisation, alors ils se responsabilisent. Et cela les fait grandir ; ils prennent confiance en eux, ils font confiance aux autres.

Cela nous dit quelque chose de la dimension ecclésiale soutenue par la JOC. On n'est pas chrétien tout seul, et un chrétien isolé est un croyant en danger ! La vie d'Église nécessite une vie d'équipe à taille humaine, selon l'âge de chacun ! Les jeunes s'évangélisent les uns les autres. Il y a donc priorité à la vie d'équipe, pour tous les responsables de la JOC, à quelque niveau que ce soit.

La révision de vie

Se retrouver entre copains de manière régulière, oui, mais pour quoi faire ? En JOC, comme dans d'autres mouvements d'action catholique, la finalité de l'équipe c'est d'être une « équipe de révision de vie », une équipe qui prend le temps de :

Voir ce qui fait la vie de chacun(e), voir en quoi l'actualité politique, économique ou sociale marque les uns ou les autres dans leur vie quotidienne, voir « le tout de la vie » avec le même regard que Dieu, un regard d'Amour qui accueille chaque joie ou chaque souffrance, chaque projet ou chaque galère, avec bienveillance.

Juger. Un mot compliqué pour exprimer une démarche finalement assez simple. Il s'agit de comprendre ce qui se passe, ce qui nous arrive, d'en chercher les causes dans l'environnement, dans les autres ou en nous-même ; d'en mesurer les conséquences ; de faire le lien avec la « volonté de Dieu » sur nous, sur le monde ; de se « laisser juger par Celui qui a été jugé comme un criminel au nom de l'Amour qu'il incarnait ». Il s'agit donc de se laisser entraîner sur son chemin, un chemin de mort-résurrection, qui nécessite un passage, celui de la conversion.

Agir. Les jocistes sont convaincus que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans ce monde... convaincus que Dieu compte sur eux pour bâtir un monde de plus grande justice et de fraternité. En équipe, les jocistes se décident pour passer aux actes, personnellement ou collectivement.

Qu'est-ce que cette démarche de révision de vie dit de notre spiritualité, sinon l'affirmation que c'est dans notre vie concrète et quotidienne – individuelle ou collective – que se réalise le Royaume de Dieu ? Notre vie est « pleine de Dieu » ! Notre existence humaine avec ses beautés et ses laideurs est « terre sainte » habitée par Dieu, « histoire sacrée » toujours à construire avec la force de l'Esprit.

Beaucoup de jocistes le disent : « *La JOC m'a appris à regarder ma vie autrement. Grâce à la révision de vie avec les copains, j'ai repris confiance en moi, je me suis dit que ma vie avait un sens. J'ai trouvé ma place dans la société et dans l'Église. Aujourd'hui c'est grâce à la JOC et à la révision de vie que je suis encore chrétien !* »

Bien sûr, il faut du temps, un cheminement qui se fait au fil des années, dans des histoires calmes ou chaotiques, à l'image de l'Évangile : dans l'euphorie du passage au sommet du Thabor ou dans la désespérance du chemin vers Emmaüs.

Aller vers

Une expression qui ressemble à du jargon jociste, et pourtant si proche de : « *Allez vers toutes les nations* » (Mt 28, 19) ou « *Allez dire à mes frères* » (Mt 28, 10) ! Comme le disait le Père Guérin (1891-1972), premier aumônier général de la JOC : « *La JOC existe d'abord pour ceux qui n'y sont pas encore !* » Conclusion : nul jociste, nul

responsable jociste ne peut se satisfaire de sa vie d'équipe, de ce qui existe comme dynamisme dans sa ville ou sa région. Tout jociste se doit d'être missionnaire. Cela redit que l'Amour de Dieu n'est pas réservé à celles et ceux qui le connaissent, mais que toute personne a droit à la Bonne Nouvelle.

Pédagogie et spiritualité d'un temps fort

Cela passe par plusieurs étapes, nous semble-t-il. Quand un temps fort est programmé, que ce soit au plan local ou national, il requiert toujours la mobilisation de tous les jocistes. Ce doit être l'affaire de tous ! Tous responsables ! On n'y vient pas en consommateur comme à une « grande kermesse ».

Première mise en action ; chaque jeune est invité à partager aux autres ce qu'est sa « carte de relations » c'est-à-dire la liste des copains qu'il rencontre dans les différents domaines de sa vie (travail-école, sport-loisirs, famille, engagements...). Chacun est invité ensuite à partager le projet qu'il peut avoir pour chaque copain-copine. L'étape du regard sur ses propres relations fait partie de la pastorale des temps forts, car elle implique que chaque personne ait une mission propre, non seulement pour réussir cet événement ecclésial, mais plus largement pour participer à l'évangélisation des jeunes de milieux populaires.

Vient ensuite l'étape de la proposition et de l'invitation : c'est un temps qui engage toute la personne. Pas facile, en effet, d'inviter à une fête même ses bons copains, si on doit avouer qu'on se reconnaît chrétien. « *Je n'inviterai pas mes copains, car ils se moqueront de moi ! Ils disent qu'être chrétien, c'est ringard !* » Pourtant des jocistes osent inviter, en affirmant ainsi leurs convictions, leur foi. D'autres « s'en sortent » en évitant d'insister sur le côté chrétien de la JOC, mais en sachant bien qu'ils auront droit ensuite à des questions embarrassantes, si leurs copains viennent ! Quoi qu'il en soit, l'invitation est toujours un acte engageant qui oblige à sortir de soi, à dépasser ses peurs, à envisager un avenir. C'est, pastoralement parlant, un acte missionnaire et fondateur.

La troisième mise en action est plus classique ; elle se joue le jour même du temps fort ou dans les heures qui précèdent ; c'est l'étape du vécu et de son accompagnement. Dans un temps fort, les propositions sont multiples et de divers ordres : il y a l'expression de la vie, des actions et du projet de la JOC ; les temps et moyens offerts pour la détente ; les lieux pour dire, débattre ou célébrer la foi qui nous anime... Il faut choisir ; parfois ce n'est pas possible de tout faire ! Quoi choisir ? Ce qui nous plaît le plus ou ce qui nous est le plus étrange ou étranger ? Ce qui m'apporte quelque chose personnellement ou ce qui plaît à toute l'équipe de copains ?

Là, l'adulte accompagnateur peut aider à discerner ce qui est préférable pour chacun et pour l'équipe... Et dans la journée, dans le déroulement de la fête, il arrive parfois que le temps que l'on attendait et espérait avec impatience, soit super décevant ou exaltant plus pour sa forme que pour son contenu. Il faut alors « faire une relecture » à chaud, un « debriefing ». C'est un moment où les jocistes sont invités à positiver, à intérioriser ce qu'ils ont vu et entendu, ce qui leur a plu comme ce qui les a choqués. Cette étape est indispensable pastorale, car elle permet à chacun de s'affirmer, de ne pas se contenter de répéter des formules toutes faites, celles du mouvement, de l'Église ou de l'organisme qui organise le temps fort. Cette étape est constitutive du sujet croyant ; elle lui permet de dire « je ».

La fête, le temps fort est toujours un événement exceptionnel, surtout quand il a lieu au plan national, c'est-à-dire une fois tous les six ou sept ans ! Il rassemble un peuple divers, comme le 2 mai 2009 où la JOC a rassemblé environ 25 000 jeunes. C'est un événement sociétal car un tel rassemblement est conduit par les jeunes eux-mêmes, ce qui n'est pas courant dans la société française ; c'est aussi un événement ecclésial : des jeunes chrétiens qui invitent leurs copains, qu'ils soient croyants ou fâchés avec l'Église, d'une autre religion ou indifférents à toute spiritualité, ce n'est pas banal ! Un tel rassemblement est l'occasion de dire une parole originale, « la parole du mouvement », un moment où sont affirmées des convictions sociales et religieuses fortes, qui engagent tout le mouvement. Ces moments-là, comme la célébration proposée à tous, sont particulièrement soignés car ils sont le cœur de notre action pastorale. Comme le disait Stéphane (permanent national en charge de la célébration,

le 2 mai) : « Je ne veux pas qu'on fasse la messe parce que ça doit être dans le programme d'un rassemblement de chrétiens convaincus, mais je veux proposer une célébration qui "ait de la gueule", qui sorte de l'ordinaire, et surtout qui montre à nos copains incroyants ou fâchés avec l'Église, qu'il y a de la joie à être chrétien aujourd'hui et à célébrer Jésus-Christ, et que ce n'est pas déconnecté de notre vie de jeune. Je veux qu'on fasse une célébration comprise par tous les jeunes, même ceux qui ne sont pas initiés à la foi chrétienne. J'ai envie qu'ils s'y intéressent et que ça leur donne envie. Je souhaite une célébration qui convertit. » Cela a permis d'imaginer ce geste de communion entre tous – quelle que soit la religion de chacun – avec le désormais célèbre « lâcher de bandana » sur lequel on écrit ses convictions, son envie d'être acteur (animé par l'Esprit de Dieu), qu'on lance comme un cri d'espoir dans un geste de communion fraternelle, en acceptant de s'en dessaisir et qu'on reçoit avec un message de bonheur (cadeau de Dieu). De tels temps forts vécus en JOC sont des moments d'évangélisation par le geste de communion qui s'y vit : on adhère à une idée, un projet, à un dynamisme.

Le retour et la relecture

Une autre étape indispensable, pour les jocistes, dans la pastorale des temps forts, est celle du retour et de la relecture. Sans elle, le temps fort n'est qu'une belle fête sans lendemain ! Le temps de relecture permet d'abord à chacun(e) de dire ses découvertes, ses ressentiments, ses joies, ses déceptions. La relecture permet aussi de se dire comment, personnellement ou collectivement, on va s'engager dans une action, dans une suite.

Cette relecture a permis, par exemple, la naissance de plus de 180 équipes JOC (4-5 membres par équipes) en France depuis le 2 mai. On peut dire alors que ce temps fort est vraiment un acte fondateur en Église. Bien sûr, il y a ce qu'on mesure quantitativement mais il y a aussi tout le cheminement psychologique et spirituel qui est incalculable ! Ainsi s'exprime Hélène : « Quand je suis venue au rassemblement national de la JOC en 2003, je ne connaissais rien de la JOC, et j'ai vraiment été choquée de voir qu'on y chantait "Le chif-

fon rouge" (chanson de Michel Fugain), qu'on y avait invité des syndicats et qu'on parlait politique. Quand je suis revenue, avec les copines qui m'avaient invitée et avec le prêtre accompagnateur, j'ai pu poser mes questions. On a réfléchi, discuté. Ils m'ont appris à m'intéresser aux autres, à avoir un projet pour eux. Et aujourd'hui me voilà responsable fédérale (diocésaine) de la JOC ! Heureusement que les autres ont été patients et ont su m'écouter telle que j'étais. »

Ce temps de relecture est donc indispensable ! Relire pour relier, pour aider les jeunes à faire l'unité de leur vie. Relire pour délier aussi, pour les aider à dépasser ce qui bloque leur cheminement. Pour ce temps-là, la place de l'adulte est primordiale. Il est celui qui permet de décrisper, de faire patienter, d'espérer, de donner confiance, de responsabiliser. Il est aussi celui qui témoigne de l'histoire sociale et ecclésiale ; il est le rappel que la vie nous est donnée, et qu'on entre dans une histoire à la fois donnée et à construire. En étant « donné au mouvement », l'adulte accompagnateur – qui n'est ni responsable de ce mouvement, ni animateur de ces jeunes – signifie aussi par sa présence que le Dieu de Jésus-Christ s'intéresse follement à la vie quotidienne de chaque jeune. Ce temps de relecture, dans une pastorale de temps forts, va donc permettre à chaque jeune de trouver sa place dans la société ou dans l'Église (par la JOC ou d'autres mouvements), et de voir ce qu'il peut faire, en quoi il peut être utile. Comme le disait Daniel Pizivin (vicaire général du diocèse de Saint-Denis) à Lourdes pendant la 3^e rencontre nationale des adultes en JOC : « *Nous devons aller à la rencontre des jeunes des quartiers et cités, non pas parce qu'ils manquent dans nos églises, mais parce qu'ils ont besoin de trouver un sens à leur vie, qu'ils cherchent leur place dans notre société.* »

En guise de conclusion

Il est indispensable de garder des équilibres dans la pastorale des temps forts. Équilibre entre le « côté jeune » : on veut faire la fête, on veut qu'il y ait de l'ambiance, on veut s'éclater, retrouver les copains. Normal ! Nous avons tous besoin de fête. Et la fête fait grandir la vie... à condition qu'elle ne soit pas une fuite de la vie !

Et avec le « côté militant » : nous avons une place à prendre dans la société dans nos différents lieux de vie. Le temps fort doit permettre d'analyser ce qui se passe dans le quartier, dans le pays, dans le monde. C'est aussi le lieu qui permet d'entendre des témoins de l'engagement sociétal, petits ou grands.

Et avec le « côté croyant, chrétien » : le temps fort est souvent le temps du témoignage. Donner son témoignage de croyant n'est jamais un acte banal. Il situe dans la dynamique des apôtres après la résurrection du Christ. C'est un acte militant qui engage toute la personne, pour qu'elle oser annoncer quelque chose qui la dépasse. Mieux encore, Quelqu'un nous entraîne ! Écouter attentivement et recevoir un témoignage est aussi un acte important et fondateur. Combien de jeunes sont « nés à la JOC et en Église » grâce au témoignage de copains lors d'une fête ! Comme le dit Freddo Krumnov : « *Nous ressuscitons les uns par les autres !* », ou le Père Joseph Cardijn : « *Les premiers apôtres des jeunes, se sont les jeunes eux-mêmes !* »

Équilibre entre « l'avant », le « pendant » et l'« après ». Il faut du temps pour préparer un temps fort (recherche de lieux, finances, préparation du contenu) mais cela ne doit pas faire oublier l'importance de l'invitation comme acte d'évangélisation.

Et après la fête, nous ne devons pas nous limiter à une relecture du fonctionnement, à un bilan chiffré des personnes ou des finances, ou au rangement de matériel ou de documents. Notre sens de la pastorale doit renvoyer vers les personnes elles-mêmes pour que le temps fort, momentané et limité, se transforme en « Force pour la vie ». ■

La place des temps forts dans la pédagogie du MEJ

Silvère Jauny
directeur du centre national du MEJ

Le projet du MEJ est d'accompagner les jeunes pour les aider à grandir dans tous les aspects de leur personne (au niveau affectif, social, spirituel...) et leur permettre de prendre leur place dans la société et l'Église.

Au MEJ, les jeunes de 7 à 25 ans vivent un parcours d'année conçu spécialement pour leur âge. A chaque tranche d'âge, appelée branche, sont proposées diverses activités : vie d'équipe, temps forts, rassemblements ou camps, à vivre tout au long de l'année !

En équipe MEJ, les années se suivent mais ne se ressemblent pas vraiment. En effet, les propositions du mouvement sont construites à partir d'un thème renouvelé chaque année et qui colore la vie du MEJ. Puis, pour chaque tranche d'âge, un parcours d'année est créé pour soutenir la vie d'équipe, en lien avec ce thème et le projet du MEJ.

Une équipe, c'est 5 à 8 jeunes d'une même tranche d'âge réunis régulièrement avec un animateur (par semaine, quinzaine ou mois) pour partager, faire équipe, agir, prier, relire, jouer. Une revue adaptée à chaque tranche d'âge (4 ou 5 numéros par an) soutient et construit la vie d'équipe : temps de rencontre, de prière, d'échange, de relecture y sont proposés.

Cette vie d'équipe, au cœur de la pédagogie du MEJ, ne permet pas à elle seule de répondre à toutes les dimensions éducatives des

jeunes et du mouvement. C'est pourquoi, au cours de l'année, des temps forts ont lieu. Ils sont un moment d'ouverture et de rencontre formidables où les jeunes expriment ce qu'ils vivent par le chant, la prière, la fête, les célébrations, la rencontre de témoins ou des jeux. Tout cela dans un esprit de rencontre, de découverte et de fête qui tiennent une place importante dans le mouvement.

Tous les deux ans, un rassemblement national (RN) est organisé pour les jeunes à partir de 12 ans et tout au long de l'année des rassemblements au niveau local sont proposés pour toutes les branches. L'été, une quarantaine de camps nationaux¹ organisés aux quatre coins de la France sont ouverts à tous, pour tous les goûts (sport, randonnée, musique, spectacle...).

Un RN est donc une des trois propositions pédagogiques du MEJ, une manière particulière de vivre le projet éducatif et spirituel, en complémentarité avec la vie d'équipe, les camps et les rassemblements locaux. Nous allons maintenant présenter cette proposition.

Pendant un RN la vie d'équipe est spécifique car les jeunes ne se retrouvent pas dans leur équipe d'année. Il s'agit donc d'offrir un climat d'hospitalité où chacun peut trouver sa place, au point où il en est, et relever un défi : faire équipe rapidement dans un nouveau contexte, s'accueillir mutuellement en ne se connaissant pas ; se rencontrer sur ce qui est commun ; consolider l'appartenance au mouvement ; savoir se quitter et repartir chez soi enrichi de la rencontre

Il s'agit naturellement d'un événement d'une ampleur particulière, et chaque RN est un projet unique. Il est par conséquence important d'en percevoir les différents enjeux et aspects, bases de la mise en place du projet pédagogique et spirituel du RN. C'est ce que nous allons développer maintenant.

Un rassemblement national du MEJ

Tout d'abord, un rassemblement national

- Des jeunes et des responsables venus de tous les diocèses et de toutes les composantes du mouvement (paroisses, établissements de l'enseignement catholique, enfants d'anciens méjistes, camps,

jeunes de nos réseaux...), se retrouvent nombreux afin de découvrir qu'ils sont loin d'être seuls à croire et à vivre leur foi.

- Par sa visibilité, une dimension qui a valeur d'exemple, d'inspiration et de source pour tout le mouvement et pour l'Église.
- Une dimension qui dit le mouvement et le définit en même temps. Cette dimension nationale présente donc des défis et des spécificités qui demandent des réponses pédagogiques et organisationnelles particulières, adaptées à cette réalité.

Un rassemblement du MEJ

Au Mouvement eucharistique des jeunes, avant tout il s'agit de vivre et faire vivre l'esprit du MEJ, simple, joyeux, profond, original et unifié. Un style où la musique et l'expression artistique ont une place particulière, et qui doit se repérer immédiatement. Un RN est un moment privilégié pour cultiver la spécificité et la pédagogie du mouvement.

Un mouvement qui fait mouvement

Un RN favorise la participation à une communauté vivante qui témoigne de sa vitalité et de sa foi dans des célébrations, des temps de fête et d'ouverture. Un RN permet de vivre ensemble l'expérience de l'entre-soi, de consolider un sentiment d'appartenance, d'encourager. Ceci permet alors au cœur de l'Église de se tourner vers le monde, là où se joue la rencontre de Dieu, dans lequel les jeunes sont amenés à tenir leur place de chrétien.

Un RN est un moment et un lieu unique pour en dynamiser toutes les composantes et leur faire une place : vie en région, musique, expression artistique, engagement des jeunes et des responsables... C'est une occasion de participation de tous les acteurs directs ou indirects de ce mouvement (diocèses, établissements catholiques, responsables, anciens, amis, réseaux CVX, RJI, SMI...), afin de continuer à faire grandir les relations, les enrichissements mutuels.

Un mouvement eucharistique

Un RN signifie que le Christ nous rassemble. Nous entrons dans son attitude d'offrande, le reconnaissons pour rester avec lui et fonder notre vie en Lui. Cette place centrale de l'eucharistie, vécue et célébrée, donne

sens, fait le lien entre la Parole de Dieu et nos vies. Un RN pour nourrir, prendre des forces, recevoir Son souffle, vivre de Lui pour nous offrir à notre tour dans le monde, avec discernement, à la lumière de sa Parole.

Dire merci pour tout ce que nous avons reçu, apprendre à donner, tel est le sens de notre démarche. Pour cela, le MEJ veut aider les jeunes à reconnaître les dons de Dieu et des autres dans leur vie. Ils peuvent ainsi rendre grâce, dire merci et, ensuite, tout naturellement, en retour, offrir aux autres et à Dieu le meilleur d'eux-mêmes. Ils entrent ainsi dans une dimension eucharistique vécue au quotidien.

« Apprends-nous Seigneur, à Te choisir tous les jours, à redire ton oui en chacun de nos actes » (début de la prière MEJ). Le MEJ invite les jeunes à fonder leur vie sur Jésus, à le connaître, pour mieux l'aimer et le suivre. Reconnaître le style de Jésus pour vivre comme lui, pour aimer comme lui, conduit à servir comme lui, d'un cœur libre, passionné par l'humanité...

Un mouvement de jeunes

Un rassemblement MEJ permet aux jeunes de « *partager ensemble leur foi, d'être avec d'autres* ». L'ouverture et la joie y sont à l'honneur. Il tient compte des jeunes tels qu'ils sont, avec leur culture ; il leur permet de tisser des amitiés nouvelles, de se retrouver, de pouvoir s'identifier, de trouver des repères, de se construire pour trouver leur place. Il propose des chemins à leurs questions, leur donne la parole, les rend acteurs, les entraîne plus loin vers d'autres rives, en profitant de l'ambiance amicale du MEJ.

De plus, un RN du MEJ est tout autant un événement d'Église à dimension catéchétique. Un RN doit donc apporter sa pierre à l'« édifice », proposer une façon spécifique et adaptée de faire les choses en Église. Dans un rassemblement les jeunes font l'expérience d'une vie heureuse en Église, dans une dimension festive d'ouverture et un cheminement personnel dans la foi à la rencontre du Christ, dans une vie reçue et donnée au quotidien. Le MEJ a une place à tenir dans et pour l'Église de France qui lui en donne la mission.

La pédagogie du MEJ est en phase avec l'orientation de la catéchèse et sa pédagogie d'initiation. Le MEJ, en tant que mouvement apostolique et éducatif, entend y répondre de manière originale et particulière à travers ses propositions. Chacun est invité à se laisser initier par le Christ.

Une pédagogie choisie par les évêques

Liberté des personnes

« Le respect de la liberté est la condition même de l'initiation, à la manière du Christ qui cherche à éveiller la liberté intérieure de ceux et celles qu'il rencontre. Dans la catéchèse, le destinataire doit pouvoir se manifester comme un sujet actif, conscient et coresponsable, et non comme un récepteur silencieux et passif. Cela suppose d'entendre les vraies demandes, de prévoir des portes d'entrée diversifiées et de se situer soi-même comme disciple en chemin à la suite du Christ. »

Au MEJ, cela s'exprime :

- à travers des temps de parole et de partage,
- par la responsabilisation des jeunes, appelés à s'engager personnellement et collectivement,
- par l'équilibre entre les différentes propositions répondant aussi aux besoins éducatifs des jeunes (parler, bouger, se reposer, avoir de la liberté, avoir des repères, un cadre, des personnes référentes...).

Cheminement comme aventure intérieure

« Une pédagogie d'initiation se doit d'organiser des démarches qui font faire du chemin et donnent le goût d'aller plus loin. "L'aîné dans la foi" est au service d'une démarche qu'il doit guider mais qui ne lui appartient pas. Sur le chemin, celui qui avance doit pouvoir partager ses joies, ses questions, ses doutes et même ses crises sans se sentir prisonnier de celui qui l'accompagne. Cette démarche doit se faire sous la conduite de l'Esprit qui est le véritable "maître intérieur". »

Au MEJ, cela s'exprime :

- à travers une courbe de rassemblement pensée pour faire vivre une démarche à la fois personnelle et collective. Une courbe avec

des étapes, des objectifs spécifiques à chaque tranche d'âge, qui intègre l'avant et l'après RN et qui a un sommet ;

- à travers une vie d'équipe, des accompagnements et la référence aux démarches de choix, enracinés dans la prière : offrande, alliance, chantée, gestuée...
- par une dimension sociale, indispensable à la construction d'un être humain en devenir et au partage de la foi dans sa dimension ecclésiale ;
- à travers une variété de propositions, construites et articulées, qui honorent toutes les dimensions de la vie des jeunes (physique, psychologique, affective, sociale, spirituelle) dans un souci d'unification et qui cherchent à éveiller.

L'Écriture comme source

« Une pédagogie d'initiation passe par la méditation des textes bibliques pour faire éprouver la présence fidèle et bienveillante avec laquelle Dieu ne cesse de se manifester aux hommes. Il est important de laisser la Parole faire son travail, de rendre possible le dialogue avec Dieu et de conduire à la prière chrétienne. »

Au MEJ, cela s'exprime :

- par la référence permanente à un récit évangélique à partir duquel se déroule la progression d'un RN, nous nous laissons rejoindre par le Christ qui nous parle aujourd'hui, nous appelant à mettre notre vie en jeu, à sa suite ;
- à travers des manières différentes de se laisser façonnner par la Parole tout au long du RN.

Médiation d'une tradition vivante

« Une vie de foi a besoin d'être stimulée et encouragée par des exemples. Une vie de foi a besoin d'exemples : celui des saints et des martyrs qui par toute leur vie "ont chanté Jésus sur les routes du monde". Une vie de foi a aussi besoin de se nourrir de la connaissance de ceux

qui témoignent aujourd’hui du Christ pour faciliter l’entrée dans l’expérience chrétienne. »

Au MEJ, cela s’exprime :

- à travers la posture d’aînés dans la foi des responsables, accompagnateurs, éducateurs et animateurs ;
- à travers des invités qui témoignent sur le mode du récit³, dans le style du MEJ ;
- à travers les témoignages successifs des jeunes ;
- à travers la découverte d’une région, d’une vie locale, d’une histoire.

Des cheminement de type catéchuménal

« L’expérience chrétienne repose sur la découverte bouleversante d’être attendu, désiré, appelé et aimé gratuitement.

Introduire dans cette expérience de gratuité est particulièrement important pour la pédagogie d’initiation. Les enfants, les jeunes et les adultes attendent que la foi leur soit proposée avec respect et gratuité, et en même temps avec fermeté et détermination, pour ne pas passer à côté des exigences de l’Evangile et de la nécessité de la conversion. Il est nécessaire de proposer des cheminements qui font vivre aux personnes la dynamique spirituelle dont la célébration sacramentelle sera l’expression et l’accomplissement. Toute démarche catéchuménale comporte des seuils et des étapes en lien avec la célébration des sacrements de l’initiation. Chacun y marche à son rythme tout en étant relié à une communauté ecclésiale. »

Au MEJ, cela s’exprime :

- par l’intégration des dimensions sacramentelles du RN, de la mystagogie (déploiement dans la vie concrète du ou des sacrements que les jeunes ont reçus) et la proposition des sacrements d’initiation ;
- par la place particulière des sacrements de chaque branche (réconciliation pour les TA et confirmation pour les ES) ;
- par le lien avec la communauté chrétienne locale.

Une dynamique du choix

« Une pédagogie d'initiation éduque à un agir chrétien qui trouve ses racines dans la grâce de Dieu. Elle doit enraciner la vie chrétienne dans la promesse qui donne à une vie chrétienne sa force et son dynamisme. Ainsi la pédagogie d'initiation aide-t-elle les personnes à s'aventurer dans l'existence avec confiance pour agir avec justesse et vivre selon l'esprit de l'Évangile. »

Au MEJ, cela s'exprime :

- par la dimension d'engagement personnel et collectif qui est le résultat d'un cheminement, d'une vraie dynamique ;
- par un accompagnement à partir du point où chaque jeune en est, pour qu'il grandisse sur son chemin de vie et de foi ;
- par la relecture en vue du choix.

Une ouverture à la diversité culturelle

« L'éclatement et la diversité du monde contemporain rendent parfois difficile aux personnes de construire leur identité et de trouver le sens de leur vie [...]. La pédagogie d'initiation vise à l'éclosion d'un homme qui accepte de vivre pleinement et de naître à lui-même, à son identité singulière et incomparable.

La catéchèse cherche des moyens pédagogiques qui favorisent l'expression personnelle et le dialogue en équilibrant le langage de l'image (audiovisuel, multimédia et Internet) et celui de la parole. La beauté est un chemin et l'art est une médiation particulièrement riche et prometteuse. Il n'est pas seulement un patrimoine du passé, il est aussi un carrefour culturel de la tradition vivante qui nous relie aujourd'hui à l'Évangile. »

Au MEJ, cela s'exprime :

- par l'expression artistique, corporelle, la parole les chants du MEJ, la musique, la danse, le théâtre, le spectacle et l'utilisation d'outils adaptés : vidéos, multimédia, etc.
- dans la dimension festive,
- par la diversité du peuple de Dieu – socio économique, régionale, etc. Les équipes sont constituées spécialement pour cet événement, afin d'assurer cette diversité culturelle.

Objectifs pédagogiques et éducatifs d'un RN

Comme toute proposition du MEJ, le RN va s'appuyer sur la grille pédagogique du mouvement spécifique aux TA (12-15 ans) et aux ES (15-18 ans), les six savoir-faire.

En effet, un RN TA/ES présente des particularités car il regroupe (pour des raisons pratiques) deux branches. Il doit donc s'adresser d'une manière particulière à chacune d'elles, tout en construisant une unité et en essayant, si possible, d'en dégager toute la richesse.

Le MEJ est un mouvement de spiritualité ignatienne et il semble important, avant d'aller plus loin, d'en présenter quelques aspects pour mieux comprendre la pédagogie du MEJ. La spiritualité ignatienne se réfère à l'expérience de saint Ignace de Loyola (1490-1556), qu'il résume ainsi : « *Chercher et trouver Dieu en toutes choses.* » Au fil de sa vie, Ignace découvre petit à petit combien la rencontre de Dieu en toute liberté peut produire en chacun joie profonde et confiance. L'Évangile et la personne de Jésus, humain, incarné, proche et serviteur, ne cessent de l'inspirer, de le mener toujours davantage vers Dieu.

Ainsi, de l'expérience de saint Ignace, découlent :

- une grande confiance en chaque homme, à qui la rencontre de Dieu est offerte ;
- la foi placée au cœur de notre vie quotidienne par la prière, la fréquentation de la Parole de Dieu, l'accompagnement ou encore la découverte des mouvements intérieurs et le discernement spirituel ;
- l'ouverture sur le monde, où Dieu a manifesté son amour (en envoyant le Fils) et le manifeste encore dans nos vies. Le fait que Dieu se soit fait homme nous invite à nous impliquer dans le monde, à nous mettre au service des autres et de l'Église ;
- un grand désir de lien (cohérence) entre notre vie et notre foi, entre ce que « nous croyons et ce que nous vivons », entre la prière et l'action, entre l'amour de Dieu et celui de notre monde.

Le but de cette recherche (« *Chercher et trouver Dieu en toutes choses* ») est de pouvoir poser des choix librement.

Objectifs pédagogiques généraux par branche

Un RN MEJ pour les 12-15 ans (Témoins aujourd’hui)

Des objectifs à faire vivre dans un rassemblement national :

- Faire équipe : apprendre à s’exprimer en confiance ;
- Faire Église : commencer à se situer dans l’Église ;
- Prier et célébrer : tisser une relation personnelle avec Dieu ;
- Vivre ensemble avec un regard bienveillant : s’ouvrir au monde
- Comprendre les Écritures, la foi et l’Église : chercher à comprendre la foi et l’Église ;
- Relire leur vie et faire des choix : apprivoiser la relecture en vue de poser des choix.

Un point clé pour les 12-15 ans (TA)

« Apprendre à s’exprimer en confiance », c'est oser prendre la parole seul, en équipe ou avec d’autres. Les TA sont invités à « s’ouvrir au monde », occasion de vivre l’ouverture mais aussi d’oser agir dans le monde. Pour les TA, « apprivoiser la relecture en vue de poser des choix », c'est découvrir l'importance de choisir pour construire leur vie ! Par exemple : aboutir à la proclamation d'un message en lien avec ce qu'ils ont vécu (le thème, le récit évangélique), partager des questions et des convictions.

Un passage repère de la prière MEJ pour les TA

« Rends-nous frères, toi qui nous as rassemblés, fais de nous les témoins devant tous de ce que nous avons vu et entendu, de ce que nous croyons et vivons .»

Un RN MEJ pour les 15-18 ans (Équipes espérance)

Des objectifs à faire vivre dans un rassemblement national

- Comprendre les Écritures, la foi et l’Église : faire le lien entre la Parole et sa vie ;
- Faire Église : s’engager ensemble dans l’Église ;

- Prier et célébrer : prier personnellement et avec d'autres ;
- Relire leur vie et faire des choix : relire et choisir avec d'autres ;
- Faire équipe : s'affirmer dans l'équipe ;
- Vivre ensemble avec un regard bienveillant : s'engager en équipe dans la société.

Un point clé pour les 15-18 ans (ES)

Chez les ES, à un âge où l'affectif et l'émotion comptent beaucoup, « faire le lien entre la Parole et sa vie », est un savoir-faire primordial. Dans une ambiance de temps fort à échelle nationale, il est essentiel de déployer des propositions spirituelles qui ne négligent pas l'intelligence de la foi⁵. En déclinant un cheminement par étapes en quatre jours, un RN dispose d'un cadre adapté pour faire vivre cette dimension.

Par exemple : des moyens tels que des temps d'échange en équipe, des forums, l'intervention de témoins, des temps de « stop-carnet », des célébrations « décryptées », des temps de prière personnelle à partir de textes de l'Écriture et avec l'aide de pistes adaptées, des « flash-topo » sur une question de foi tout au long du rassemblement... permettront de répondre à cet objectif pour des jeunes souvent pleins de questions.

En étant capable de faire du lien entre la Parole et sa vie, le jeune ES gagnera en qualité dans sa relation personnelle à Dieu. Il sera alors capable de faire une vraie expérience de Dieu dans le quotidien de sa vie. Il pourra poser des choix librement et s'engager dans la société tel un chrétien pleinement habité et épanoui là où il est appelé à vivre.

Un passage repère de la prière MEJ pour les ES

« Apprends-nous, Seigneur, à Te choisir tous les jours, à redire Ton oui dans tous nos gestes d'amour. Donne-nous, Seigneur, de Te suivre sans peur, de n'aimer que Toi, de Te garder dans nos cœurs. Afin que tout homme, avec chacun d'entre nous, reconnaîsse en Toi, le seul Dieu le seul Seigneur. »

Le MEJ développe ainsi son projet éducatif autour de plusieurs propositions complémentaires (vie d'équipe, camps, rassemblements nationaux ou locaux) afin de répondre pleinement à sa mission et permettre ainsi aux jeunes et à leurs animateurs d'avancer dans leur vie. Ce savoir-faire qui est précieusement travaillé depuis plus de cinquante

ans par le MEJ est pourtant encore parfois mal connu dans l'Église et dans la pastorale des jeunes et des familles.

La perspective de la nouvelle orientation de la catéchèse dans laquelle le MEJ s'est positionné et le partenariat signé avec le Secrétariat général de l'enseignement catholique en octobre 2008⁵ placent aujourd'hui le mouvement dans une dimension apostolique forte, comme un mouvement qui prend sa part de responsabilité catéchétique. ■

NOTES

1 - www.camps.mej.fr

2 - Les Témoins aujourd'hui (12-15 ans, TA) et les Equipes espérance (15-18 ans, ES),

3 - En partant d'une présentation personnelle, du point où j'en suis aujourd'hui ; en particulier ce qui compte le plus pour moi et qui est source de mes engagements, raconter son expérience de vie en parlant par un « je » habitué, en évoquant des moments seuil qui sont devenus des moments de choix, orientant toute la suite. Ils témoignent ainsi comment l'ensemble de ce parcours fait sens pour eux, illustré par des engagements d'aujourd'hui qui l'identifient et le passionnent. C'est ainsi que j'ai trouvé ma juste place dans le monde. Ce

témoignage permet au jeune de se projeter et de se poser la question : « Et moi-même, à partir de ce que je porte, de ce que je suis en train de devenir, qu'est ce que je voudrais vivre ? »

4 - L'intelligence fait aussi partie de l'être humain que Dieu a créé. C'est ainsi que comprendre les Écritures permet de mieux prier, du moins dans un deuxième temps ! On évite certainement de faire dire à Dieu des incohérences et des contre-sens. Un chrétien n'est pas d'abord un être cultivé religieusement (même si c'est un plus), mais c'est un homme qui a laissé sa foi pénétrer son intelligence et son intelligence pénétrer son cœur.

5 - Toutes les informations sont sur www.mej.fr

T a vie est une Terre sainte

Philippe Marsset
prêtre du diocèse de Paris

J'ai fait mon premier pèlerinage en Terre sainte alors que j'étais en deuxième année de séminaire, en 1984. C'est dire que l'Esprit Saint avait déjà commencé en moi l'œuvre de son appel à suivre le Fils comme prêtre ; et pourtant tout a changé au contact de cette Terre. La Terre sainte avait rendez-vous avec ma vocation première, pour la façonner, l'établir dans la Parole de Dieu, la construire sur ce Rocher. Ce pays est le berceau du peuple de Dieu et le berceau du Fils. C'est un lieu d'enfantement, ce pays est maternel.

Dans ma vie de prêtre, tout a continué d'évoluer, sans faiblir, au fur et à mesure des pèlerinages que j'accompagne parce que cette terre laisse toujours le pèlerin, même habitué, sur sa faim. Cette terre donne faim. Faim de Dieu parce que Dieu l'a élue comme sa Demeure. Faim des sacrements parce qu'un sacrement célébré sur cette terre fait réaliser son lien historique et spirituel au Christ. Il est prolongement de la présence du Ressuscité, prolongement du mystère de cette incarnation désirée par Dieu. Faim de connaissance car ce pays est un grand point d'interrogation politique, historique et spirituel tout ensemble. Et plus je vais en Terre sainte, plus le point d'interrogation grandit. Faim et soif aussi de connaître les Écritures en découvrant que sa propre histoire a un lien singulier avec l'Histoire sainte. En lisant « sur le terrain » l'histoire de la Révélation, c'est pour une part, notre propre histoire qui se révèle à nous-mêmes. Sur place, nous pensons lire la Bible, et c'est vrai, mais c'est aussi la Bible qui lit notre histoire. Comme Nathanaël, dans saint Jean (1, 48). « *Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu* » ; qui a vu

qui ? Où était Jésus pour voir ainsi Nathanaël ? Jésus révèle à Nathanaël que c'est Lui qui le voyait alors qu'il lisait la Bible. Car Jésus est dans le premier Testament, dans la Bible, comme Celui qui prépare son Incarnation. Le Fils de Dieu (Jn 1, 49) est présent dès le début de la Révélation. Dans ce pays, Jésus parle, la Bible nous parle ! Et la géographie nous parle. Tout peut devenir appel pour celui qui a faim de Dieu.

En voici quelques aspects, à partir de la géographie de ce pays qui est, me semble-t-il, une géographie spirituelle qui rejoint le chercheur de Dieu et à fortiori celui qui se pose la question de sa vocation.

Du désert du Néguev (plein sud) aux sources du Jourdain (plein nord), le pèlerin découvre que ces paysages ressemblent à sa propre vie. Le désert, comme le lieu d'un appel et d'une Révélation. Le lieu de ses peurs aussi. Et à l'autre bout, plein nord, la fécondité comme la promesse, la conséquence de s'être laissé saisir par le mystère de Dieu. Au centre de cette géographie (qui est aussi une histoire), trois lieux « stratégiques » : la mer Morte, Bethléem et Jérusalem. Voilà un parcours spirituel en dix étapes, comme autant d'étapes pour relire sa vie spirituelle et y discerner des appels de Dieu.

Le désert du Néguev, désert de l'aridité – qui se confond en sa pointe sud avec celui du Sinaï – est le paysage du *tohu-bohu* originel. Pour nous, citadins, il semble nécessaire de commencer par ce dépaysement. Là dans ce désert, commence la création : « *Il y eut un soir, il y eut un matin...* » (Gn 1). Là commence l'aventure humaine, de l'Adam « le glaiseux » et d'Ève « la vivante » (Gn 2). L'homme et la femme, porteurs du Souffle de vie se distinguent ainsi de tous les animaux et du reste de la Création. Cette « *Ruah* » est la spécificité de l'homme et donc sa vocation : cette haleine de vie est la capacité donnée à l'homme d'entendre Dieu. D'écouter Dieu lui parler. De répondre à Dieu. De parler de Dieu. Dans le désert, le pèlerin découvre qu'il est fait pour la relation et la communication avec son Dieu. Il découvre qu'il est un « *appelé* ».

Là, dans ce désert, se déroulent les premiers événements de l'Exode. Le désert en hébreu est *midbar*. Et dans ce *midbar*, la *dabar* (la Parole de Dieu) retentit. Du milieu du désert, comme du milieu du buisson ardent, la Parole se fait entendre. Car dans ce désert, c'est la Parole qu'il faut venir chercher. La Parole nous emmène au désert pour parler à notre cœur (Os, 2, 16), pour nous séduire, pour chasser nos peurs, pour nous faire connaître le vrai Dieu.

Dans ce désert, nous croiserons, de manière incontournable, la mer de sel, la mer Morte. Cette mer est morte parce qu'elle est sans communication avec les autres mers ; elle est refermée sur elle-même. Elle n'a rien à donner parce que presque rien ne l'alimente. Sa source principale (le Jourdain) est presque épuisée à la hauteur de Jéricho et la mer se meurt. Cette mer est dans une faille géologique (le Rift), cette grande dépression sud-nord de la Arabah, forgée au long des siècles par la dérive des continents. Étonnante faille géologique qui nous fait descendre sous le niveau de la mer. Cette faille est aussi une faille théologique, symbole de mort (comme son nom l'indique) et de sa petite sœur : le péché... Ne plus recevoir de vie, ne plus donner la vie, se croire seul au monde, ne plus communiquer, c'est tout cela le péché. Au cœur du mystère d'Israël, il y a une faille. Au cœur du mystère de notre humanité, il y a une faille incontournable. Nous ne devons pas seulement vivre avec, nous devons apprendre de Dieu qu'il est venu mettre la Vie dans cet espace de mort. Comme le décrit Ezéchiel, dans la vision du Temple de Jérusalem duquel jaillit de l'eau qui vient irriguer la Arabah... (Ez 47, 8). Il en est ainsi de notre propre regard sur la vie. Qui l'alimente ? Qui intéresse-t-elle ? A qui est-elle donnée ? Comment la relier aux autres et à Dieu ? Comment Dieu l'irrigue-t-il ?

La géographie est encore là pour nous aider à trouver des réponses et construire, tels que nous sommes, notre vocation ! En effet, sur la rive ouest de cette mer morte, trois lieux sont comme des paraboles qui répondent à ces questions existentielles.

Au sud : Massada, la forteresse de l'orgueil. L'orgueil d'Hérode qui l'a construite, l'orgueil des Zélotes qui l'ont occupée et s'y sont suicidés... Cet orgueil qui nous aveugle sur Dieu (en nous faisant nous prendre pour Lui). Première (fausse) réponse de l'homme au sens de sa vie : se croire autosuffisant, vivre sans les autres, construire une forteresse autour de son ego, se prendre pour Dieu : cette myopie qui deviendra vite une folie !

Au nord, Qu'mran, ses manuscrits des premiers siècles, son monastère essénien et sa sagesse biblique : symbole du désir de perfection inscrit aussi en nous. « *Puisque les prêtres du Temple de Jérusalem sont pervertis, partons au désert et revivons comme Moïse* » disaient ces Esséniens. Bel idéal, mais nostalgique et idéologique car il transforme ses adeptes en une élite. Ils fuient le réel, en se créant un ghetto d'élus (les « Fils de la Lumière » en guerre contre le reste du

monde, les « fils des Ténèbres »). Tentation historique, tentation-hydre... A identifier en chacun de nous, mais spécialement en ceux que Dieu pourrait appeler à un ministère ordonné !

Au milieu de ces deux lieux, au centre, une cascade d'eau douce dans ce désert de mort : En-Gaddi, où David a refusé de tuer Saül (1 Sa 24), là où la grâce du pardon est vécue par David à l'égard de son Roi (Saül). Prophétie d'un pardon totalement gracieux qui sera donné par le descendant de David, Celui dont le cœur sera transpercé et duquel jailliront des fleuves d'eau vive. Cette géologie est une théologie !

Sur les monts de Judée, à quelques kilomètres de la mer Morte, la Ville trois fois sainte de Jérusalem, le nombril d'Israël, au centre de son corps longiligne : le lieu de l'enfantement, le lieu où Marie redonne son Fils, le lieu où la vraie vie est donnée, où Dieu fait naître son premier-né (dans sa mort et sa Résurrection). Cette ville accueille aujourd'hui les trois religions monothéistes en conflit et pour certaines en recherche de cohabitation, image et parabole de notre vocation à un vivre ensemble. Jérusalem, la ville des paix (*Yerushalayim* est un pluriel). La ville qui ne trouvera la paix entre les hommes que si elle cherche la paix avec Dieu. Cette ville abrite le mystère trinitaire : le Père dans le Temple (« *Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ?* », Lc 2, 49) ; le Fils sur le Golgotha (« *Père, en tes mains, je remets mon esprit* », Lc 23, 46) ; l'Esprit au Cénacle (Ac 2)... Trois fois sainte, telle est aussi notre vie qui est fondamentalement recherche du Dieu trinitaire.

Au sud de Jérusalem, Bethléem, la petite bourgade devenue aujourd'hui une ville-prison. Jésus y est né, mais un mur abominable l'entoure aujourd'hui. Quelles sont ces (nos) peurs qui font que nous cachons Jésus, que nous le mettons en prison ? Dans cette ville, il y a des vrais héros et des saints (acteurs de charité, de réconciliation et de foi) qu'on ne peut rencontrer et connaître que si on va sur place, car les saints sont souvent en enfer ! « *Venez et voyez.* »

Et plus au nord, dans cette terre-qui-parle, deux régions. La Cisjordanie, qu'on appelait au temps du Christ la Samarie. Jésus y passe, pour rencontrer au moins une Samaritaine (Jn 4). Aujourd'hui, il est difficile d'y passer, mais la source de Jacob est bien là au milieu de ces merveilleuses collines. Il y a des endroits comme ceux-là qu'il faut désirer d'un grand désir pour qu'ils livrent leurs secrets, leur fécondité. Jésus est devant cette femme, pécheresse, et lui révèle son péché

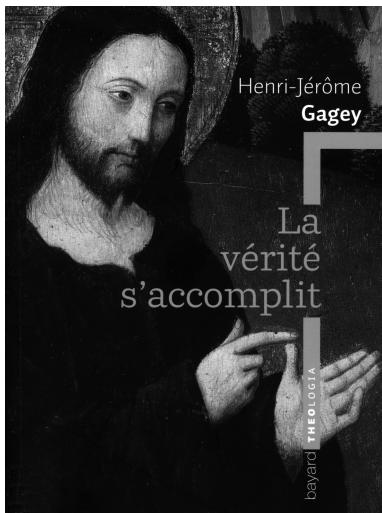
et sa grâce. Son péché qui est l'infidélité à ses maris successifs, à la Loi et à Dieu. Et Jésus, le Messie d'Israël, derrière ce cœur dur avoué, lui révèle une capacité de cœur pur : « *Si tu savais le don de Dieu* » (Jn 4, 26). Il lui donne sa vraie vocation, car ce n'est définitivement pas une vocation de vivre dans le mal, de regarder son mal en se demandant chaque jour comment s'en sortir. La culpabilité est mortifère. La vocation du prêtre est bien aussi de sortir l'homme de sa misère en posant sur lui le sacrement de la miséricorde divine.

Et au nord, enfin, la Galilée. La Galilée du lac : ce « baptistère » symbolique où Jésus a appelé ses apôtres, leur a fait traverser la tempête, a même marché sur son eau pour leur dire de ne pas avoir peur. Oui, il marchera sur la mort... Marcher sur la mer, c'est aussi incroyable que de marcher sur la mort ! Ce lac est donc aussi une catéchèse pour l'Église. Sa rive ouest est juive ; sa rive est, romaine. La barque Église doit apprendre à passer d'une rive à l'autre (et le prix en est la tempête !). Telle est aussi la vocation de l'appelé : passer (avec Jésus) sur l'autre rive...

Et la Haute-Galilée, si fertile, qui grimpe jusqu'aux sources du Jourdain où se trouvent les restes d'une ville une seule fois nommée dans l'Évangile : Césarée de Philippe. C'est là que Pierre fait sa première profession de foi, prononce son premier Credo (Mc 8, 29). Et Jésus l'a emmené pour cela à la Source ! Oui, la foi de Pierre est un torrent, une source. La foi est le don de Dieu qui irrigue notre terre.

On se promène sur cette terre ensemble, en Église, rarement seul. En fait, on n'a pas envie d'y aller seul parce qu'on a trop besoin de parler, d'échanger, et surtout de célébrer, de prier. Cette terre rejoints notre vocation d'enfants de l'Église. Une Église qui marche, qui s'émerveille de découvrir que « chaque jour, il y a un pain de ce jour » qui est donné. Une Église qui circule dans les vieilles pierres pour interroger les pierres vivantes. Une Église qui réalise que sa source est un pur don de grâce. Une Église qui a comme vocation de révéler le Seigneur victorieux de la mort et du mal. Une Église qui ne regarde en arrière que pour rendre grâce et qui regarde devant pour que les cailloux (les scandales) ne la fassent pas chuter. Une Église qui puise dans le Messie d'Israël ses forces pour être à la hauteur de sa vocation.

Oui, cette Terre est sainte parce que chacune de nos vies est une Terre sainte. ■



Pour la foi chrétienne, la vérité n'est pas l'objet d'un savoir, mais d'une rencontre et d'un engagement de liberté. Elle est destinée à s'accomplir en ceux qui la reçoivent. Cette vérité, il ne revient donc pas à la théologie de la fonder mais de la protéger contre le risque de son dévoiement ou de son inversion.

Pour développer et concrétiser cette perspective fondamentale, Henri-Jérôme Gagey revient sur le débat décisif qui traversa la théologie au XX^e siècle à propos de la vérité historique des évangiles. Il en montre l'actualité renouvelée à travers une discussion avec Luc Ferry : ou

bien la vérité de l'Évangile peut se réduire sans perte à un humanisme moral mais alors c'en est fini du christianisme ; ou bien elle est solidaire de l'entièvre destinée de Jésus, parce que c'est seulement sur la Croix que sa Parole s'accomplit quand elle devient son destin. ■

N° 2444
Bimestriel
Tome CIVII
92^e année
18 avril 2010
N° 8 - 5€

DOSSIER LES VOCATIONS AU SERVICE DE LA MISSION
Laïcs, diacres et prêtres
coresponsables dans l'Église

BENOÎT XVI
Message pour
la Journée mondiale
de la Jeunesse

ÉTATS-UNIS
Déclaration des évêques
sur la réforme
du système de santé

ISSN 0012-0437

De CGE au séminaire

Matthieu Bernard
séminariste du diocèse de Lyon

Séminariste du diocèse de Lyon, membre de la communauté de l'Emmanuel, j'ai été voici quelques années président du bureau national de Chrétiens en grande école (CGE) ; il m'a été demandé une relecture de cette expérience sous l'angle de la « Pastorale des temps forts ».

Les missions du bureau national

Pour ce faire, je rappelle tout d'abord les deux principales missions du bureau national de CGE : « *Le bureau est constitué d'un aumônier nommé pour trois ans et de quatre étudiants nommés pour un an, et a pour mission d'animer le réseau. Il est aidé dans ses fonctions par une assistante ; il se réunit une fois par semaine, le mercredi soir, et travaille concrètement à plusieurs projets.*

En premier lieu, le lien avec les délégués, les visites dans les villes, l'organisation de conseils nationaux où sont prises, avec les délégués, les décisions relatives au réseau.

L'organisation de la rencontre nationale occupe le bureau de mai à fin janvier. En lien avec la ville qui accueille, le bureau approfondit le thème, choisit les intervenants, réfléchit à la pédagogie de la RN, à l'enchaînement des temps forts... D'autre part, avec le secrétariat, il prépare la mise en place de la RN.

tariat et un délégué transports, il assure la logistique au niveau national (inscriptions, transports...)»¹.

La lecture de ce « programme d'action » me suggère les réflexions suivantes.

Il s'agit tout d'abord d'un travail d'équipe, au sein de duquel les étudiants ont un rôle clef, en vertu de leur sacerdoce baptismal et de leur implication plus immédiate dans la vie universitaire. Cette forte implication des étudiants est une dimension que CGE cherche à promouvoir. Toutefois, la dissymétrie existante entre les mandats des étudiants du bureau (un an non renouvelable) et celui de l'aumônier (trois ans renouvelables) implique un certain mode de collaboration, l'aumônier veillant à susciter et éclairer le plein exercice de leur fonction par les étudiants, ceux-ci ayant en retour à apprendre à s'intégrer dans une structure qui les précède et qu'ils doivent, d'une certaine manière, servir. Pour ce qui concerne le « temps fort » qu'est la rencontre nationale, cela se manifeste très concrètement par le fait que le bureau doit conduire la mise en œuvre d'un événement dont le thème et certains axes ont déjà été définis par l'équipe sortante.

La première mission du bureau n'est pas l'organisation de ce temps fort qu'est la rencontre nationale (RN) mais l'animation du réseau des communautés chrétiennes (aumôneries) locales. Évidemment ceci est un point d'attention permanent car la préparation de la RN demande beaucoup de temps et d'énergie ; c'est une tâche dont les contours sont en quelque sorte mieux définis que le suivi du réseau. Reste que cette rencontre doit être au service de ce qui est vécu dans les différentes communautés chrétiennes.

Une certaine vigilance est donc nécessaire pour remplir cet objectif, afin que la RN n'apparaisse pas comme un événement quelque peu extérieur à ce qui est vécu localement. Ainsi, le thème et les axes forts sont choisis par le conseil national, rassemblant les délégués des différentes villes, porteurs des interrogations et des attentes de la communauté chrétienne locale qu'ils représentent. De même, une partie notable du contenu de la RN est « décentralisé », telle communauté se chargeant de la veillée du samedi soir, telle autre d'un carrefour spécifique, etc.

Les apports de la rencontre nationale

On peut maintenant s'interroger sur l'utilité ou la nécessité d'un tel temps fort. Notons tout d'abord que les évaluations qui sont faites à l'issue de chaque RN sont très enthousiastes et montrent que cet événement répond à une attente réelle. La participation, ces dernières années, n'a d'ailleurs pas faibli et a même plutôt augmenté. Je ferai trois réflexions sur la pertinence et les fruits attendus de cette rencontre.

En premier lieu, il est évident que la possibilité de se retrouver en grand nombre est un encouragement fort, notamment pour les communautés chrétiennes aux effectifs plus modestes (écoles avec petites promotions ou isolées géographiquement). Outre cet aspect « affectif » – sans connotation négative ici – il faut noter que se vit ainsi quelque chose de l'ordre d'une expérience d'Église, puisqu'il s'agit d'un temps de communion entre différentes communautés, rassemblées autour du Christ. Ceci est particulièrement significatif lors de la messe qui clôture l'événement et prend ainsi toute la mesure d'un envoi en mission. Cette célébration est le plus souvent présidée par l'évêque du lieu et il est bon qu'il en soit ainsi, manifestant la dimension proprement « catholique et apostolique » de cet événement d'Église.

Deuxièmement, l'organisation de ce week-end est assumée par les différentes communautés chrétiennes. Celle qui accueille joue bien évidemment un rôle clef, notamment logistique mais aussi dans l'élaboration de la dynamique pastorale de l'ensemble du week-end. Je garde des souvenirs très riches des échanges avec les équipes organisatrices lorsque j'étais en service au bureau de CGE. Mais les autres communautés ne sont pas en reste, assumant la préparation de l'animation liturgique, de la veillée, des différents carrefours, etc. Cela donne l'occasion à ces communautés, même d'effectif modeste, de porter ensemble un petit projet missionnaire ; on devine combien cela peut être bénéfique. J'ajouterais que, pour des élèves de grandes écoles c'est, d'une certaine manière, d'une inculturation dont il s'agit : les étudiants sont habitués à mener des projets de groupe dans leurs différents domaines d'étude ; il est bon qu'ils découvrent aussi comment mettre de tels talents au service de l'annonce de l'Évangile !

Enfin, j'oserai poser la question de la pertinence de cet événement alors que d'autres propositions spécifiques pour les jeunes sont offertes localement (pèlerinage diocésain ou provincial par exemple), ou mondialement (JMJ). N'y a-t-il pas un risque à vouloir se retrouver « entre soi » ? L'accumulation de grands événements ne dessert-elle pas en fin de compte une action pastorale féconde dans la durée ? Ces questions, les membres du bureau y sont évidemment attentifs. Pour faire bref, il me semble que la RN garde toute sa pertinence dans la mesure où elle est au service d'un projet pastoral qui revêt une tonalité bien spécifique, à savoir l'annonce de l'Évangile dans le monde étudiant.

CGE et vocations

En conclusion de cette petite réflexion, j'aimerais aborder la question du rapport entre CGE et les vocations sacerdotales et consacrées. Un premier constat s'impose : un nombre non négligeable d'anciens membres du bureau sont par la suite entrés au séminaire ou dans une congrégation religieuse. Un consacré, c'est d'abord un chrétien ; quelqu'un qui a été saisi par le Christ et qui souhaite témoigner de l'amitié dont il vit. A ce titre, l'engagement à CGE fut pour moi un lieu où incarner mon désir de servir le Christ et son Église et de l'authentifier à travers les joies comme les difficultés rencontrées dans l'exercice de cette responsabilité.

A travers ce service, les étudiants impliqués, singulièrement les membres du bureau, sont amenés à s'interroger sur les modalités d'annonce de l'Évangile dans le monde étudiant, sur la croissance spirituelle des personnes qu'ils représentent et qu'ils rencontrent, sur le mystère de l'Église aussi. Autant de questions qui peuvent alimenter un cheminement de vocation, et notamment de vocation sacerdotale. Huit ans après, je crois pouvoir dire que ce fut le cas pour moi : cet engagement m'a permis de me situer par rapport à la tâche apostolique de l'Église et m'a donc fourni quelques clefs pour mon discernement de vocation. Pour cela, je rends grâces à Dieu ! ■

 **NOTES**
1 - Cf. le site internet www.cgenational.com

Chartres, la “route Abraham”

Pierre-Denis Autric
membre du groupe Abraham

Le 75^e pèlerinage des étudiants de Chartres a associé les étudiants actuels aux anciens étudiants rassemblés sur la route Abraham, créée pour l’occasion. Cette année a été portée par le thème du jeune homme riche (Mc 10, 17-22) qui, suivant « *tous ces commandements depuis sa jeunesse* », se demande comment il pourra accéder à la vie éternelle. Ce thème a résonné très fortement chez les anciens. Ce pèlerinage a été une étape importante dans leur foi, gardée fidèlement jusqu’à aujourd’hui, sur leur route vers la vie éternelle. L’appel du cardinal André Vingt-Trois aux anciens visait précisément « *la continuité des générations et la permanence de l’action de Dieu* ».

De fait trois générations d’étudiants se sont retrouvées sur le parvis de Notre-Dame à Chartres. Notons qu’en soixantequinze ans l’Église a bien changé : 1935, c’est avant guerre ; 1962, le concile Vatican II ; 1968, la révolution étudiante dans le monde occidental ; 1997, les Journées mondiales de la jeunesse à Paris ; 2000, le pèlerinage de Chartres, une des étapes de la démarche jubilaire des étudiants... Que de visages de l’Église se sont succédés !

En soixantequinze ans, l’université a bien changé. Le nombre d’étudiants a beaucoup augmenté et les universités se sont dispersées dans toute l’Île-de-France. Enfin la société a changé, en particulier dans son rapport à l’Église. Si dans les années d’avant guerre, elle était une force centrale dans la société, elle est aujourd’hui une option possible parmi d’autres. Ces évolutions se devinent dans la lecture

des thèmes du pèlerinage¹. Si des thèmes doctrinaux ont été choisis dans les années 40-60, ils sont remplacés par des thèmes en prise avec la société à partir des années 70. Les années 90 ont vu l'apparition de thèmes tirés de textes de la Bible.

C'est Mgr Renaud de Dinechin qui a demandé au groupe Abraham d'organiser cet événement. Nous avons retenu l'option d'une journée dans laquelle jeunes et vieux, familles et célibataires pourraient participer et se mélanger dans la spiritualité mariale du pèlerinage. Nous avons prévu deux routes. L'une pour les marcheurs et l'autre pour les non marcheurs, qui se sont rassemblées à la Maison diocésaine de la Visitation dans le bas de Chartres. Les familles étaient évidemment bienvenues avec une inscription forfaitaire, quelque soit le nombre d'enfants.

Nous avons donc dû organiser la route Abraham en tenant compte des différentes sensibilités qui ont rythmé ces soixante-quinze ans de la vie de l'Église et pourtant ne pas tomber dans la nostalgie d'anciens combattants. Aussi avons-nous opéré plusieurs choix structurant l'organisation de la route. Le premier a été de faire des chapitres qui mêlaient – autant que faire se peut – les tranches d'âges ainsi que marcheurs et non-marcheurs. Cela nous a semblé la meilleure façon de permettre à chacun d'échanger sur la manière dont était vécu spirituellement et logistiquement le pèlerinage. Les retours des pèlerins de tous âges ont été extrêmement positifs. Ils n'ont eu qu'un seul regret : ne pas avoir pu faire un temps de partage sur le thème de l'Évangile. Ce temps de chapitre est, depuis les origines du pèlerinage, un moment clé. Il avait été prévu, mais des contraintes de temps nous empêché de le faire.

Le second a été de faire un pèlerinage résolument marial. En effet certaines générations (1969-1980 environ) sont parties vers Chartres sans être portées par le rosaire ou simplement le *Je vous sauve Marie*. Pour cela, les chapitres sont partis l'un après l'autre dans un temps de méditation du rosaire, suivi d'un temps de silence. Dans le livret du pèlerin, l'introduction au rosaire cherchait à ménager toutes les spiritualités : « Pour entrer dans notre marche avec la Vierge Marie, avec qui nous cheminons de Notre-Dame de Paris à Notre-Dame de Chartres depuis soixante-quinze ans, il vous est proposé de prier le chapelet en méditant les mystères du Rosaire. Chaque chef de

chapitre a pleine latitude pour adapter le rythme et les modalités de cette prière à son chapitre et pour choisir les mystères médités. » Ce texte est suivi d'une méditation des mystères lumineux écrite par le frère Pierre Januard, dominicain, ancien étudiant de la Sorbonne. De fait, chaque chapitre a fait selon la sensibilité qui s'est dégagée de son groupe ; certains trouvant que l'on ne priait pas assez, d'autres qu'il était trop difficile de réciter l'ensemble des mystères dans la boue des chemins de Chartres. Après ce temps de prière, les chapitres ont fait silence pendant environ une demi-heure. La dernière heure de la matinée pouvait être occupée librement : chant, échange, partage en marchant.

Ensuite, les pèlerins (marcheurs et non-marcheurs) pouvaient déposer une intention de prière à Notre-Dame Sous-Terre, une crypte d'une cinquantaine de mètres de long dont l'entrée est située dans le transept nord. Par là, nous avons pensé qu'ils avaient la possibilité de se rapprocher de Marie en se confiant à sa prière maternelle. Cela permettait aux non-marcheurs de faire un court pèlerinage depuis la Visitation jusqu'au sanctuaire avec leur chapitre. Les confessions, un moment fort du pèlerinage, ont été possibles mais pas mises en avant. La route Abraham n'est pas composée d'étudiants pour lesquels l'au-mônerie est le centre de la vie chrétienne, mais de paroissiens réguliers.

Enfin nous avions prévu que les étudiants et les anciens rentrent ensemble en train. Une annonce pour les étudiants avait été faite lors de la messe et les anciens avaient été prévenus de l'opportunité de cet échange entre générations. Les membres de la route ont tous apprécié ce moment. Ils ont pu constater la vitalité de l'Église car djembés et guitares ont été très employés durant le trajet du retour et à deux ou trois reprises des étudiants sont venus distribuer des tracts pour le festival de Pâques ou des sessions étudiantes pour cet été.

Cette route est un événement unique, les anniversaires de pèlerinage sont rares. Il n'y a pas encore de tradition établie. Le dernier a eu lieu au milieu des années 1990 pour les 60 ans. Cette année, 300 personnes environ se sont rassemblées avec près de 2 000 étudiants. Ce pèlerinage est un pèlerinage étudiant ; il n'a pas vocation à s'adresser à toutes les tranches d'âges. Il faut lui laisser cette spécificité propre et proposer aux anciens étudiants d'aller à Chartres avec une paroisse, un diocèse ou par leurs propres moyens. Ce qui nous a le

plus surpris est la participation d'anciens, la soixantaine passée, qui n'avaient pas pu faire le pèlerinage en tant qu'étudiants. C'est dire l'importance de cet événement pour le monde étudiant, puisque le désir de le faire se poursuit longtemps après avoir quitté l'université.

Le groupe Abraham a été créé par des anciens de la Sorbonne en 2004. L'idée est de permettre aux étudiants de rencontrer des anciens dans un métier qu'ils souhaiteraient exercer. En effet les réseaux d'Église sont extrêmement développés ; des chrétiens sont dans presque tous les corps de métier. En plus ce groupe organise de temps à autre des retrouvailles (comme ce pèlerinage ou une veillée de prière, la veille de l'ordination épiscopale de Mgr R. de Dinechin, ancien aumônier de la Sorbonne. Derrière ces deux actions, il y a l'intuition de l'importance des réseaux dans l'évangélisation et la communion des baptisés. Les réseaux fonctionnement d'autant mieux qu'il y a une confiance réciproque entre les membres du réseau (nœuds). [...] L'Église à ceci de particulier qu'elle est à la fois une famille, car nous partageons par le baptême le même Père et une société immense car il y a près d'un milliard de membres. Le contact entre les différents membres de l'Église est souvent facile et l'on peut être amené à vous offrir des responsabilités assez importantes sans avoir à montrer le moindre CV. Cette richesse est à notre avis à cultiver et à encourager.

Le réseau s'oppose en apparence à la paroisse car il est porté par les choix affinitaires (spirituels ou de classe d'âge) grâce aux technologies de l'information (Internet, réseau mobile...), alors que la paroisse se forme sur un territoire géographique donné (mélange des spiritualités et des tranches d'âges). D'un côté il y a la force de l'identité dans un groupe virtuel, de l'autre il y a la confrontation vis à vis. Pourtant, nous pensons que ces deux lieux sont complémentaires, les initiatives du réseau permettant d'enrichir le face à face dans la paroisse. La vocation du réseau Abraham est de se mettre au service de la mission pour relier ses membres afin de faire grandir la paroisse. ■

NOTES

1 - 1943, le Saint-Esprit ; 1954, le baptême ; 1962, l'Église. 1974, Abattre les frontières ; 1975, Jésus, homme libre. Et vous ? 1997, « Ainsi parle le Seigneur : Cherchez-moi et vous vivrez » (Am 5,4).

Une liste complète des thèmes est disponible sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Pèlerinage_étudiant_à_Chartres

JMJ : un appel pour un envoi

Sébastien Leclercq
fonction

*Témoignage donné dans le cadre d'une veillée de prière à
Notre-Dame de Paris, le 12 septembre.*

Les Journées mondiales de la jeunesse en Australie ont été pour moi une bénédiction du ciel. J'y ai vraiment reçu l'appel à vivre plus près du Seigneur. Ce mois de juillet m'a permis de me rapprocher de lui, de dissiper mes doutes, d'être fortifié dans ma foi. Ce cheminement s'est opéré grâce à la richesse des différentes rencontres et à travers les témoignages que j'ai reçus. Maintenant, il me semble naturel de m'investir davantage dans la vie de l'Église.

Avant ce pèlerinage, j'avais du mal à me situer dans l'Église et à savoir où j'en étais dans ma foi. Je me savais catholique, mais je ne pratiquais plus. J'avais en effet du mal à vivre une démarche de chrétien dans ma banlieue, à Créteil. Mon approche de la religion était très solitaire, à l'image de notre société individualiste.

Depuis le retour des JMJ, je m'étonne de recevoir des textos d'amis pèlerins pour organiser des temps de prière communs. J'ai vraiment découvert l'importance et la nécessité de la communauté, car elle me donne une grande force et un grand soutien. Ce que j'ai reçu à Sydney continue encore de me porter aujourd'hui dans ma vie.

Je me suis inscrit un peu par hasard à ce pèlerinage, suite à un article dans le journal paroissial. Reprenant contact par ce biais avec l’Église, je me suis petit à petit approprié le projet des JMJ, entraîné et soutenu par tout mon groupe de préparation. J’entrais progressivement dans une démarche spirituelle. Au fil du temps, j’attendais de plus en plus ce mois de juillet. Et ce que j’ai vécu là-bas a dépassé mes espérances.

Il faut le vivre pour le croire, mais j’ai participé aux plus belles messes de ma vie. Durant ces cinq jours, toute une planète célébrait ensemble. Je me surprenais à prier avec tous ceux qui m’entouraient. Touché par mes voisins qui semblaient si émus, j’éprouvais un sentiment très fort de communion. Par cette expérience, je retrouvais ma place dans la grande famille des chrétiens. Je souhaite maintenant être acteur de l’Église et je cherche comment m’engager concrètement à l’image de certains JMJistes, comme Véronique et Charles anciens volontaires au Vietnam et au Tchad.

Il est peut-être dommage d’avoir dû traverser tout le globe pour m’en rendre compte ! Mais cela m’a permis d’entendre pour moi cet appel du Christ : « *Vous serez mes témoins jusqu’aux extrémités de la terre.* »

C’est pourquoi je suis si heureux d’être là ce soir parmi vous, pour vous dire à quel point je suis fier de notre Église ; elle est belle, généreuse et multi-culturelle. ■

Marcher au désert au pas des goums

François Anteblian

Aurélie Cadot

lanceurs de raids goums

Goum, un nom venu du Moyen-Orient où il désigne les tribus indépendantes du désert. Ce nom a été adopté en France par des jeunes de vingt à trente ans pour signifier leur goût du raid d'aventure. Par groupe de quinze ou vingt, les goumiers partent marcher huit jours au désert pour trouver des repères et un sens à leur existence.

Sur le plateau des Causses, en Terre sainte, en Roumanie, dans l'Atlas marocain ou ailleurs, les goumiers aiment la marche au long cours (20 à 25 km par jour), les veillées autour d'un feu de bois, quand un feu est possible, et les bivouacs à la belle étoile.

Ils abandonnent au départ tout ce qui n'est pas utile et nécessaire : montres, papiers d'identité, argent, appareils photo, téléphones, cigarettes... et revêtent une djellaba, l'habit du désert. Puis ils se mettent en marche avec carte, boussole, Bible, carnet de chant et un sac à dos contenant un minimum d'affaires ainsi que le ravitaillement pour les huit jours. Cet « allègement » n'est pas un but en soi, mais un moyen pour garder la tête tournée vers l'essentiel : la beauté de la Création, l'attention aux autres, le sens du service, de l'initiative et de la responsabilité.

Chacun est libre de marcher seul ou en petit groupe et de décider de son itinéraire pour retrouver le bivouac du soir indiqué par le lanceur. Arrivé au bivouac, il faut faire la cuisine, monter un autel en

pierre pour la messe du lendemain, préparer les chants de la veillée et de la messe, installer un cercle avec des pierres pour le repas du soir et du matin où chacun doit trouver sa place. Tout cela sans directivité, dans la simplicité. Les nouveaux apprennent en observant l'exemple du lanceur et des anciens, aussi appelés les « vieux goumiers ».

Un goun est toujours accompagné d'un aumônier et la messe est célébrée chaque jour, précédée par une méditation en silence d'une heure.

Un raid goun, c'est aussi l'expérience de la relation fraternelle vraie. Après avoir fait vingt raids goums, un par an en moyenne, dont quinze en tant que lanceur, je constate toujours cette même progression : les deux ou trois premiers jours, les nouveaux goumiers se posent la grande question : « *Mais qu'est-ce que suis venu faire ici ?* », et puis, au fil des jours, des bivouacs et de la marche, les regards s'affermisent et les visages deviennent rayonnants d'enthousiasme et... de foi. Chacun trouve sa place.

Les Goums ont fêté leurs quarante ans en 2009. Ils se sont créés progressivement à partir de 1979 autour de la personnalité de Michel Menu, ancien disciple du père Doncœur, responsable national des Scouts de France de 1947 à 1956 et fondateur des Raiders scouts. Après une première expérience d'un raid spontané dans le Vercors avec Michel Menu, un groupe de jeunes a voulu recommander : les goums sont le fruit d'une génération spontanée ! ■

François Anteblian

Pour moi, le goun est un temps où l'on peut vraiment retrouver sa relation filiale avec le Seigneur : la pauvreté choisie, le jeûne du repas de midi et le silence du désert sont des moyens concrets d'être préparé à une rencontre forte avec le Christ.

Le fait de tout quitter, de revêtir une djellaba et de ne pas parler de sa situation sociale – si l'on respecte cette règle simplement conseillée – nous permet de nous débarrasser de nos appuis habituels et d'aborder les autres sans préjugés. L'uniformité de l'habit nous met tous sur un pied d'égalité et permet de vivre une communion plus forte, celle de se savoir enfants de Dieu. En effet, au cœur de la forêt ou du désert, particulièrement la nuit sous les étoiles, le goumier prend conscience qu'il est tout petit et cette petitesse le conduit à se tourner vers le Père du ciel et à réaliser qu'il lui doit tout.

Cette prise de conscience le conduit à un plus grand abandon face aux aléas du temps – grosse chaleur ou pluie torrentielle – et aux effets secondaires éventuels du goun – petite faim qui tenaille ou ampoules douloureuses. Ces petites épreuves qui sont une forme de pénitence permettent une certaine mort à soi-même afin de mieux ressusciter avec le Christ.

La résurrection avec le Christ se voit sur les visages mais aussi dans les actes. Le goumier qui renaît progressivement à la vie divine se tourne de plus en plus vers son prochain. Il découvre qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir : proposer une gorgée d'eau aux autres avant de soulager sa propre soif, soigner les pieds fatigués de son voisin de nuit avant de retirer ses propres chaussures, délester le sac d'un marcheur qui a mal au dos, partager sa portion de riz avec des gros mangeurs toujours affamés... toutes ces petites charités qui nous obligent à nous oublier un peu.

Ainsi, le goun libère le corps de tous ses petits esclavages quotidiens et prépare les coeurs à recevoir l'Essentiel. En effet, dans ces conditions, les sacrements de l'eucharistie et de réconciliation peuvent être vécus plus pleinement, plus intensément. Le Seigneur vient saisir le goumier qui ouvre sa porte et le remplit de son Esprit Saint. Cette rencontre avec l'amour miséricordieux du Seigneur fait parfois naître de grandes vocations mais le plus souvent le goumier repart chez lui

avec un désir ardent de répondre à l'amour de Jésus et il se préoccupe d'avantage de se mettre aux affaires de Dieu dans son Église.

La récitation d'une dizaine de chapelet chaque soir devant le feu avant d'aller se coucher dans un silence absolu (à ne rompre sous aucun prétexte), nous met sous le manteau de la Vierge Marie avant de rentrer dans nos sacs de couchage. Cette prière toute simple, qualifiée souvent de prière des pauvres, vient déposer en nos coeurs des graines d'éternité qui poussent pendant la nuit sous les étoiles. Marie prend sous sa protection maternelle son petit troupeau et le conduit à son Fils.

La marche et le bon air de la nature refont nos forces intérieures, les idées noires disparaissent, les esprits sont aérés au point que les yeux se remettent à voir, les oreilles à entendre, le nez et la peau à sentir, et même le goût s'affine. En effet, après trois jours de marche, le goumier commence à remarquer la beauté du paysage et à percevoir les subtilités de la nature qui l'entoure, le chant d'un oiseau, la sensation de la brise qui passe, les odeurs de rosée du matin et celles du feu le soir. Les soupes lyophilisées n'ont jamais été autant dégustées qu'en goum et même le bouillon cube devient délicieux. Tous nos sens reprennent vie. Ainsi, on rentre chez soi bien dans sa peau avec un besoin de mobiliser son corps et ses talents pour les faire marcher à plein régime.

Le goum nous remet en route à la suite du Christ et nous donne un véritable trésor, celui de se savoir aimés et de se savoir beaux aux yeux de Dieu. Dans un monde où les médias nourrissent une course à la beauté « plastique » ainsi qu'à la réussite sociale alors que nous sommes souvent loin des canons établis, il est bon de découvrir le regard que le Créateur pose sur ses enfants et de réaliser la merveille que nous sommes aux yeux de Dieu. Une fois de retour chez lui, le goumier garde en tête combien l'enfant de lumière qui est en lui peut porter du fruit et se sent plus responsable de ne pas laisser la vie et le péché l'étouffer ou le défigurer. En définitive, cette rencontre avec Dieu nous donne de voir ce que nous pourrions être si nous Lui laissons toute la place. Comme le disait sainte Catherine de Sienne, « *Si vous êtes ce que vous devez être, vous mettrez le feu au monde !* » ■

Aurélie Cadot

CONTRIBUTIONS

Former aujourd'hui les prêtres de demain

Marguerite Léna

Communauté Saint-François-Xavier

Cette intervention a été faite lors de la rencontre des supérieurs de séminaires de France les 30 et 31 janvier 2010 au Séminaire des Carmes, à Paris.

Le cahier des charges que vous m'avez confié est lourd, puisqu'il comporte quatre questions : « *Que retenir comme fondamentaux de l'éducation des futurs prêtres ? Quels sont les grands principes éducatifs "indiscutables" ? Quelle est la pertinence de ces fondamentaux dans notre culture actuelle au regard des séminaristes et de la visée du séminaire ? Qu'est-ce qui s'en dégage quant à notre responsabilité de supérieurs ?* » Je vais m'efforcer d'y répondre en dialoguant avec le texte de référence que constitue *Pastores dabo vobis*¹, et en m'appuyant sur ma propre expérience : d'une part mon appartenance à la communauté Saint-François-Xavier, communauté de vie consacrée, qui m'insère dans une spiritualité apostolique et dans une longue tradition éducative héritée de Madeleine Daniélou ; d'autre part l'enseignement auprès des séminaristes de Paris, à la faculté Notre-Dame, et auprès des futurs séminaristes d'Île-de-France, à la maison Madeleine Delbré. J'ai eu la grâce d'être associée aux commencements de ces deux lieux de formation, c'est-à-dire à un moment fondateur, où la visée de la fin à poursuivre s'imposait de manière particulièrement nette, même si les moyens à mettre en œuvre étaient encore plus ou moins improvisés et indistincts.

Je retiens la définition que *PDV* donne d'un séminaire : « une communauté éducative en cheminement », qui « continue, dans l'Église, la communauté apostolique groupée autour de Jésus », et constitue « une expérience originale de la vie de l'Église² ». Cette définition invite à penser la formation à la croisée de plusieurs exigences : celle de la vérité anthropologique de l'éducation en tant que telle, ce lent cheminement d'un jeune vers sa pleine humanité ; celle de la manière de procéder qui fut celle de Jésus Christ, formant ses apôtres et leur communiquant son identité de prêtre, de prophète et de roi ; enfin celle de la vie de l'Église dont le séminaire constitue moins la préparation que déjà une expérience décisive. Il s'agit de faire droit à ces visées propres du séminaire, et cela dans le contexte culturel qui est le nôtre, marqué par diverses crises qui retentissent inévitablement sur les tâches de formation. Elles appellent donc un « discernement évangélique » qui ne se limite pas à des constats descriptifs, mais cherche à interpréter le donné « *dans la force et la lumière de l'Évangile, de l'Évangile vivant et personnel qui est Jésus Christ, et grâce au don de l'Esprit Saint*³ ». La crise devient ainsi épreuve, lieu de souffrance certes, mais surtout lieu de vérification de l'appel reçu et accueil de la grâce d'une réponse.

On peut alors se poser les questions suivantes.

La première concerne les destinataires de la formation. Dans un contexte d'épreuve des identités, qui touche toute la société et atteint également le sacerdoce ministériel, qu'en est-il de l'itinéraire à mettre en œuvre pour permettre aux jeunes hommes appelés à ce ministère d'accéder à leur identité selon Dieu ? Pour former des hommes configurés à Jésus Christ dans sa mission de sanctification ?

La seconde porte sur les contenus de la formation : dans un contexte d'épreuve de la rationalité, qu'en est-il de la nécessaire et fragile articulation entre raison et foi, entre philosophie et théologie ? Comment honorer la mission prophétique de service de la vérité ?

La dernière touche les relations entre formateurs et séminaristes : comment les penser et les vivre dans un contexte d'épreuve de l'autorité ? Comment exercer la mission de gouvernement comme un service de ces jeunes hommes et pour qu'ils puissent l'exercer à leur tour ?

L'épreuve de l'identité

Si on s'en tient au niveau de l'analyse sociologique, on constate aisément que l'identité ecclésiale, et peut-être tout particulièrement l'identité sacerdotale, sont devenues, aux yeux de beaucoup de nos contemporains, difficiles à cerner et subissent actuellement un déficit sensible de visibilité. On peut le vérifier déjà au simple plan des repères spatio-temporels : l'inscription du « religieux », monuments ou pratiques, dans l'espace urbain et dans les rythmes de la vie sociale tend à se faire de plus en plus ténue. Pensons aux débats autour du travail le dimanche, à l'affectation culturelle de certains lieux de culte, à la portion congrue que les grands quotidiens nationaux, à l'exception de *La Croix*, consacrent chaque jour à l'information proprement religieuse... De façon plus directe pour notre propos, le statut sociologique du prêtre est actuellement chahuté de bien des manières : diminution des effectifs, et donc perte de contact réel avec des prêtres pour toute une part de la population française ; mutations considérables de la figure traditionnelle des paroisses ; brouillage des repères dans une société de plus en plus pluriculturelle et plurireligieuse ; humiliation de la figure du prêtre dans les scandales véhiculés par les media... Plus généralement, c'est tout le processus de la sécularisation de la vie sociale qui est ici en cause, avec ses effets de repli dans la vie privée et dans le *for intime* des convictions religieuses. Tout cela a été très bien analysé de multiples côtés, et je ne m'y attarde donc pas.

Je note seulement que ces données induisent une double tentation : d'une part le réflexe identitaire, le souci de manifester haut et fort sa différence, par le vêtement ou le discours, tentation d'autant plus vive que la période précédente était plutôt marquée par la tentation inverse d'assimilation aux éléments du monde et de déni de la différence chrétienne ; d'autre part une quête de visibilité selon les logiques médiatiques, qui ont tendance à réduire le réel à ce qui peut être objet de spectacle : elle survalorisent alors l'exceptionnel, les figures phares de la charité chrétienne par exemple, ou les grands rassemblements de jeunes, et ignorent souverainement l'humble quotidien de cette même charité et de ces mêmes jeunes... Dans les deux cas il me semble qu'est méconnue la nature propre de la visibilité et de l'identité chrétiennes, l'une et l'autre exposées, par la logique même de l'incarnation, aux

approches sociologique et médiatique, mais pour la même raison irréductibles à leurs prises.

Une visibilité sacramentelle, une identité théologale

Pastores dabo vobis indique de manière précise la conversion à opérer ici. Le titre même est déjà significatif : il nous renvoie, non à l'initiative humaine, mais à celle de Dieu, et cela en forme de promesse. On ne met pas la main sur une promesse, on y répond, « avec la grave responsabilité de coopérer à l'action du Dieu qui appelle⁴ » ; d'autre part le propre d'une promesse est de configurer l'incertitude et l'imprévisibilité de l'avenir, sans pour autant nous autoriser à l'anticiper de manière visible et mesurable. Quant au contenu du texte, on constate qu'il est construit, comme c'est souvent le cas dans les encycliques de Jean-Paul II, sur quelques références scripturaires décisives, qui en font une sorte de *lectio divina* : « *Pris d'entre les hommes... Il m'a consacré par l'onction... L'Esprit du Seigneur est sur moi... Venez et voyez... Il en institua douze... Je t'invite à raviver le don de Dieu...* » Ainsi c'est l'Écriture qui sert de principe herméneutique de la figure du prêtre, en dessine les contours, en fonde l'identité proprement théologale. Quant au mouvement d'ensemble de l'encyclique, il est lui aussi significatif pour notre propos : il prend en effet pleinement en compte les défis de la fin du second millénaire (chapitre 1), puis y répond par l'approfondissement théologal et sacramental de l'identité sacerdotale (chapitres 2 et 3) avant de se pencher sur l'appel et la formation des futurs prêtres (chapitres 4 à 6). L'Écriture et la parole de l'Église sont faites pour éclairer. Quelle sorte de visibilité revêt donc l'identité sacerdotale, sous cette lumière ?

C'est d'abord une visibilité sacramentelle, c'est-à-dire une visibilité de l'invisible. Alors que la logique médiatique accentue la visibilité du visible, l'Église est sacrement, c'est-à-dire visibilité de l'invisible, manifestation du « *mystère caché en Dieu depuis des siècles* » (Ep 3, 9). Dans son intervention à l'assemblée des évêques à Lourdes, à la Toussaint 2009, Guy Coq le soulignait : « *Que signifie "visibilité" pour le message de l'Évangile ? C'est le dévoilement de l'invisible essentiel dans le monde sensible, ou plus précisément dans la présence humaine. C'est l'Incarnation en son mystère qui donne la clef de lecture*

du visible. Et elle récuse la visibilité comme but. Car l'Évangile ne veut pas la lumière sous le boisseau. Il appelle une présence dans le visible, la perception, l'audible. Mais quelque chose d'autre qu'elle-même gouverne la visibilité⁵. » C'est dire à la fois que la manifestation est nécessaire et qu'elle ne saurait épouser le mystère dont elle témoigne, car sa source et son foyer sont de Dieu. « C'est de l'intérieur de l'Église comme mystère de communion trinitaire en tension missionnaire que se révèle toute identité chrétienne et donc aussi l'identité spécifique du prêtre et de son ministère », écrit pour sa part Jean-Paul II⁶.

Il s'agit d'autre part d'une visibilité christomorphe et christophore, puisque son fondement est à chercher dans le mystère de l'Incarnation, qui rend visible en Jésus Christ le Père invisible : « Qui m'a vu a vu le Père. » Jean-Paul II souligne cet aspect : « Le prêtre trouve la pleine vérité de son identité dans le fait d'être une participation spécifique et une continuation du Christ lui-même... Il est une image vivante et transparente du Christ prêtre⁷. » Dès lors l'identité du prêtre, tout comme celle de l'Église, n'est pas à définir comme une réponse à un problème, ni comme un organe pour une fonction, ni même exactement comme un moyen pour une fin. Elle est une réponse à un appel. Elle est d'ordre théologal. Sa visibilité ne peut être que l'étrange visibilité du mystère du Christ dans notre histoire, une visibilité qui culmine sur la Croix et s'atteste sous les humbles espèces de l'Eucharistie.

Il s'agit enfin d'une visibilité d'« inscription » selon la formule que Guy Coq emprunte à Péguy. Elle découle, écrit-il, « d'une inscription de la foi dans la société, la vie, la culture, la civilisation : elle est conséquence et non but... L'inscription crée un milieu, un espace, par la médiation desquels la lumière évangélique peut être accessible aux hommes⁸ ». Cette inscription est nécessaire, avec tout ce qu'elle suppose d'intelligence créatrice et de courage apostolique, car il faut que le mystère soit perceptible dans notre monde, et les prêtres ont une responsabilité particulière à cet égard, eux qui sont chargés de son actualisation dans la vie de la communauté chrétienne. Ils sont donc appelés à se tenir « penchés sur la face mobile du monde », selon la belle expression de Madeleine Daniélou, sans pour autant limiter leur témoignage au « croyable disponible » de leurs interlocuteurs, ce qui émousserait vite la pointe incisive de l'annonce évangélique.

Penser la formation dans cette perspective théologale confère aux données anthropologiques de l'éducation une profondeur nouvelle. D'une part, le mystère du Christ met en lumière le mystère de l'homme,

car la visibilité d'une personne humaine est toujours, elle aussi, une visibilité de l'invisible : notre corps est l'expression visible d'une intériorité qui, elle, demeure invisible. Elle doit être éveillée, respectée, approfondie, comme le « saint des saints », le lieu de la demeure de Dieu en tout homme. Cela confère aux études que font les séminaristes un rôle essentiel, car seule une formation de « l'homme intérieur » peut aujourd'hui fournir à un jeune les repères qu'il ne trouvera pas, hors de lui, dans la société, mais devra librement discerner, à l'intime de lui-même, par l'exercice personnel de son jugement.

D'autre part, la foi nous apprend que toute personne humaine reçoit son identité la plus profonde de l'appel de Dieu, et l'actualise à la mesure de sa libre réponse à cet appel. C'est le rôle de l'accompagnateur spirituel de permettre à un jeune de reconnaître cet appel et de lui donner corps dans sa vie. Cela ne replie pas la tâche de formation dans un intimisme, car la vocation personnelle se reçoit et se vit en Église, et elle s'incarne dans des tâches concrètes. Comme le soulignait Jean Ladrière, « *L'homme, en tant que personne, se définit comme vocation [...] (Mais) la construction de soi n'est réelle, effective et efficace, qu'à condition de s'inscrire dans un réseau d'interactions qui la coordonne à toutes les autres... Ainsi la vocation appelle le rôle, mais le rôle ne devient signifiant pour celui qui l'assume que s'il peut le recueillir dans une vocation*⁹. » Les études, la vie communautaire, les premiers engagements apostoliques sont autant d'occasions précieuses pour « recueillir » les divers rôles sacerdotaux – devenus plus mouvants et donc difficiles à décrire et à prévoir – dans la vocation reçue de Dieu, et pour assurer ainsi aux futurs prêtres, quels que soient les changements affectant leur statut dans l'opinion, une identité unifiée et heureuse.

L'épreuve de la rationalité

Nous sommes les héritiers d'un long processus de sécularisation qu'il est commode d'évoquer en prenant pour fil conducteur les trois célèbres questions kantiennes.

- A la question « *Que puis-je savoir ?* », les philosophes des Lumières ont apporté une réponse dissociant la raison et la foi, cette dernière réduite à une opinion subjective et à une forme infirme de connaissance.

- A la question « *Que dois-je faire ?* », ils ont souvent répondu en dénonçant l’Église comme une force d’oppression sociale et en affirmant l’autonomie radicale de la liberté humaine et des pouvoirs politiques.
- Enfin, face à la question « *Que m'est-il permis d'espérer ?* », on a longtemps cru que le progrès constituait une réponse qui suffirait à mobiliser les énergies et à ouvrir l’avenir. Marx, Nietzsche et Freud pouvaient alors qualifier l’espérance chrétienne d’illusion consolante, d’évasion nocive hors des tâches du présent.

Devant ces contestations l’Église a pu être tentée de prendre une position de repli défensif contre « le monde moderne » et de construire des barrières à la périphérie du dogme, de la morale ou des communautés chrétiennes. Mais avec l’aide de l’Esprit Saint, elle a su interpréter cette situation comme un appel à revenir au centre de sa foi et de sa mission et à approfondir le mystère dont elle est le témoin. Dans la quatrième question de Kant, « *Qu'est-ce que l'homme ?* », elle a entendu la question de Jésus à ses disciples : « *Qui dites-vous que je suis ?* » Le concile Vatican II, puis Jean-Paul II ont été les artisans de ce retour au centre christologique de notre foi et d’une attention renouvelée à la profondeur de l’homme.

Aujourd’hui les questions kantiennes résonnent différemment car la sécularisation de notre société a changé de visage. Dans le domaine de la connaissance, nous sommes en face d’un émiettement et d’une spécialisation extrême des savoirs qui rendent problématique toute perspective unifiante ; s’y ajoute un doute sur la raison, ébranlée par les crises successives qui ont mis en cause ses fondements, et souvent réduite à ses capacités instrumentales, opératoires ou communicationnelles. Dans le champ politique l’expérience des totalitarismes a abîmé les idéaux de justice et de paix ; or la démocratie ne peut se passer durablement des fondations symboliques et éthiques qui lui font, actuellement, souvent gravement défaut. Enfin l’avenir de nos sociétés et du monde, au lieu d’être porté par une espérance, est devenu indéchiffrable et l’idée de progrès en est gravement compromise.

Ces différents éléments, trop rapidement évoqués, composent le visage d’une « post-modernité » marquée par le relativisme et le désenchantement. Face à elle, la tentation est grande, en particulier

chez les jeunes, de repli fidéiste et émotionnel. Faute de se sentir assez armés pour fonder leur foi sur une assise théologique et rationnelle solide, ils préfèrent la garder à l'abri de la contestation en ne se risquant pas à la penser, et en majorant de façon excessive, et souvent exclusive, soit son énonciation dogmatique, soit ses expressions émotionnelles. Mais la foi n'a pas à redouter la pensée de la foi, et c'est une des responsabilités d'un séminaire d'œuvrer à la conversion de la raison. Cette situation exige toutefois des chrétiens, prêtres ou laïcs, une formation beaucoup plus approfondie qu'en d'autres temps car il s'agit d'être crédible alors que le « croyable disponible » de nos contemporains n'est pas spontanément accordé au message chrétien. L'a-t-il d'ailleurs jamais été ? Revenir au cœur et à la profondeur de la foi chrétienne, dans ce contexte, c'est voir dans le mystère pascal du Christ, tel qu'il est attesté dans l'Écriture, vécu et célébré dans l'Église, le fondement et l'englobant ultime de la rationalité. Si on repart inlassablement de ce centre on peut affronter sans crainte les défis du présent et l'indétermination de l'avenir, et même y puiser un regain de courage apostolique.

Vers une conversion de la raison

En observateur lucide et rigoureux de ces phénomènes, le cardinal Lustiger pouvait écrire dans *Le Choix de Dieu* : « Je nomme illusion la pensée que la raison puisse être sauvée par la raison¹⁰. » Car si c'est la raison qui se convoque et se juge elle-même à son propre tribunal, nous savons depuis Kant qu'elle ne peut que se condamner, ou tout au moins limiter sévèrement son champ d'exercice et ses ambitions... Mais la question et l'espoir d'un sens quant à notre vie personnelle et sociale restent présents au cœur de beaucoup de gens, et l'Église a une responsabilité et une mission envers eux. La formule qui ouvre l'encyclique de Jean-Paul II *Fides et Ratio* retentit alors comme un cri de libération : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité¹¹. » Loin de mutiler ou d'humilier la raison, la foi en Jésus Christ l'appelle à une conversion qui lui rend le champ entier de son légitime exercice et la convoque à sa plus haute mesure.

C'est ainsi que le P. Albert Chapelle pouvait reprendre les questions kantiennes et les mettre en relation avec la doctrine traditionnelle

des quatre sens de l'Écriture : le sens « allégorique » énonçant le contenu de la foi vient en effet au-devant de la question : « Que puis-je savoir ? » ; le sens « tropologique » répond pour sa part à la question : « Que dois-je faire ? » ; le sens « anagogique », enfin, légitime l'espérance des biens à venir¹². Le P. Chapelle ajoutait que le premier des quatre énoncés traditionnels, « *littera gesta docet* », désignant le sens littéral de l'Écriture, devait être mis en relation avec la dernière des questions kantiennes : « Qu'est-ce que l'homme ? » Mais dès lors celle-ci cesse d'être une question abstraite, appelant une réponse elle-même abstraite et générale ; sa réponse est à chercher dans l'engagement effectif de Dieu dans l'histoire des hommes, dont l'Écriture est le témoignage et qui culmine dans l'Incarnation, la vie, la mort et la résurrection de Jésus Christ : « Voici l'homme » déclarait Pilate. C'est donc dans et par la Parole de Dieu, reçue dans l'Écriture et lue en Église, que ne cesse de s'opérer la conversion théologale de la raison théologique et philosophique.

D'où, tout d'abord, le caractère central de cet accueil de la Parole dans la formation en vue du sacerdoce. *Pastores dabo vobis* l'affirme avec force : « *Le prêtre est avant tout ministre de la Parole de Dieu... C'est seulement en "demeurant" dans la Parole que le prêtre deviendra parfait disciple du Seigneur et sera vraiment libre, dépassant tout conditionnement contraire ou étranger à l'Évangile*¹³. » Car la Parole de Dieu est principe herméneutique, interprétant nos vies et notre histoire à la manière d'une langue maternelle : « *Vous ne pouvez pas lire l'Écriture n'importe comment*, écrivait le cardinal Lustiger. *Il faut que vous la lisiez comme une parole prononcée par le Christ au milieu de vous et qui vous donne le sens de l'histoire dans laquelle vous entrez. En recevant cette parole vivante du Christ lui-même qui parle dans son Église, vous entrez dans une histoire, l'histoire entière du peuple de Dieu présent dans la culture moderne : il y est plus que vous ne pensez. Il s'agit que vous, chrétiens, vous acquériez cet Évangile comme une langue maternelle*¹⁴. »

La formation philosophique prend également tout son sens comme l'exercice d'une raison ouverte à et par la Parole de Dieu, et en prise avec les questions et la question de l'homme. *Pastores dabo vobis* donne une double justification à cette formation : elle est nécessaire d'une part « *en raison du lien qui existe entre les problèmes philosophiques et les mystères du salut* », et d'autre part « *en raison de*

la situation culturelle où prévaut le subjectivisme comme mesure et critère de la vérité¹⁵ ». C'est dire qu'elle a à exercer une fonction de médiation entre la culture profane des jeunes auxquels elle s'adresse et le mystère de foi où leur appel au sacerdoce prend sa source. Cela évincerait d'emblée deux conceptions trop courtes de la relation entre philosophie et théologie. La première juxtaposerait une « philosophie séparée » et une « théologie séparée », l'une et l'autre autosuffisantes. Certes la raison philosophique est autonome, mais elle n'est pas auto-suffisante. Certes la Révélation est gratuite, mais elle n'est pas extrinsèque. Aussi est-il important que la relation de l'une à l'autre, dans le respect de leurs champs propres d'exercice, soit effective et vivante tout au long du parcours vers le sacerdoce. D'autre part, il arrive que la philosophie soit considérée comme un simple auxiliaire de la théologie, tout juste apte à l'équiper de concepts et de catégories. Mais cette thèse purement fonctionnelle ne va pas assez profond dans la vie de l'esprit. Car le rapport de la vérité à la Vérité, de l'esprit à l'Esprit n'est jamais de type seulement instrumental. Il est d'ordre théologal.

C'est ce que manifeste exemplairement la structure de l'encyclique *Fides et Ratio* : les trois premiers chapitres envisagent la vocation de la raison humaine, les deux suivants son combat spirituel, les deux derniers sa mission dans le présent. Il me semble que c'est dans cette perspective théologale et apostolique que doivent être envisagées les études philosophiques dans un séminaire. L'engagement de la raison peut alors y être vécu comme une réponse à l'appel reçu et se déployer à l'intérieur de cet appel. Étudiants et formateurs interpréteront les difficultés personnelles du parcours et les aspérités des grandes œuvres philosophiques en termes de combat spirituel et de mission à accueillir, et non comme de simples étapes d'un cursus de type universitaire. On pourrait en quelque sorte résumer cette conversion par deux propositions : il s'agit toujours d'aller de l'*ad extra* à l'*ad intra*, et du *sed contra au multo magis*. Car une conscience apostolique de l'engagement de la raison fait découvrir que le premier païen à évangéliser est soi-même et qu'on ne fait pas de la philosophie seulement à usage externe, pour rejoindre les questions ou les objections des autres ! Et il ne s'agit pas davantage de faire de la philosophie une espèce d'arme défensive et offensive contre des pensées hostiles, mais bien plutôt de découvrir que si, dès avant la Révélation, parfois en dehors ou même contre elle, des hommes ont pu toucher juste et profond, combien plus le don de Dieu doit-il libérer et dilater l'exercice

de la raison, lui conférant cette *parrhesia* qui est pour saint Paul un trait distinctif de l'apôtre de Jésus Christ.

L'épreuve de l'autorité

C'est une banalité de constater que l'autorité est en crise dans nos sociétés. Je ne m'attarderai pas sur les raisons de cette crise qui touche non seulement la fonction de gouvernement dans l'Église, mais tous les domaines où interviennent des relations d'autorité et d'obéissance : famille, école, université, pouvoir politique. Il me suffira de rappeler, à la suite de Max Weber, les fondements de légitimité d'une autorité quelconque, pour prendre la mesure de leur ébranlement actuel. Dans une analyse célèbre¹⁶, Max Weber dégage en effet trois types de légitimation : le premier est la tradition, qui reconnaît autorité au passé sur le présent, par la force des héritages, des exemples et des mœurs reçus. La rapidité des mutations qu'entraîne le développement scientifique et technique, la relativisation des héritages par le brassage culturel et religieux ont largement disqualifié cette première instance de légitimité. La seconde est le charisme, l'ascendant d'une forte personnalité ou l'aura du sacré, mobilisant et galvanisant les énergies. Mais les perversions de l'autorité de type charismatique dans le phénomène totalitaire, les dérives sectaires et peut-être tout simplement la désacralisation des institutions et des rôles sociaux ont rendu suspecte toute autorité de ce type. Reste l'autorité fondée sur la loi et s'attachant aux fonctions reconnues et déterminées par la loi, telle qu'elle peut s'exercer dans une démocratie. Mais ici encore elle est menacée, d'un côté par les pouvoirs supranationaux qui imposent leurs propres lois (marché, finance, media, technologie) sans pour autant générer de véritable autorité, de l'autre par l'individualisme et les communautarismes qui fragilisent le consensus social.

Ici une nouvelle tentation nous guette : celle de recourir au moyen court et apparemment efficace qui consisterait simplement à renforcer ces trois fondements. Ainsi, on accentuera dans la formation des futurs prêtres l'autorité des héritages et des traditions, des formes de piété ou de vie liturgique reçues d'une longue pratique ; on donnera une importance accrue aux signes extérieurs du sacré – langue liturgique, vêtements... ; on resserrera les règlements et le pôle législatif de la vie

ecclésiale. Tout cela peut avoir sens et est souvent une réaction compréhensible face à des conduites désinvoltes ou oublieuses des traditions de l’Église, de ses rituels ou de ses lois. Mais il me semble infiniment plus fécond de s’attacher à la fondation et à la conversion théologale et apostolique de l’autorité. Car la crise actuelle de l’autorité rend plus nécessaire que jamais, mais aussi peut-être lisible de façon plus pure, la figure chrétienne de l’autorité.

Fonder en Jésus Christ l’autorité

A contempler la manière dont Jésus Christ a exercé son autorité, on découvre en effet une toute autre figure de celle-ci. Car Jésus ne tire rien de lui-même, est parfaitement libre à l’égard des « autorités » instituées et se refuse à exercer une quelconque pression sur les consciences. Toute son autorité a sa source dans son obéissance au Père et son accueil de l’Esprit. Elle s’exprime et rayonne dans l’unité sans faille entre sa parole, son agir et son être. Elle s’ordonne tout entière à la croissance de la foi des disciples et, l’heure venue, se retire au bénéfice de la présence en eux de l’Esprit Saint : « *Il vous est meilleur que je m’en aille* » (Jn 16, 7). Dès lors, ce sont les assises mêmes de l’autorité qui se trouvent transformées et converties, ce qui porte bien plus à conséquence que leur simple renforcement. On peut le vérifier en reprenant, en perspective chrétienne, les trois fondements évoqués par Max Weber.

- La Tradition chrétienne n’est pas la répétition ou la conservation fixe d’un « dépôt », mais elle interdit l’oubli du passé dans les mutations du présent. Car le « déjà » et le « pas encore » du temps chrétien prennent l’un et l’autre leur source dans le mystère du Christ. Par sa résurrection et le don de l’Esprit, le présent s’« augmente » – le terme d’autorité vient d’*augeo*, augmenter – du Don déjà reçu, inoubliable et sans cesse actualisé dans la vie sacramentelle, et de la Promesse encore en suspens, ouvrant un « horizon d’attente » attesté mais non prédéterminé par elle. Aussi l’Église n’en finit-elle pas de déployer, de siècle en siècle, de saint en saint, de théologien en théologien, de concile en concile, les infinies richesses du Christ, pour que grandisse la foi de ses disciples. Là est le premier fondement de l’autorité de l’Église.

- Le charisme chrétien n'est pas une aura sacrale posée sur certains lieux, temps, gestes, personnes. Il est le Don de l'Esprit Saint, dont chaque sacrement de l'Église déploie la grâce multi-forme, rayonnant dans la vie des saints et des amis de Dieu, inspirant, en tous lieux, en toutes circonstances, jusqu'aux plus profanes et banales, le geste juste, la parole juste, l'injonction qui libère ou le conseil qui apaise.
- Enfin, la loi du Christ n'est pas une loi extérieure et contraignante dont l'autorité serait soumise aux aléas de l'histoire. Elle est une loi inséparable de la Promesse qui lui donne sens et pouvoir sur nos libertés ; elle tend à se confondre avec la spontanéité du « cœur nouveau » façonné en nous par le baptême. Inscrite à l'intime de l'âme par l'Esprit Saint, elle suscite une docilité elle-même toute intérieure, sans violence ni contrainte.

A cette lumière, l'exercice de l'autorité pastorale se comprend comme un service, dans le Christ, de la croissance en vie théologale des futurs prêtres. Elle les prépare, d'un seul et même mouvement, à la liberté et à l'obéissance apostoliques que réclamera leur ministère. « *L'obéissance chrétienne authentique, écrit Pastores dabo vobis, correctement motivée et vécue sans servilité, aide le prêtre à exercer, avec une transparence évangélique, l'autorité dont il a mission auprès du peuple de Dieu, sans autoritarisme et sans procédés démagogiques*¹⁷. » Et dans une formule concise, mais inépuisable, le P. Léonce de Grandmaison écrivait : « *Il faudrait ne jamais commander, sinon pour consoler.* »

Revenons, en guise de conclusion, aux questions de départ.

« Que retenir comme fondamentaux de l'éducation des futurs prêtres ? » Je réponds : discerner, développer et servir l'identité théologale et sacramentelle des séminaristes, le chemin de sainteté qui est le leur et qui sera celui de leur témoignage de disciples de Jésus Christ. Les aider à devenir des hommes de la Parole de Dieu, capables de la faire retentir dans tous les aréopages du monde contemporain, sans oublier leur propre cœur et leur propre raison. Exercer envers eux une autorité fondée et enracinée en Jésus Christ, qui suscite en eux, en retour, une obéissance théologale et apostolique.

« Quels sont les grands principes éducatifs "indiscutables" ? » Je réponds : viser une éducation personnelle, qui respecte et promeut le mystère de toute personne humaine, son inviolable intériorité ; une

éducation spirituelle, attentive à l'alliance de l'esprit humain et de l'Esprit de Dieu, que ce soit dans la formation intellectuelle, affective, ou proprement religieuse ; enfin, une éducation libérale, qui éveille une liberté responsable et docile à la voix intime de l'Esprit Saint.

« Quelle est la pertinence de ces fondamentaux dans notre culture actuelle au regard des séminaristes et de la visée du séminaire ? » Je réponds : ils représentent aujourd'hui une force de contestation contre tout ce qui menace la personne humaine ; une force d'attestation de la vie de l'Esprit à l'œuvre dans le monde et dans l'Église ; une force de proposition qui peut se faire entendre dans le débat public et offrir ainsi à tous, généreusement, à fonds perdus, son trésor.

« Qu'est-ce qui s'en dégage quant à notre responsabilité de supérieurs ? » Puisse l'Esprit Saint répondre lui-même, jour après jour, à ceux auxquels il a confié cette responsabilité dans l'Église ! ■

NOTES

-
- 1** - JEAN-PAUL II, exhortation apostolique postsynodale *Pastores dabo vobis* (PDV), DC 2050, 17 mai 1992.
- 2** - PDV 60.
- 3** - PDV 10.
- 4** - PDV 2.
- 5** - Cf. Mgr Claude DAGENS, *Entre épreuves et renouveaux : la passion de l'Évangile*, Paris, Conférence des évêques/Cerf, 2010.
- 6** - PDV 12.
- 7** - *Ibid.*
- 8** - Guy Coq, *Id.*
- 9** - Jean LADRÈRE, Semaines Sociales de France, Paris, octobre 1989.
- 10** - Cardinal Jean-Marie LUSTIGER, *Le Choix de Dieu*, De Fallois, Paris, 1987, p. 116.
- 11** - Encyclique *Fides et ratio*, introduction.
- 12** - Albert Chapelle, sj, « Les quatre sens de l'Écriture comme méthode théologique », Institut d'Etudes théologiques, Bruxelles, septembre 1969.
- 13** - PDV 26.
- 14** - Cardinal Jean-Marie LUSTIGER, *Osez croire*, Centurion, Paris, 1985, p. 24.
- 15** - PDV 52.
- 16** - Max WEBER, *Le Savant et le politique*, Union générale d'éditions, 10/18, p. 102.
- 17** - PDV 27.

Le Foyer Jean-Paul II à Sainte-Anne d'Auray

Christophe Guegan

responsable du Service diocésain des vocations de Vannes

La genèse du projet

Quand j'ai été nommé au SDV en septembre 2003, le service avait un bureau dans les étages de notre maison diocésaine. Il me semblait difficile à un jeune désireux de connaître le SDV d'accéder à cette maison, d'y trouver l'accueil, et d'atteindre ensuite le deuxième étage. Cela s'apparentait à un parcours du combattant. Mgr Gourvès, alors évêque de Vannes, partageait ma préoccupation de rendre plus visible et plus accessible notre service. Nous souhaitions également un lieu fort et significatif de l'appel aux vocations dans notre diocèse. Ce projet s'est concrétisé avec Mgr Centène.

La mise en place de ce foyer fut, pour le service des vocations, une gageure. Il y avait lieu d'intégrer au projet, d'une manière ou d'une autre, tous les prêtres du diocèse. Nous avons travaillé sur ce projet pendant une année. Dans un premier temps (septembre 2005), le SDV a réuni des parents dont les enfants étudiaient dans des écoles hors contrat ou dans des écoles « typées » pour connaître leurs motivations. Après cette rencontre, nous avons réfléchi à la manière de répondre au mieux à leur demande, dans la limite de nos possibilités. À cette date, nous avions déjà une structure libre pour accueillir ce foyer, à Sainte-Anne d'Auray.

L'équipe permanente du SDV a présenté à Mgr Centène un « projet-cible ». Puis nous l'avons présenté à la direction de l'Enseignement catholique de notre diocèse, qui a introduit le SDV auprès du

chef de l'établissement scolaire de Sainte-Anne d'Auray avec qui nous pourrions travailler.

En décembre 2005, Mgr Centène a écrit à tous les prêtres pour leur présenter ce projet et leur demander ce qu'ils en pensaient. Plus de cent prêtres ont répondu ; seuls trois ont émis un avis défavorable, les autres allaient de l'enthousiasme à favorable, avec quelques questions concernant le risque d'enfermement des jeunes dans une structure « traditionnelle » et l'ouverture sur la vie diocésaine.

Une équipe composée de huit prêtres, du directeur de l'enseignement catholique, des permanents du SDV s'est réunie tous les mois, de janvier à mai. Le but de cette équipe était de travailler, à chaque fois, sur un document « cible ». Chacun apportait ses idées et ses modifications, ses interrogations afin d'élaborer un document final. Une fois le document élaboré (en février 2006), Mgr Centène l'a présenté au conseil épiscopal, puis au conseil presbytéral et au conseil des doyens. Tous se sont ainsi sentis partie prenante de l'ouverture du foyer Jean-Paul II.

Le SDV, au mois d'avril 2006, a lancé une opération publicitaire avec des tracts et des articles dans les journaux locaux. Quelques journaux nationaux, tels que *Famille chrétienne*, le *Figaro*, *La Croix* ont publié des articles sur le foyer. Le SDV de Vannes a fait part de cette ouverture à tous les autres SDV de France. Dès la parution de ces articles, des demandes sont arrivées. Nous avons ouvert l'internat au mois de septembre 2006, avec dix-neuf garçons.

Dès son arrivée (septembre 2005), Mgr Centène souhaitait ouvrir une propédeutique (il n'y en avait pas dans la province). Il a demandé au SDV de travailler sur cette ouverture, conjointement au premier projet. Nous avons donc mené de front les deux projets, qui pouvaient voir le jour sur le même site.

La finalité du foyer

Le diocèse souhaite répondre à l'appel du concile Vatican II qui invite à proposer aux jeunes une formation religieuse particulière, et d'abord une direction spirituelle adaptée, (qui) aide les élèves à suivre le Christ rédempteur avec une volonté généreuse et un cœur pur. Sous l'autorité paternelle des supérieurs et avec la collaboration opportune

de leurs parents, qu'ils y mènent la vie convenant à leur âge, à leur mentalité et à leur degré d'évolution... (cf. décret sur la formation des prêtres n°2 et 3).

Nous avons voulu un juste équilibre entre études, vie spirituelle et détente pour l'épanouissement des jeunes. L'ambiance générale et l'environnement permettent à chacun de se sentir respecté dans toute sa personne, dans sa foi au Christ, dans son projet de vie.

Au centre du foyer se trouve la chapelle. Sa position géographique invite tous les membres de la maison à vivre sous le regard du Christ. La messe quotidienne et des temps de prières spécifiques y sont proposés. Chaque soir, les Complies remettent au Seigneur la journée écoulée et lui confient la nuit. Prendre le temps de relire sa journée sous le regard du Christ invite chacun à grandir dans sa relation personnelle avec Celui qui est source de vie. Pour grandir dans la vie spirituelle, un accompagnement personnel est proposé à chacun par des prêtres du diocèse.

La convivialité de la maison, avec une présence familiale, permet à chacun de s'exprimer en toute confiance et d'offrir le meilleur de soi. Notre internat allie le vivre ensemble, le partage des enthousiasmes (sportifs, culturels, artistiques...), le service des autres. Les garçons, comme en famille, participent à la vie de la maison (service, rangement et ménage des chambres...). Un week-end par mois les jeunes restent au foyer pour des activités diverses : découverte du patrimoine local, sport, pèlerinage, détente... afin de faire grandir l'esprit fraternel et familial au sein de la maison.

Les personnes

Le prêtre

Il est le supérieur et le responsable de tout le foyer, devant les familles et devant le collège-lycée. Le supérieur n'accompagne spirituellement aucun des jeunes. Le fait d'exercer l'autorité et de célébrer ensuite la messe n'a jamais posé de problème pour les jeunes (c'était un peu ma crainte au départ). J'ai beaucoup appris sur la psychologie des jeunes, notamment des adolescents. Il est important de s'appuyer

sur leurs points forts, plus que sur leurs difficultés. J'ai toujours mis en avant la discussion et l'explication plus que la punition.

Les jeunes mènent une vie spirituelle étonnante : certains prient le chapelet et/ou disent les offices de laudes, milieu du jour et vêpres chaque jour. Ils sont un exemple pour moi et m'encouragent dans la fidélité aux offices et à l'oraision. Nous vivons un moment important chaque semaine le mercredi soir avec l'Eucharistie et l'adoration. Le Christ nous unit vraiment.

Il est important que le prêtre missionné pour le foyer ait un charisme pour vivre avec les jeunes. Une chose est de faire du catéchisme ou d'accompagner un camp, autre chose est de vivre au quotidien avec les jeunes et de les accompagner tant dans la vie spirituelle que dans la vie scolaire ou humaine. Il me semble que cela ne peut pas être vécu par tous les prêtres. Pour ma part, je vis cela comme une grande grâce, même s'il faut faire preuve d'autorité et ne pas lâcher prise. Il faut avoir le courage de tenir dans ses décisions, face aux mécontentements des jeunes. Je crois qu'ils recherchent une personne sûre sur laquelle ils peuvent compter. Jusqu'à ce jour, j'ai beaucoup reçu de la part des jeunes et de toutes les personnes qui côtoient le foyer.

Des séminaristes

Pendant les trois premières années, deux ou trois séminaristes m'aidaient dans l'encadrement des jeunes durant la semaine et lors des week-end. Cette expérience ne fut pas concluante : il apparaît que tous les séminaristes n'ont pas le don d'encadrer des jeunes dans un internat (c'est autre chose que d'encadrer des jeunes pour la catéchèse, pour un temps fort), et cette expérience ne les aidait pas suffisamment à discerner leur vocation. Un stage en paroisse semble préférable. Au bout de ces trois ans, nous avons décidé de salarier une vierge consacrée à plein temps.

Une famille

Dès le départ, nous avons souhaité intégrer une famille dans la vie du foyer. Elle habite un appartement à l'intérieur du foyer, avec une porte donne directement sur le foyer et également un accès direct sur

l'extérieur. Elle est avant tout une présence. Le père de famille travaille à l'extérieur, et jusqu'à présent la mère de famille travaille à mi-temps au SDV, comme animatrice en pastorale. La famille ne porte pas la responsabilité de l'encadrement des jeunes. Les familles sont présentes au foyer pour trois ans. Actuellement, depuis le mois de septembre 2009, une deuxième famille a pris le relais. Cette durée permet un juste équilibre. Au bout de ces trois ans, la première famille avait besoin de retrouver sa tranquillité.

Suivant leurs possibilités, les parents sont présents à la messe du matin et participent à l'adoration ou aux offices. Ils sont également présents le week-end quand les jeunes internes sont au foyer ; ils participent alors aux activités, aux repas (samedi midi et soir, dimanche midi). L'étroite collaboration entre la famille et le supérieur permet une grande liberté dans le partage des tâches. La famille accueille à sa table un jeune ou deux, une fois par semaine. C'est le moment d'un échange plus personnel et dans un cadre non institutionnel. Le jeune peut parler en toute liberté de ce qu'il vit au foyer, à l'école et en famille. C'est un bon relais pour aider le jeune à grandir et à s'épanouir. Il m'arrive de demander à la famille d'inviter tel ou tel jeune, si je vois qu'il a besoin de parler ou qu'il a besoin d'une autre ambiance pour un soir.

Les jeunes et moi vivons comme une grande richesse la présence de la famille au sein du foyer. De plus, cela rassure les parents des jeunes de savoir une famille avec nous. Actuellement, la famille ne reçoit pas de lettre de mission. Peut-être en faut-il une ? Mon jugement n'est pas arrêté à ce sujet, car je découvre avec cette deuxième famille que chacune a également son charisme propre et sa manière de s'investir dans la vie de la maison.

Des bénévoles

Dès le départ, j'ai été surpris par le nombre de personnes qui se sont proposées pour les tâches ménagères et pour l'aide aux devoirs. Ensuite, par le bouche-à-oreille, d'autres personnes sont venues enrichir notre équipe. La comptabilité est assurée par deux bénévoles, une équipe de ménage assure la propreté à chaque vacances scolaires. Quatre bénévoles assurent chaque semaine l'aide aux devoirs (allemand, maths, méthodologie, méthode Vittoz).

Le fait de proposer quelque chose de visible dans le diocèse attire les personnes qui souhaitent donner du temps. Un véritable élan a vu le jour pour l'organisation matérielle de la maison. Chaque année, nous lançons une campagne de dons par mailing et dans les paroisses du diocèse. A vrai dire, nous sommes étonnés de la réussite des ces campagnes.

Les familles des internes

Premières responsables de l'éducation de leurs enfants, elles vivent un lien particulier avec le foyer, notamment avec le supérieur. Une confiance réciproque doit se vivre entre eux. L'un ne doit pas interférer dans l'autre. Par le vécu ensemble, à travers le jeune, le prêtre découvre sa famille, avec ses richesses et ses failles. Le supérieur n'est pas là pour donner des leçons. Il m'a toujours semblé important de ne pas critiquer les familles, les décisions prises sont les bonnes par contre, il m'arrive souvent de les conseiller, de discuter avec elles de leur enfant.

Les jeunes rentrent dans leur famille toutes les vacances scolaires et tous les week-ends sauf un par mois. Ce week-end au foyer permet de vivre autre chose que le rythme de la semaine de cours : il est aménagé de telle manière que les dimensions intellectuelles (travail scolaire et visites culturelles), spirituelles (prière...) et humaines (sport et détente) de la personne soient honorées. Les jeunes apprécient ces week-end car ils vivent alors un vrai temps d'échange et de partage dans la gratuité.

Deux fois dans l'année, au retour des vacances de Noël et de Pâques, toutes les familles sont invitées au foyer pour la messe, le repas tiré du sac et un temps d'échange. Une valise-prière circule depuis une année de famille en famille : la famille qui a pendant la semaine la valise-prière est chargée de prier d'une manière toute spéciale pour le foyer, et le foyer la porte dans sa prière également.

Au bout de ces trois ans, je peux témoigner d'une belle collaboration entre les familles et moi, au service des jeunes. Nombreuses sont celles qui m'ont remercié pour le temps que je donne à leurs enfants. En même temps, je crois qu'il est important que les familles gardent une juste distance également par rapport à la vie du foyer. Le supérieur reste le référent du jeune durant la semaine, et même si les parents peuvent appeler leur enfant, toute décision est prise par le supérieur.

Bien évidemment, les décisions qui relèvent de l'avenir du jeune sont prises par les parents.

Les jeunes

Ils sont, au cœur du foyer, notre préoccupation essentielle et première. Toutes les autres personnes sont au service de leur épanouissement et de leur bonheur. Ils ont entre treize et dix-huit ans, ils vont en classe de la quatrième à la terminale. Les jeunes accueillis vivent dans des familles catholiques pratiquantes. Ce sont eux les demandeurs pour notre internat, plus que leur famille. Quand un jeune souhaite s'inscrire, je reçois la famille pour leur présenter l'internat et sa finalité, puis les parents seuls et le jeune seul. Le jeune doit être volontaire et désireux de vivre une vie chrétienne au quotidien. Je demande ensuite aux parents de remplir un dossier avec un questionnaire et au jeune de répondre également à un questionnaire pour mieux connaître ses motivations. La demande pour ce type d'internat est importante mais les motivations peuvent être très diverses, allant des parents qui souhaitent un internat bien « cadré » pour relever le niveau scolaire, au jeune qui a hâte de quitter ses parents. Au fil des années, mon expérience m'a permis de mieux discerner et de mettre l'accent sur la vie spirituelle, sur le désir de répondre à un appel du Seigneur. Vivre la messe quotidienne, la vie de prière proposée, l'accompagnement spirituel impliquent l'engagement de toute la personne. Un jeune qui se trompe de motivation risque de quitter l'internat en cours d'année.

Notre capacité d'accueil est de vingt-trois jeunes maximum. Sauf la première année où nous avions volontairement arrêté à dix-neuf le nombre d'internes, depuis nous sommes complets, et nous refusons des demandes, soit en raison de l'éloignement des familles ou d'autres raisons d'équilibre de la communauté entre les plus jeunes et les plus âgés. Les trois premières années, nous avons accueillis des jeunes dès la sixième (11 ans). L'expérience montre qu'aujourd'hui notre internat ne leur est pas adapté. Aussi, n'accueillons-nous des jeunes qu'à partir de la quatrième (13 ans). Aujourd'hui, notre réflexion se porte sur la possibilité des jeunes, à l'heure du zapping, de rester cinq ans dans le même internat et le même collège-lycée.

Jusqu'à présent, l'inscription d'une année sur l'autre se faisait un peu de manière systématique, sauf gros problème. Cette année, je

demande à chaque jeune de relire sa vie au foyer grâce à un questionnaire, et de se réengager pour l'année suivante. Ainsi chacun, dans une plus grande liberté, reconduira ou non son expérience. Depuis l'ouverture, cinq terminales ont été reçus au baccalauréat (100 % de réussite) : un est entré en propédeutique pour le diocèse de Versailles et poursuit en première année de séminaire, un est parti avec Points-Cœur pour un an et demi, trois poursuivent leurs études. Pour cette année 2009-2010, trois terminales sur cinq demandent à entrer en propédeutique.

Liens avec le collège-lycée

Les deux directions sont indépendantes l'une de l'autre. Les familles doivent s'inscrire dans les deux établissements. A vrai dire, nous avons toujours travaillé ensemble et pour tel ou tel dossier, j'ai eu recours à l'avis de l'école. Il y a eu un changement de directeur d'école au bout de deux ans, le nouveau directeur est plus proche de l'esprit du foyer. A son arrivée, j'ai été nommé aumônier de l'établissement, ce qui a permis des liens encore plus importants. Avec Mr Moizan, nouveau directeur, nous regardons les dossiers ensemble et partageons nos avis avant d'accueillir un jeune. Pour moi, c'est un appui fort et cet échange permet de croiser nos regards. Pour l'instant, les jeunes que je pensais accueillir au foyer ont toujours été accueillis au collège-lycée.

Dès la première année, j'ai rencontré le professeur titulaire de chaque garçon dans les locaux du foyer. Le directeur de l'époque m'avait également invité au conseil de direction. Ces différents contacts ont permis de vivre de bonne relation entre les deux établissements.

Le lien avec l'établissement scolaire est très important pour le suivi des jeunes. Connaître leur comportement dans l'école favorise l'accompagnement de chacun. La réussite scolaire n'est pas à négliger : il en va de l'avenir des jeunes. Depuis que je suis aumônier de l'établissement, je peux rencontrer les professeurs plus facilement dans la salle des professeurs, et être plus réactif quant au suivi scolaire des jeunes (comportement, notes...). Le lien avec les surveillants et notamment la conseillère principale d'éducation permet des échanges fructueux et constructifs pour tous.

Trois entités importantes encadrent les jeunes : le collège-lycée, le foyer et les parents. Un risque est de mal faire circuler les informations entre chacun. Le foyer répond des jeunes durant toute la semaine. Les absences, les avertissements, les mots sur le cahier de correspondance sont signés par le supérieur, ce dernier avertissant les parents. Les bulletins scolaires sont expédiés à la fois aux parents et au supérieur. Par contre, ce sont les parents qui participent aux réunions parents-professeurs.

D eux témoignages

Pour terminer, je laisse la parole à deux jeunes qui ont dressé leur bilan.

Gauthier

Je m'appelle Gauthier et je suis à présent en première année de séminaire pour le diocèse de Versailles. Avant cela, j'ai passé deux ans au foyer Jean-Paul II à Sainte-Anne d'Auray et j'y ai fait mes classes de première et terminale. Il y avait déjà longtemps que j'avais engagé un chemin de discernement d'un appel à être prêtre diocésain, discernement qui se poursuit encore aujourd'hui. Ce passage au foyer a été un tournant décisif dans mon cheminement personnel. Tout d'abord, la vie du foyer est rythmée par la prière. La messe quotidienne, la prière des Complies et l'adoration chaque semaine ont été autant de lieux pour discerner calmement sous le regard de Dieu cet appel qui me travaille. La forte vie communautaire a aussi été un lieu de discernement.

Au contact des autres, j'ai pu être soutenu dans mon cheminement ; j'ai vu que je n'étais pas le seul à me poser cette question de l'appel religieux et cela aide de ne pas se sentir seul. De plus, la bonne ambiance qui y règne favorise une confiance mutuelle et un mûrissement autant humain et spirituel au contact des autres internes. Il nous est donné un père spirituel qui nous aide dans notre cheminement. Avoir la possibilité de parler de ma vocation à un prêtre, en privé, m'a aidé à mieux comprendre ce que le Seigneur attendait, et attend, de moi. Avant d'entrer au foyer, j'étais indécis et encore bien hésitant. A

la fin de mon passage, j'étais bien plus conforté dans mon cheminement et je pense sincèrement, avec le recul, que si je n'avais pas été au foyer Jean-Paul II, je n'aurais pas franchi tout de suite le pas pour entrer en propédeutique à Versailles.

Jean-Louis

Arrivé en première (à Montmorency) j'ai commencé à me poser plein de questions sur un peu tout, particulièrement sur l'affectivité, j'affectionnais à ce moment-là particulièrement une amie de mon lycée. Je n'ai pas reçu à l'aumônerie la réponse à mes questions, voire même j'ai été tiré vers le bas. Les prêtres étaient absents de nos réunions et seul un jeune étudiant en droit nous faisait débattre sur les sujets que nous choissions, dur de savoir ce que l'Église disait sur l'affectivité ou sur d'autres sujets lorsque nous avions pour référence un jeune pro-avortement et pro-mariage homosexuel... Heureusement mes parents étaient là et j'ai pu assez régulièrement refaire le point sur certains sujets avec eux mais pas celui de l'affectivité, n'ayant pas la force d'aborder ce genre de sujet à l'époque, et puis quand on est un ado...

Sur ce plan-là je restais seul avec mes questions. Sur le plan de la vie spirituelle, je pense que j'avais déjà un certain lien avec Dieu, irrégulièrement je me retrouvais tout seul à écrire une page sur différents sujets, qui occupaient mon esprit sur le moment et je prenais Dieu à mon jeu, je lui posais des questions, c'était un peu mon oraison à moi, mais je faisais ça surtout pour moi, pour un certain « plaisir » de se retrouver seul et de poser sa réflexion.

Arrivant au foyer, j'attendais surtout des réponses à mes questions, et particulièrement sur l'affectivité. C'est le seul endroit où j'ai eu l'occasion d'en parler franchement, et où il y avait du répondant. Cela m'a donné goût et envie de me pencher sur les textes officiels de l'Église. Nos petites réunions du mardi soir m'ont aidé à me sentir concerné par ce que disait l'Église (car j'ai découvert que c'était, mine de rien, plutôt intéressant !) et ce que j'ai appris sur la vie affective, homme/femme m'a mieux fait comprendre ma vie « affective » avec Dieu.

Je n'avais pas de père spirituel avant d'arriver au foyer et j'y ai donc découvert ce moyen extra pour pouvoir poser mes questions, avoir une relecture de ce que je vivais et recevoir des conseils sur comment mener ma vie en général. Cela a été pour moi une expé-

rience vraiment très forte, c'est sûrement grâce à ce suivi spirituel que j'ai le plus appris.

Le privilège aussi de pouvoir côtoyer des prêtres heureux de leur choix de vie. Ce qui mine de rien m'a fait réfléchir et ce qui m'a aidé (et m'aide encore) à me poser la question de la vocation en ayant moins peur de ce qui pourrait me « tomber » dessus. On peut dire que j'ai découvert au foyer ce qui fait la beauté de la vocation, j'ai été touché plus particulièrement par le don de soi pour les autres, pour le peuple de Dieu.

Une vie rythmée par des temps de prière, la messe chaque matin, les complies m'ont aidées à tourner ma vie vers Dieu au cœur de la journée, ce qui donne par la suite certain reflex, mais c'est surtout dans l'oraïson que j'ai découvert beaucoup de chose. L'initiation à l'oraïson a été pour moi difficile mais j'y ai maintenant pris goût et j'y puise beaucoup de bien. Dans les moments de « spleen » je garde ce réflexe et tente chaque jour d'y donner dix à quinze minutes. L'oraïson m'a beaucoup aidé à mieux comprendre la relation avec Dieu, une relation plus personnelle et gratuite.

La vie communautaire, je n'ai jamais eu trop de mal à vivre dans un groupe quel qu'il soit, mais au foyer j'ai pu me faire des amis qui avait le même but, le même « idéal » que moi, ce qui est à mes yeux quelque chose de très précieux. Ce qui a été motivant pour moi en arrivant c'était de voir qu'il y avait « plus catho » que moi, ce qui peut paraître bête mais j'avais du mal à me l'imaginer avant d'arriver au foyer. J'ai profité comme tout le monde des points positifs et négatifs de la vie communautaire, ce qui apprend la patience, le respect d'autres styles et surtout l'attention aux autres... J'y ai aussi découvert certains dons comme mon comportement de meneur et mon autorité naturelle.

L'ambiance de travail, je ne sais pas très bien quoi dire car d'un coté pour moi le foyer m'a vraiment aidé à faire surface au niveau scolaire, mais à la fois il ne m'a pas incité à aller au bout de mes capacités (d'un autre coté n'est-ce pas aussi un peu ma faute ?!)

Le fait de s'éloigner un peu de la maison familiale m'a aussi permis je pense de renforcer le lien avec mes parents. Et puis quand on n'est plus chez soi, on a plus de facilité à prendre goût au service, à ranger ces affaires.

Autre chose importante pour moi : la présence de plus jeunes, peut-être est-ce un traumatisme de dernier de famille, mais pour moi

c'était une vraie joie de pouvoir être un « grand frère », et une certaine pression : se dire que l'on est regardé et pris comme modèle, ce n'est pas rien.

J'allais zapper l'absence bénéfique d'ordinateur, et de chaîne hifi, je me rends compte maintenant combien ils peuvent être mangeurs de temps et de calme.

En faisant cette petite relecture il m'apparaît assez clairement que le foyer m'a beaucoup appris, qu'il m'a permis de me poser, j'y ai forgé une bonne partie de mon caractère !

Conclusion

La mise en place d'une telle structure demande de l'énergie, mais à ce jour, les fruits sont largement au-delà de nos espérances. Tout d'abord, la question des vocations spécifiques est prise en compte dans l'ensemble du diocèse par les prêtres et par l'ensemble des diocésains. Le foyer permet d'introduire à la question et à la discussion. Puis, les jeunes se sentent pris en considération dans leur questionnement, évidemment ceux qui y vivent, mais également les autres qui en entendent parler et qui savent que des jeunes se posent la question de devenir prêtre ou religieux. Dans un monde de l'image, où nous parlons toujours de visibilité, le foyer rend visible le service des vocations, et l'appel aux vocations spécifiques. Le foyer en lui-même est appelant.

Notre grande question aujourd'hui est comment créer une telle structure pour les jeunes filles. La question est posée à l'ensemble des congrégations de notre diocèse, mais aujourd'hui ont-elles le désir, la possibilité d'œuvrer pour un foyer de jeunes filles ? Quelle communauté osera « donner » quelques jeunes sœurs pour tenir une telle maison ? ■

Abonnements *Église et Vocations 2010*

France : 37 €

Europe : 39 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* restent disponibles au prix de 10 € l'exemplaire (France) et 12 € (étranger), frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

Service National des Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Quinze ans après les JMJ de Paris, le temps est peut-être venu d'évaluer l'ensemble des pratiques qui ont suivi ; ce numéro est un premier jalon. Le sujet est loin d'être épuisé ; des théologiens-chercheurs relèveront-ils ce défi : proposer une évaluation critique de ces événements ? Ici, des approches vétérotestamentaires et néotestamentaires, sociologiques et phénoménologiques, de multiples partages de pratiques et des témoignages se répondent. Ces contributions laissent le lecteur devant la tâche qui l'attend : analyser ce qui est fait, pointer les enjeux... pour inventer de nouvelles voies !

François Anteblian ■ Pierre-Denis Autric ■ Jean-Yves Baziou
Matthieu Bernard ■ Aurélie Cadot ■ Raphaël Clément
Roselyne Dupont-Roc ■ Arnaud Favart ■ Chrisophe Guégan
Stéphane Haar ■ Silvère Jauny ■ Sébastien Leclerc
Marguerite Léna ■ Dominique de la Maisonneuve
Philippe Marsset ■ Frère Maxime ■ Anne Righini-Tapie
Bernard Robert ■ Jean-Sébastien Strumia ■ Clémence Thiollier

